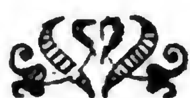
VOYAGE
D'INNIGO
DE BIERVILLAS,
PORTUGAIS,

A LA CÔTE DE MALABAR, GOA, Batavia, & autres lieux des Indes Orientales.

CONTENANT

Une description des Mœurs, Coutumes & Religion des Indiens; les différens établissemens de plusieurs Nations de l'Europe, & un détail exact du Commerce de Batavia, avec plusieurs avantures & singularités curieuses.

SECONDE PARTIE.

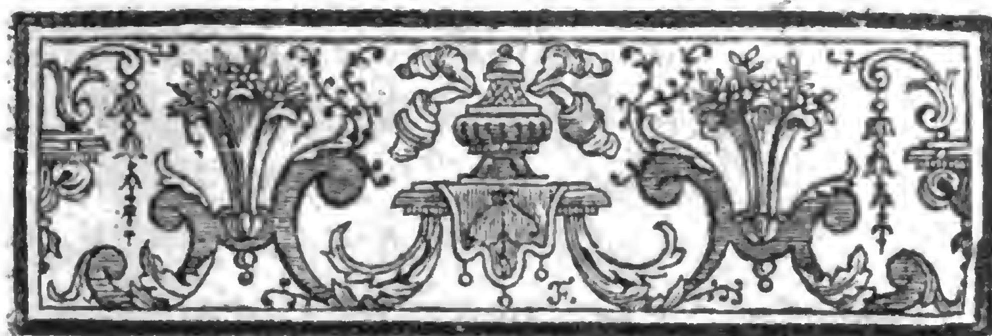


A PARIS,

Chez GREGOIRE-ANTOINE-DUPUIS, Grand'Salle du Palais, au Saint-Esprit.

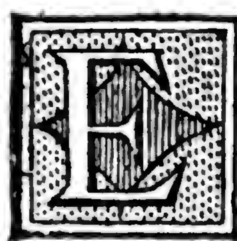
M. DCC. XXXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



VOYAGE D'INNIGO DE BIERVILLAS PORTUGAIS,

A la côte de Malabar, Goa, Batavia, & autres lieux des Indes Orientales.



NFIN nous arrivâmes à Batavia le vingt Août. Cette Ville est située au bord de la mer dans l'Isle de Java qui appartient au Roi de Bantam, Ville capitale de l'Isle. Elle se nommoit autrefois Jacatra, & les Anglois l'ayant prise sur les Princes de Java, ils l'ont gardée jusqu'à ce que les Hollandois les en chasserent, & lui donnerent le nom de Batavia, ou nou-

Description de Batavia.

velle Amsterdam, parce qu'elle est bâtie de même. Ses maisons sont très-belles & très-propres, ses ruës fort larges & spacieuses de part & d'autre, ayant par-tout des canaux bordés de grands tilleuls & d'ormes, à l'ombre desquels on se promene par la Ville en bâteau. Ces canaux ne tarissent jamais & sont toujours pleins d'une eau claire & douce, qui vient de deux rivieres, dont l'une traverse la Ville, & l'autre arrose ses murailles. Cette Ville est extrêmement forte par sa situation, & par les ouvrages ou fortifications que l'on y a faites. Les Hollandois n'auroient jamais pû s'en rendre les maîtres, sans le stratagême dont ils userent; on me l'a raconté, & il me parut peu ingénieux pour avoir si heureusement réüssi. J'en ferai le récit tel que plusieurs personnes de probité me l'ont fait.

Comment les Hollandois s'emparerent de cette Ville.

Les Hollandois, qui depuis longtems épioient une occasion favorable de s'emparer de cette Place, s'aviserent de venir moüiller avec leurs Vaisseaux à la rade de Batavia, & d'envoyer leurs Capitaines suplier le Gouverneur Anglois de leur per-

mettre de mettre à terre quelques Matelots malades, aufquels ils avoient envelopé les jambes, comme s'ils les avoient ulcérées. Le Gouverneur leur accorda charitablement leur demande. Alors ils tirerent deux cens Matelots qu'ils mirent sous des tentes à la portée du canon de la ville, & leur porterent plusieurs grands coffres pleins d'armes & de munitions, qu'ils avoient adroitement couvertes de drogues, de médicamens, d'emplâtres & de boëtes d'onguent, pour tromper la curiosité des Anglois ; qui ne se défiant point de la trahison des Hollandois, ne firent aucune recherche dans leurs coffres, ni dans leurs hardes.

Outre les deux cens Matelots, il étoit resté un plus grand nombre d'hommes armés dans leurs Navires, qui n'attendoient que l'occasion de faire ce qu'ils avoient projetté. Ils ne l'attendirent pas long-tems, car les faux malades ayant remarqué que les Anglois alloient au Prêche tous les Dimanches au matin, & qu'ils faisoient une garde peu exacte aux portes de leur Ville, ils crurent qu'il n'étoit pas difficile de s'en emparer.

En effet, ayant bien concerté leurs mésures, ils se saisirent des deux principales portes de la Ville & de leurs bastions, & se voyant les maîtres de la porte du Fort & de la porte Noue, ils donnerent le signal convenu à ceux qui étoient dans les Vaisseaux, qui se firent incontinent porter à terre, & à la faveur de leur artillerie se rendirent dans la Ville, & chasserent les Anglois avant qu'ils eussent le tems de se rallier avec les gens du païs, qui sont assez bons soldats, & qui seuls auroient pû mettre en fuite les Hollandois. Ils voulurent venir à la charge, mais ils furent vertement repoussés à bons coups de canon, chargés outre les boulets, de piéces de lard, qu'ils craignent mille fois plus que le plomb & le fer, étant tous Mahométans & n'osant en toucher quand il s'agiroit même de leur vie : ainsi ils se retirerent & laisserent les Hollandois en possession de la Ville de Batavia. Ils s'emparerent aisément de la Forteresse, qui à beaucoup près n'étoit pas si belle ni si forte qu'elle est aujourd'hui. Le Général des Hollandois y fait sa demeure, & prend dans

ces Indes la qualité de Roi, au lieu de celui de Général de Messieurs les Etats d'Hollande.

Cette Forteresse est défendue par un grand nombre de piéces de canon de différens calibres; sa garnison est considérable, tant pour la garde de la Ville que pour la Forteresse. Elle est composée de gens de toutes nations; car les Hollandois reçoivent tous ceux qui veulent prendre parti, quoiqu'ils soient défectueux ou estropiés, & ils les font servir suivant leur capacité, jusqu'à les employer à garder les poules & les cochons.

Le Général sort rarement de la Forteresse; il est fort magnifique & fort ambitieux, se faisant servir & suivre comme un véritable Roi. Les murailles de la Ville ne sont pas fort hautes ni épaisses; mais elles sont garnies de plus de quatre cens piéces d'artillerie, & environnées d'eau qui en rendent l'approche très difficile. Outre la Citadelle il y a une Maison de Ville qui est forte & belle: c'est le lieu où se tient le Conseil, composé de six Conseillers qui rendent la justice, dont le Gouverneur est le chef, & a deux voix: il y a

aussi des prisons fort spacieuses, où l'on met seulement les criminels.

Il y a un très-beau Temple bâti par les Anglois au milieu de la Ville, & depuis que les Hollandois en sont les maîtres, ils ont toujours fait faire exactement la garde pendant leurs Prêches, de peur d'être surpris à leur tour, comme ils surprirent autrefois les Anglois.

Il y a un magnifique Basar ou Marché, où l'on vend du bled, des cahiens ou petits poids verds qui viennent de Bengale; des légumes, fruits, poissons frais, sec & salé, des poules & autres volailles; gibier, viande de boucherie, quantité de sucre en paquets, & petits pains faits comme les cervelats de France, dont on a trois douzaines pour un stubre monnoyë d'Hollande, ce qui est un sou marqué de France : on y trouve pareillement quantité de tamarin, de la casse, des citrons & oranges de toutes sortes; des melons d'eau verds & rouges en tout tems, des pampelmons, des cocos, des bananes, des goyaves, des mangues, des yagues, & des pommes douces faites autrement qu'en Europe, & à

peu près ſemblables aux pommes de pin, & une infinité d'autres fruits.

Outre ce marché qui eſt dans la Ville, ceux qui ſont à la rade, qui peut recevoir trois cens Navires ſans danger, peuvent acheter toutes ſortes de proviſions ſans ſortir de leurs bords, ou ſans deſcendre à terre, parcequ'il y a plus de mille barques, barraques, chalingues, gondoles & chaloupes dans le Port & ſur la riviere, chargés de toutes les denrées du marché, mais ſur-tout de poules en vie que les Noirs engraiſſent d'une maniere particuliére, je la raporterai ici.

Ils accommodent fort proprement leurs volailles ſur une perche un peu large, ſur laquelle ils les attachent ſix à la fois après leur avoir plié les pieds, & les aîles ſous le ventre : après cela ils leur couvrent d'herbes tout le corps excepté la tête, de ſorte qu'elles ne peuvent remuer que pour manger, & de cette maniere elles deviennent en peu de tems extrêmement graſſes. Ils vendent auſſi d'autres poules, des oyes, des outardes, des canards & chapons marinés dans des barils, & en donnent un pour un

caſſis, qui répond à quatre ſoux de notre argent.

Il y a hors la Ville une promenade délicieuſe ſous des cocotiers, orangers, citroniers, & des arbres qu'ils apellent Triſtes, qui ſont verds toute l'année, & ne fleuriſſent que pendant la nuit, reſſerrant leurs fleurs pendant le jour : c'eſt où les habitans de la Ville ſe vont divertir, car c'eſt proprement leur Cours. On entre dans la Ville par quatre Portes, où l'on fait bonne garde : la premiere s'appelle la Porte du Fort ; la ſeconde, Porte Noue ; la troiſiéme, Porte du Pont, & je ne me ſouviens pas bien du nom de la quatriéme.

Le païs eſt fort marécageux, parce qu'il eſt bas & en plaine ſans montagne, à l'exception d'une fort élevée à cinq lieuës de Batavia, appellée la montagne bleuë : c'eſt où les bandits ſe retirent dans un fort qu'ils y ont pratiqué, & d'où ils font des courſes de tems en tems dans les Villages qu'ils pillent, enlevant les enfans ſi les habitans ne leur fourniſſent dequoi vivre, ce qu'ils font ſoigneuſement pour ſe délivrer de ces brigandages.

L'air y est très-moderé & fort sain. Les gens du païs y vivent d'ordinaire jusqu'à l'âge de cent ans, sans être jamais malades, & sans sçavoir ce que c'est de saignées ni de médécines. Les fiévres n'y sont pas communes comme en Europe, & si par hazard quelque Européen en est attaqué, il en est bien-tôt guéri en se baignant dans l'eau salée plutôt que dans la douce. Les dissenteries se passent aisément sans faire d'autre réméde. La maladie la plus commune aux Indes & inconnuë à nos Médécins, est celle que l'on appelle les Barbéres *. Avant que d'en être atteint, le gras des jambes devient mol comme une éponge, & ensuite il devient si dur qu'il semble qu'on ait un carreau d'acier à chaque jambe : ce qui affoiblit tellement qu'à peine peut-on se tenir debout, & l'on est contraint de marcher avec des béquilles. Il se trouve peu de personnes qui n'en soient attaquées. A Paris où l'on dit que tous les Médécins sont de grands *Saigneurs*, on feroit vuider un homme de sang pour faciliter la circulation ; mais à Batavia l'unique réméde est de se faire froter les jambes trois

* Je crois que c'est une espéce de Scorbut.

fois par jour, durant une heure chaque fois, avec de l'huile de cocos nouveaux, ou avec de l'huile rosat, ou de l'huile d'aspic, & se résoudre à supporter ce mal pendant trois mois, & quelquefois davantage. Pour moi, graces à Dieu, je n'ai point été attaqué de ce mal, dont la plûpart des Hollandois demeurent estropiés à cause de leur abondante réplétion, qui provient de la trop grande quantité de biére qu'ils boivent, & de beurre, & de fromage qu'ils mangent.

Commerce de Batavia.

Le commerce qui se fait à Batavia est non-seulement un des plus considérables des Indes ; mais on peut dire sans exagération qu'il l'est encore de tout le monde. Il est vrai que les François ont plusieurs établissemens aux Indes Orientales, comme à l'Isle Bourbon, Pondichéri, Surate & autres lieux, de même que les Portugais, tant dans les Ports de terre ferme que dans les Isles ; mais avec tout cela ils n'ont rien de comparable au commerce des Hollandois à Batavia. Il y arrive tous les jours des Vaisseaux de tous les endroits des Indes, où ils ont des comptoirs, & les

peuples des Côtes de Malabar, de Coromandel, de Bengale, Sumatra, Banda, Malaca, Moka, Amboigna, Timos, Solor, Tonquin, le Japon, & la Sonde y négocient toutes ſortes de Marchandiſes, de même que ceux des Iſles de l'Annonciade, de Sainte Helene, de Moſambique, du Cap de bonne Eſpérance, de Surate, Cananor, Banago, Colombo, Ponté de Galle, Teguénépatan, Négapatan, Maſulipatan, & généralement de toutes les Indes, d'où les Hollandois retirent des richeſſes ineſtimables qu'ils ramaſſent à Batavia, comme dans un dépôt général, pour les envoyer enſuite à Amſterdam en Hollande.

On apporte de Bengale à Batavia, de toutes ſortes de bleds, du ris, des beſtiaux, du ſalpêtre, des algeats d'or & d'argent, & autres Marchandiſes avec quantité d'eſclaves. Les Hollandois tirent de Malaca quantité d'étain fin, & d'un autre métail nommé peaute, que l'on met en œuvre, & qu'on employe principalement à faire des gardes d'épée façon d'argent. J'ai opinion que c'eſt ce que les Anglois appellent tombac.

De Palicate à la Côte de Coromandel, il vient des Navires chargés de ris, de bétail, de vivres, & de tous les rafraîchissemens nécessaires pour leurs Vaisseaux & garnisons.

De Bassora en Perse, ils tirent quantité de riches étoffes avec beaucoup de Marchandises différentes, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, diamans, saphirs, émeraudes & topazes, des algeats d'or & d'argent, outre quantité de magnifiques tapis.

De Sumatra on leur apporte du bois à bâtir, & pour les réparations de Batavia, où il y a treize bastions bâtis sur des pilotis & quantité de ponts.

De l'Isle de Banda, quantité d'épiceries, comme gérofles, muscades, bois de senteur, gommes aromatiques, de la pierre, & de la chaux pour bâtir.

D'Amboyne, ou Ambon, quantité de muscades; mais ils n'ont point de lieu aux Indes qui leur ait tant coûté, tant parce qu'ils ont perdu une infinité de monde avant que de s'y établir, qu'à cause que la forte odeur des muscades rend l'air fort mauvais,

de ſorte qu'il faut renouveller la garniſon de trois en trois ans, parce que la plûpart des ſoldats y eſt attaquée de maladies.

De Ceylan il leur vient de grandes richeſſes, comme de la canelle, bois de ſenteur, bois d'ébene, bois rouge pour les teintures, bois de Breſil, du marbre, du tamarin, du ſucre blanc & noir, & de la caſſe.

De l'Iſle Maurice proche celle de Madagaſcar, de l'ambre gris & jaune, & de l'ébéne.

De l'Iſle Formoſe, de l'or & du Peylan; c'eſt ainſi que les Maures appellent certaines piéces d'étoffes rayées, à fleurs de ſoyë, faites au métier, outre des bois de ſenteur & de teintures.

De Solor, quantité d'eſclaves qu'ils font travailler & qu'ils vendent.

Du Tonquin, la Chine & du Japon, quantité de beaux cabinets & meubles précieux, de magnifiques étoffes de ſoyë travaillées avec or & argent, du muſc, & autres Marchandiſes rares, & de grand prix.

De Japar, beaucoup de ſucre blanc, & du bois propre à conſtruire des

Navires & autres Vaisseaux.

Quels sont les habitans de Batavia.

La Ville de Batavia est habitée de plusieurs nations; entr'autres de Chinois, Maures, Japonois, Persans, Malabares, Hollandois, François, Anglois, Danois, Cinglois, Banians, Bengalois, Portugais & autres peuples. Ils y ont tous liberté de conscience; mais il y a plus de Chinois que d'autres nations, & le Gouverneur en reçoit un grand tribut. Ils sont tous riches Marchands, & ont des boutiques bien garnies & de grand prix. Ils payent par mois une risdale au Gouverneur, pour avoir permission de porter un toupet de cheveux sur le haut de la tête, entortillé autour d'une aiguille d'or, au bout de laquelle il y a un gros diamant enchassé. Ils ont tout le reste de la tête rasé: ils vont tête nuë la plûpart, & les autres portent un petit turban percé afin de faire voir leurs cheveux, & les pieds nuds dans des babouches fort propres. Ils portent de longues robes ou simares blanches & fort riches. Il y en a quelques-uns qui portent des demi-calçons qui les couvrent jusqu'aux genoux, avec une demie-chemise par dessus.

Tous les matins ils vont dans les Vaisseaux qui sont à la rade, en criant trois fois, *Balanscot*, c'est-à-dire, marchandise à acheter ou Marchand pour acheter, & ainsi les Matelots ou Marchands les abordent, pour leur vendre leurs marchandises. Les Chinois sont assurément les plus laborieux Marchands des Indes; mais on peut dire qu'ils sont les plus voluptueux & débauchés de tous les hommes, & les plus grands joüeurs qu'il y ait au monde. Ils n'épargnent rien pour leurs plaisirs, & recherchent leurs commodités avec un soin continuel. Ils ont quantité d'esclaves, & se font servir avec une propreté extraordinaire; car ils sont naturellement très-propres en toutes choses, mais particulierement en leur manger : quelques-uns mangent de la viande & les autres n'en goûtent jamais. Ils ne touchent point ce qu'ils mangent, mais ils prennent fort adroitement leurs morceaux avec deux petites baguettes d'or ou d'argent, & les moins riches avec des fourchettes de cuivre du Japon ou d'étain fin. Ils se servent de grands plats de porcelaine très-fine & transparente, & leur table ou tapis est

Naturel des Chinois.

ordinairement couvert de quinze ou vingt petites tasses ou écuelles pleines de toutes sortes de viandes, racines, poissons, salades, confitures, & principalement de gingembre confit, de poivre en branche & autres compotes & ragoûts, avec plusieurs sortes de boissons. Leurs femmes & leurs enfans mangent rarement avec eux.

Ils se promenent tous les Jeudis au matin dans des petits bâteaux sur les canaux par toute la Ville, & l'après midi ils vont à pied par les ruës tous les jours, faisant porter par deux esclaves un gros timbre sur lequel ils frapent un coup de maillet pour avertir les joueurs, qui s'assemblent, & joüent aux dez sur des tables d'ébéne, enrichies de figures d'ivoire qu'ils font aussi porter avec un tapis de soye, qu'ils mettent dessus, & un autre dessous au milieu des ruës où ils s'arrêtent. Ils portent d'ordinaire de gibeciéres de différentes couleurs à leurs ceintures, de rouges, de vertes & de jaunes, dans lesquelles il y a plusieurs séparations, pour mettre les différentes espéces de monnoyë. Ils s'échauffent quelquefois si fort au jeu, qu'après avoir perdu tout leur

bien, ils joüent leurs femmes & leurs enfans qui sont présens, & qui ne se soucient pas de leurs pertes, parce qu'ils sçavent bien que les autres Chinois la récompenseront, & leur rendront la valeur de cequ'ils auront perdu.

C'est une coutume établie entr'eux de remettre en fond jusqu'à trois fois un joüeur; mais s'il est également malheureux à la troisiéme fois & qu'il perde encore tout, ils l'abandonnent à son mauvais destin, & pour punition ils lui coupent le toupet de cheveux qu'il porte sur le haut de la tête, ce qui est une infamie parmi eux, & partagent ces cheveux également entr'eux : ensuite ils le bannissent pour jamais de leur compagnie, & après avoir écrit son nom dans un grand livre, dont les feüillets sont de feüilles de bannanier, ils font conduire ce malheureux par leurs valets à une lieuë de la Ville, où le plus souvent il se désespere n'osant retourner & se précipite dans la mer, ou s'expose dans les bois à la fureur des bêtes farouches, pour ne pas survivre à son deshonneur & à son infortune. Les Hollandois ne

s'opposent point à cette coutume étant bien aises d'avoir la paix, & de laisser chacun en liberté de suivre ses usages.

Les Chinois ne sont pas moins jaloux de leurs femmes que ceux de notre nation. Ils les obligent quand ils ne sont pas joüeurs de profession à garder la maison, où elles s'occupent à travailler à des ouvrages de soyë, or & argent très-magnifiques, & même à des peintures & mignatures que les étrangers achetent chérement. Elles sont extrêmement propres tant en leurs ameublemens qu'en leurs habits. Leurs bois de lit sont ordinairement d'ébéne enrichis de plusieurs figures d'or & d'yvoire, sur lesquels elles mettent plusieurs matelats de duvet beaucoup plus fin que celui d'Europe, & de hoüette plus délicate que celle que l'on estime si fort en France & dans les autres Royaumes. Ils sont couverts de courtepointes de soyë, relevées en broderies d'or & d'argent, & pour les conserver il y a par dessus de grandes couvertures pendantes faites au métier, & façonnées de peintures & de broderies. Il y a dans leurs chambres

des piles de carreaux aussi riches que la courtepointe, mais principalement sous un grand pavillon où elles se retirent, comme dans une alcove. Le reste de la chambre est garni de siéges magnifiques, de très-riches cabinets de peintures exquises, & de quantité de vases de porcelaine précieuse.

Portrait des femmes Chinoises.

Les femmes Chinoises sont mieux faites que leurs maris, qui ont le visage large & le teint assez jaune, le nez gros, & fait à peu près comme une néfle; la plûpart l'ont écrasé, la barbe claire, & la taille à peu près comme celle des Hollandois. Leurs femmes au contraire ont la taille dégagée, quoiqu'elles ayent presque toutes de l'embonpoint, le teint & la peau admirables, les yeux les plus beaux du monde, la bouche belle; mais il s'en trouve fort peu qui ayent le nez bien-fait, parce qu'on prend soin de le leur rendre plat quand elles naissent. Elles ont toutes les pieds aussi petits que des enfans de cinq ans, à cause de la chaussure qu'on leur met quand elles commencent à marcher; cela n'empêche pas qu'elles n'ayent la démarche belle.

Elles ont plus de modeſtie & de vertu que toutes les autres femmes des Indes, & leur galanterie eſt pour le moins autant réſervée que celle des Eſpagnoles ou des Italiennes. Elles rendent de grands devoirs deux fois la ſemaine aux défunts, & tous les Mercredis & Samedis, elles vont magnifiquement parées aux cimetiéres & autres lieux de leurs ſépultures qu'elles font orner de riches tapiſſeries, où après qu'elles ont achevé leurs prieres, elles ſe feſtinent les unes les autres, & danſent au ſon de différens inſtrumens, auſquels elles mêlent leurs voix qui ſont fort agréables. Elles laiſſoient autrefois ſur les tombeaux de leurs parens & amis, à boire & à manger; mais à préſent elles ne les pratiquent plus, parce que les ſoldats de la garniſon l'alloient prendre & en profitoient, ce qu'elles eſtimoient une profanation. Elles mettoient alors pareillement quelque piéce d'argent en terre pour leur aider à payer leurs dettes, en cas qu'ils fuſſent morts ſans les avoir acquitées, mais elles ont aboli cette coutume.

Les Chinois ſont preſque tous

Gentils & Idolâtres, comme les Banians & autres peuples des Indes qui demeurent à Batavia, ausquels les Hollandois pour ne se pas faire d'ennemis, laissent la liberté de vivre à leur mode, & de suivre telle religion qu'il leur plaît. Par cette politique ils ont sçû attirer toutes sortes de nations chez eux, & toutes sortes de commerce.

Je demandai un jour à un Chinois qui parloit diverses langues ce qu'il pensoit de la Religion Chrétienne. Monsieur, me dit-il, je n'en fais aucun jugement, & la raison est que nous naissons tous de la réligion de nos peres, & quand nous devenons grands & en âge de raison, chacun croit la sienne meilleure que celle d'une autre nation. Un Portugais de Macao me contoit un jour qu'en général les peuples de la Chine sont très-laborieux, & attachés au travail qu'ils ne quittent point quand ils l'ont une fois entrepris : car ils se mettent ordinairement quatre ou cinq sur un ouvrage, & pendant qu'une partie des ouvriers dort l'autre travaille, même pendant la nuit. Si ces peuples sçavent quelque Mar-

chand qui ait de l'argent à employer, ils ſont tout ce qu'ils peuvent pour l'avoir en apportant des Marchandiſes de toutes les eſpéces; que ſi celles-ci ne plaiſent point, ils en iront chercher d'autre juſqu'à ce qu'ils ayent attrapé l'argent du Marchand. Il me dit auſſi que c'étoit la coutume dans ce païs-là, que toutes les perſonnes de même profeſſion demeuraſſent enſemble dans une même ruë de la Ville; de ſorte qu'étant à Canton, grande Ville diſtante d'environ quarante-cinq lieuës de Macao, il avoit remarqué tous les Peintres en une ruë, tous les Cordonniers en une autre, & ainſi des autres métiers. Il n'y a pas juſqu'à la Nobleſſe qui a ſon quartier à part; les perſonnes de très-grande qualité occupent une ruë, & ceux de la petite Nobleſſe une autre. Ce Portugais ajoûta encore que de tous les eſclaves, les Chinois ſont les plus fidéles, les plus induſtrieux & les plus actifs au travail; qu'anciennement il y avoit des Portugais à Macao ſtilés à enlever des jeunes Chinois pour enſuite les vendre comme eſclaves. Voici comme ils s'y prenoient.

Ces Marchands de chair humaine prenoient un prétexte d'aller à Canton, & en revenant se répandoient par les Villages le long de la Côte à trois ou quatre lieuës avant dans les terres, & quand ils trouvoient quelque bel enfant mâle ou femelle à l'écart, ils les attiroient & amorçoient avec des petites friandises jusqu'à ce qu'ils fussent un peu escartés, alors ils les enlevoient & conduisoient à certains endroits de la Côte; où on venoit les prendre la nuit dans des barques pour les aller vendre ailleurs. Un Mandarin Gouverneur de la Province de Canton, informé de ce désordre par les cris & les plaintes que les peres & les meres de ces pauvres petits malheureux faisoient, jugea à propos d'en prendre vengeance sur le corps d'un Capitaine de Vaisseau Portugais, qui par hasard se trouvoit alors à Canton. Le Mandarin l'envoya chercher, il fallut obéir, car il ne pouvoit faire autrement à cause du grand nombre d'Archers dont il étoit environné. Quand le Gouverneur l'eut à sa disposition, il commença par lui faire des plaintes très-vives contre ceux de sa nation, &

conclud à la mort & à la confiſcation de ſon Navire. Le Capitaine étourdi du coup ſe jetta aux genoux du Mandarin lui alléguant ſon innocence, & celle de tout ſon équipage qui ne devoit pas être puni pour les fautes d'autrui : enfin cet Officier s'adoucit un peu ; mais ne voulant pas laiſſer aller ce Capitaine de Vaiſſeau ſans quelque punition, il le fit dépoüiller tout nud & coucher de ſon long ſur le ventre, comme le Mandarin ſçavoit que ceux de notre Nation font à leurs eſclaves ; puis lui fit donner deux cens coups d'une longue canne appellée Bambou, dont on ſe ſert pour châtier les malfaicteurs, & qui étant fenduë en deux écorche tout le corps avec les éclats, parce que celui qui frape, retire à chaque coup la canne en traînant comme une ſcie. Ainſi fut étrillé ce pauvre Capitaine qui en porta la nouvelle lui-même à ſes compatriotes à Macao, ce qui les rendit un peu plus réſervés dans la ſuite.

Les Chinois ſont naturellement ſubtils & adroits. Ce même Portugais me fit le récit aſſez plaiſant d'un de leurs tours de ſubtilité ; c'eſt qu'en paſſant

paſſant à Canton devant une boutique de Rotiſſeur il eut envie d'un canard roti, qui étoit froid & qui paroiſſoit fort gras; ayant payé le prix convenu il l'emporta à bord de ſon Vaiſſeau, mais comme il mettoit le couteau dedans pour le couper par morceaux, il ne trouva que la peau accommodée avec dexterité ſur du carton placé ſur des petits bâtons qui réprêſentoient fort bien le corps du canard: ce qui fit rire toute la compagnie à ſes dépens; mais pour le conſoler de la perte de ſon argent, on lui apprit que dans les ports du païs, on tuë de gros porcs dont ils vendent les jambons aux gens de marine & aux Marchands étrangers; & que ſouvent ils ont l'adreſſe de tirer toute la chair du jambon, au lieu de laquelle ils mettent de la terre noire avec l'os au milieu, puis couvrent cela de graiſſe ſi juſtement avec la peau du jambon par-deſſus que les plus fins y ſont attrapés, & comme ils vendent ces jambons au poids, il eſt mal aiſé de diſcerner les faux d'avec les véritables.

La Police de Batavia eſt très-bonne; les Officiers qui en ont la dire- Police de Batavia.

ction, visitent régulierement la Ville & toutes les maisons afin qu'il n'y arrive aucun désordre, ils sont chargés de faire faire les réparations nécessaires, tant pour les édifices publics que pour les particuliers. L'entretien des murailles, des bastions, & des ponts & chaussées est d'une dépense prodigieuse, parce que la plûpart de la Ville est bâtie sur pilotis qui manquent fort souvent.

La Justice y est renduë avec la derniere sévérité sur-tout à l'égard des voleurs, filoux, & escrocs qui sont rigoureusement punis, même pour un vol de peu de chose. Cet ordre est nécessaire pour retenir les esclaves dans leur devoir; car si on n'usoit de rigueur pour empêcher les vols, on ne pourroit rien garder en sureté dans cette Ville, où le nombre des esclaves est plus grand que celui des Marchands & des patrons. On coupe la tête à toutes sortes de personnes, quand le crime dont ils sont convaincus mérite la mort; & pour une faute moins griéve on leur coupe une oreille, ou le bout du nez, ou le bout du menton, ou un doigt, & après on les marque à la maniere

d'Hollande; & s'ils ſont Matelots ou qu'ils ayent du bien, on leur confiſque leurs gages, & ce qu'ils peuvent avoir & on les met à la chaîne, où ils ſont nourris durant quelques jours de pain & de ris.

Pour ce qui eſt des eſclaves qui ſont ſurpris en dérobant, on les punit d'une autre maniere; on les couche ſur le ventre & on leur fait étendre les bras, les jambes & le coû, ſur chacun deſquels ont fait aſſeoir un autre eſclave, ou des Noirs appellés Cafres, qui prennent des verges & les fuſtigent juſqu'au ſang, juſqu'à ce que le patient ait avoüé ſa faute & qu'il crie miſéricorde; alors les Caffres le lavent avec de l'eau ſalée, & lui mettent une groſſe chaîne au pied attachée à une groſſe piéce de bois, que le patient eſt obligé de traîner, & qui péſe ordinairement quarante ou cinquante livres, & ſi quelqu'un étoit ſurpris en tâchant à le détacher, il ſeroit auſſi-tôt mis à ſa place.

Ils ont encore un autre ſuplice qu'ils firent ſouffrir durant mon ſéjour à des priſonniers qui avoient voulu ſe ſauver de priſon. Ce ſont

deux grosses piéces de bois jointes ensemble, dans lesquelles il y a des trous de la grosseur des bras & des jambes, attachées à la muraille, auprès de laquelle ils font coucher ceux qu'ils veulent châtier, & leur enferment avec un cadenat les pieds & les bras, de maniere qu'ils ne peuvent se remuer, ni se tourner de côté & d'autre.

Duretés des Portugais pour leurs esclaves.

Au reste les esclaves sont à Batavia en paradis en comparaison des traitemens qu'on leur fait à Goa: car il n'y a point de sortes de cruels châtimens qu'on ne leur fasse souffrir dans cette derniere Ville. Je le dis à la honte de ses habitans, & comme il n'est pas naturel de parler contre ceux de sa nation, je n'en parlerois pas si la conscience ne m'y engageoit. Ils enferrent ces pauvres malheureux en doubles fers, puis leur donnent des deux & trois cens coups de bâton sur le corps. Il y en a que l'on fait coucher sur le ventre comme à Batavia, & deux autres esclaves frapent sans pitié sur ce pauvre corps, comme si on battoit le plâtre; pendant cette cruelle expédition le Patron est assis, qui sans s'émouvoir, conte

gravement les coups avec les grains de ſon Roſaire ; & ſi par haſard ceux qui font l'opération ne frapent pas aſſez fort au gré du Maître, comme voulant épargner leur camarade, ils ſont mis à la place, & étrillés ſans miſéricorde.

Pendant que j'étois à Goa chez mon hôte, je n'entendois que coups toutes les nuits avec de foibles voix qui crioient, car ils leur ferment la bouche avec un linge pour les empêcher de crier. Après qu'ils les ont bien fait déchirer de cette ſorte, ils ouvrent les meurtriſſures avec un raſoir pour y jetter du ſel & du vinaigre, de peur que les vers ne s'y mettent ou la gangréne. Ils ont encore un autre ſuplice pour ces malheureux ; c'eſt de faire diſtiler du lard mis ſur une pêle à feu toute rouge ſur le corps du patient tout nud & couché ſur le ventre, de ſorte que la douleur les fait rénier pere & mere qui les ont mis au monde, & la Religion Chrétienne que l'on leur a fait prendre, puiſqu'elle n'empêche pas des actions ſi barbares ; pour moi voyant & entendant des cruautés ſi inoüies, j'en frémiſſois

d'horreur & en étois pénétré jusqu'au vif. Je finirai cet article par un trait de cruauté qui n'a guéres d'exemples. Un habitant de Goa ayant acheté durant mon séjour une esclave Japonnoise, belle & bien faite, & la vantant fort à sa femme pendant son dîner, sur-tout à cause de ses dents qui étoient bien blanches & bien rangées : celle-ci la voulut voir, & l'ayant examinée la renvoya avec les autres sans dire mot ; mais le mari étant sorti, elle fit prendre & lier cette belle esclave, à qui elle fit arracher toutes les dents les unes après les autres, & mutiler le visage sans nulle compassion ni sans craindre les reproches de son mari.

Grande liberté des femmes à Batavia.

Ce qui me parut le plus extraordinaire à Batavia, c'est la grande liberté que les femmes ont dans cette Ville, & je me suis étonné plus d'une fois que les Hollandois qui se piquent d'être fins Politiques, & qui gouvernent leurs Villes avec une grande police, ayent souffert que leurs femmes & leurs filles se soient mises en possession de se mocquer de leur autorité à Batavia, où elles sont

respectées avec plus de déférence qu'en aucune Ville du monde ; de sorte que si un mari s'avisoit de fraper sa femme dans la colére, & qu'elle en fît ses plaintes au Gouverneur, il le feroit mettre en prison, d'où il ne sortiroit que quand il plairoit à sa femme de l'en retirer ; c'est ce qui leur fait prendre la liberté de faire tout ce qui leur plaît, & d'entretenir des galanteries à la vûë de leurs époux. J'en ai vû un exemple pendant que j'étois en cette Ville.

Un riche Marchand âgé d'environ trente-cinq ans, avoit épousé une Hollandoise qui n'en avoit que dix-huit. Elle étoit belle & fort enjoüée, & aimoit autant la dépense, la bonne chére & les plaisirs, que son mari aimoit le ménage & l'épargne. Il la trouva un jour dans son cabinet, où elle se reposoit sur son lit avec un François nouvellement arrivé à Batavia : il s'approcha d'elle, & lui faisant de grands reproches, il lui donna un soufflet, & voulut en même-tems fermer la porte pour empêcher le galand de sortir, à dessein sans doute de le bien étriller : mais la belle ne se contenta pas de faire

évader le François, elle alla même ſe plaindre au Gouverneur de l'outrage que ſon mari lui avoit fait, il fut empriſonné ſur le champ ſans autre formalité, & fut contraint pour ſortir de priſon, de demander pardon bien humblement à ſa femme, & de lui faire de grands préſens, dont elle fit part à celui qui étoit cauſe de tout ce déſordre. J'ai raporté cet exemple pour montrer l'autorité que les Hollandoiſes ont ſur leurs maris; mais voici une hiſtoire d'une autre nature, & dont j'ai été témoin.

Tour joüé à un Indien.

Un Marchand Indien fort riche étant devenu amoureux de la femme d'un Chinois qui étoit très-belle, uſa de toutes les ſollicitations & de tous les moyens qu'il put inventer pour la mener où il vouloit. N'en pouvant cependant venir à bout ni pour prieres, ni pour préſens, il continua à l'importuner. Cette femme laſſe de tant de pourſuites, déclara la choſe à ſon mari, qui en renard ruſé, lui dit de donner à ce galand une aſſignation amoureuſe pour certain jour & heure qu'il lui marqua, & que lui cependant feroit mine d'aller dehors, mais qu'il

reviendroit ſur ſes pas, & rentreroit chez lui. Ce projet ainſi concerté fut exécuté de même, & le Marchand Indien ayant reçu l'aſſignation de la Dame, tout tranſporté de ſa bonne fortune ne manqua pas de ſe trouver au rendez-vous, mais à peine étoit-il entré dans la maiſon, que voilà le fâcheux mari qui revient pour troubler la fête.

Alors la Dame faiſant fort l'étonnée, pria l'Indien de ſe cacher dans un coffre vuide, dans lequel on avoit coutume de ſerrer des porcelaines, ce qu'il fit dans la crainte où il étoit de la fureur du mari. La ruſée ayant auſſi-tôt fermé le coffre à double tour, courut ouvrir à ſon mari, qui laiſſa là le Marchand Indien ſe mortifier juſqu'au lendemain matin. On avoit fait exprès des petits trous au coffre pour laiſſer la reſpiration libre à cette pauvre dupe. Le jour venu, le mari fit prendre ce coffre par ſes eſclaves qui eurent ordre de le porter au Baſar, ou Marché, où étant arrivés, & le mari auſſi, il ſe mit à étaler ſur ce coffre quelques échantillons de porcelaine, aſſurant qu'il y en avoit tant de dou-

zaines d'une telle façon, tant de douzaines d'une autre à vendre dans ce coffre. Les Marchands ayant examiné les échantillons, enfin il y en eut un qui convint du prix; il fut question alors d'ouvrir le coffre pour visiter & livrer la marchandise: mais quelle surprise pour celui qui étoit dedans de se voir ainsi exposé aux huées & à la risée de tout le public: d'un autre côté le vendeur faisoit fort l'étonné, feignant ne sçavoir ce que cela vouloit dire, & vouloit faire arrêter le Marchand Indien, comme s'il fût entré chez lui, & ce fût caché exprès dans ce coffre pour lui joüer quelque mauvais tour. Cette histoire fut sçuë de toute la Ville & le sujet des conversations, jusqu'à ce que quelques jours après, une autre avanture fit oublier celle-ci, comme il arrive presque toujours dans les grandes Villes.

Les femmes de Batavia se promenent par-tout où il leur plaît; mais ordinairement elles vont par la Ville en bateau, & s'arrêtent souvent pour voir des Jongleurs & des Maîtres qui font mille tours souples & surprenans pour gagner de l'argent.

Il y a de ces ſortes de gens par-tout dans les Indes, en Perſe & en Turquie, qui font des choſes ſi ſurprénantes, que les bonnes ames croyent que c'eſt le diable qui agit par leur moyen. J'ai vû un de ces Jongleurs fort grand, qui en portoit un autre ſur le bout d'une perche auſſi haute qu'une pique; il étoit aſſis ſur la pointe, ſerrant la perche avec ſes pieds & ayant la tête & les mains penchées. Celui qui portoit la perche l'appuyoit ſur ſa ceinture de cuir, & la pouſſoit en haut avec tant d'adreſſe, que celui qui étoit deſſus tomboit entre ſes mains. J'en ai vû auſſi un autre qui avoit de gros ſabots, monté ſur des échaſſes de quatre pieds de haut, & portoit par les ruës en courant deux ſceaux pleins d'eau ſans en répandre une goûte, & bien ſouvent il faiſoit trois ou quatre ſauts.

Il y a un très-bel Hôpital à Batavia; mais bien rempli de vermines & de punaiſes. Cet Hôpital eſt aſſez bien reglé, il eſt toujours garni d'un très-grand nombre de malades Hollandois. Les étrangers y ſont auſſi logés & nourris fort chétivement.

Ceux qui n'ont point d'argent y font très-mauvaiſe chere. Il y a un Directeur ou Grand-Maître, qui fait la dépenſe pour tous ceux qui ſont en ce lieu; on l'appelle Eſcaffe-maître. Les Hollandois reçoivent leurs gages pendant tout le tems qu'ils ſont malades, comme s'ils ſervoient ſur les Navires ou dans la garniſon. L'eſcaffe-maître prend la moitié de leurs gages pour leur nourriture, & cet argent revient toujours à Meſſieurs de la Compagnie d'Hollande, & n'appartient pas à cet Eſcaffe-maître. Il s'en trouve toujours qui aiment mieux y reſter que d'aller en voyage, parce qu'ils ſont naturellement fainéans, ce qui fait qu'on les viſite ſouvent & qu'on les contraint de ſortir malgré eux. Ils ont neuf francs par mois, ſelon la ſupputation de l'argent de France; ils s'envelopent les jambes avec de vieux linges & haillons pour mieux faire les malades. Il y avoit au tems que j'y étois deux Médecins qui parloient diverſes langues. Quand ces Médecins viſitent quelque malade priſonnier, ils ſont toujours accompagnés par deux ſoldats ou par le concierge de ce lieu,

qui a grand ſoin de compter pluſieurs fois par jour les priſonniers.

L'Eſcaffe-maître avoit cinq ſoux par jour pour la dépenſe de chaque priſonnier, qu'il ne nourriſſoit pas mieux que les Matelots & Soldats, excepté qu'il leur donnoit un petit pain d'un ſou par répas : les Matelots & les Soldats ſont nourris ordinairement dans cet Hôpital, de ris à l'eau, & de quelques morceaux de bœuf ſalé & de vieux lard jaune, avec une écuellée de lippelape tous les matins. Cette ſorte de potage ſe fait avec des herbes hachées & mêlées avec du ris, ce qui reſſemble aſſez à la patée qu'on donne aux dindons qu'on veut élever, & deux fois la ſemaine ils avoient deux petits poiſſons frits, avec un peu de vinaigre. L'endroit où l'on traite les priſonniers malades eſt fermé & clos avec de groſſes grilles de fer.

Les Muſes ſont peu cultivées à Batavia ; la République des Lettres y a beaucoup moins de ſujets que celle d'Hollande ; il y a cependant quelques Imprimeries : mais la preſſe n'y roule guéres ; la plus belle eſt celle de Meſſieurs les Etats, qui

est en très-bon ordre & bien pourvûë de caractéres differens. Durant mon séjour on publia une historiette galante d'une Princesse Chinoise, elle fut imprimée en trois langues différentes, la Hollandoise, Chinoise & Portugaise; je vais la donner telle que je l'ai lûë, mais je l'abregerai beaucoup pour ne pas ennuyer ceux qui auront la patience de la lire.

Histoire de la Princesse Bilibamba Chinoise, & de Kiambu son amant; de Tamilo, de Palicama, & autres.

Cette Princesse s'appelloit Bi-li-bam-ba; elle naquit à la Chine dans la Province de Foquien. Son pere descendoit des anciens Empereurs Chinois avant l'invasion des Tartares, & jamais la nature ne fit un chef-d'œuvre si accompli que cette Princesse, née exprès pour inspirer de l'amour. Elle étoit d'une taille avantageuse, avoit les cheveux blonds, naturellement frisés, de beaux yeux bleus, vifs, remplis de feu & de majesté; le nez bien fait, la bouche petite, les lévres vermeilles comme du corail, & les dents blanches comme le plus bel yvoire. Le Lecteur sçaura que cette description est de l'essence de la piéce. Avec tant d'agrément de corps & d'esprit, le Prince

son pere jugea à propos de la marier à un Prince du Japon appellé Cachemir. Elle n'avoit alors que quatorze ans. L'interêt particulier de la maison de la Princesse demandoit cette alliance, on n'attendoit plus pour la contracter que le moment favorable qui ne dépendoit que de la volonté du pere du Prince Japonois. Le futur époux n'avoit au plus que dix-huit ans ; il étoit parfaitement beau, bien fait, & digne de la Princesse, mais elle ne sentoit pour lui aucun de ces mouvemens, qui sont les avant-coureurs de l'amour : il est vrai que Bi-li-bam-ba étoit dans un âge si tendre, qu'elle étoit encore incapable d'aucuns sentimens de tendresse, elle ne sçavoit en un mot ce que c'étoit que l'amour.

Le Prince Cachemir d'un autre côté, loin de sentir dans son cœur quelques mouvemens pour la Princesse, avoit une secrette répugnance à se rendre aux conseils & aux volontés du Prince son pere, qui par des raisons d'Etat & de famille, lui mandoit continuellement de faire bien la cour à la Princesse, & de s'attacher à son service.

Plusieurs mois s'écoulerent ainsi; l'indifférence de Bi-li-bam-ba pour Cachemir augmenta avec l'âge, elle n'en pouvoit comprendre la raison. Il devenoit cependant chaque jour plus beau & plus spirituel; tout le monde l'admiroit; elle seule le voyoit tranquilement, sans être touchée de ses belles qualités. Le Prince Cachemir de son côté, quoiqu'il trouvât la Princesse aimable & belle comme un astre, la regardoit sans émotion, & recevoit avec froideur les complimens qu'on lui faisoit sur le bonheur dont il alloit joüir en l'épousant. On s'appercevoit même à la Cour de l'Empereur de cette commune indifférence; les Courtisans s'en étonnoient, & les parens de la Princesse s'en allarmerent.

Pour vaincre cette mutuelle répugnance, les parens n'oublierent rien de ce qu'ils crurent capable de faire naître dans ces deux cœurs des sentimens tout opposés; mais l'heure de s'aimer n'étoit point encore venuë, & leurs soins furent entierement inutiles. Un jour que le Prince Cachemir étoit dans l'apartement de la Princesse, ses femmes se retirerent

par discrétion & par l'ordre secret qu'elles en avoient reçû. Aussi-tôt Cachemir regardant Bi-li-bam-ba avec quelque sorte de confusion ; Belle Princesse, lui dit-il, le moment approche où le mariage va nous unir ensemble, oserois-je vous demander si votre cœur ne ressent pas quelque répugnance pour un joug que l'on veut lui imposer ; car enfin l'amour ne suit pas toujours la volonté de nos parens ; plus on cherche à contrarier nos cœurs, & plus ils sentent d'éloignement pour ce qui vient de la contrainte. Je vous entends, Prince, interrompit la Princesse en souriant, vous avez l'adresse de faire tomber sur le général ; ce qui nous est particulier à tous deux ; mais enfin bannissons le déguisement, & disons que le Ciel ne nous a pas formés l'un pour l'autre : cela étant il n'est pas juste de nous unir par des liens malheureux, déclarons à nos parens que nos cœurs s'opposent à l'alliance qu'ils projettent, & faisons leur sentir qu'en nous unissant malgré nous, ils auroient d'éternels réproches à se faire.

Le Prince Cachemir parut trans-

porté de joye de la résolution de la Princesse, il se jetta à ses genoux, & la remercia avec autant d'ardeur que si pénétré d'amour pour elle, elle lui avoit fait espérer d'être aimé ; il lui jura une estime éternelle, & dès le jour même les parens de Bi-li-bam-ba s'étant assemblés, le Prince & la Princesse leur déclarerent leur résolution, les conjurant les larmes aux yeux de ne pas les forcer à une union pour laquelle leurs cœurs avoient une répugnance invincible. Ils eurent quelque peine à se déterminer ; mais enfin leurs pleurs & les tristes conséquences qu'ils envisagerent d'un mariage où l'antipathie seule devoit présider, les obligerent à retirer leur parole, & à dégager ce couple de la contrainte qui lui étoit imposée. Le Prince Cachemir retourna au Japon, où quelque tems après il épousa une Princesse du Tonquin, du consentement de toute sa famille.

Pour ce qui est de la Princesse Bi-li-bam-ba, le Prince son pere la mena à Pékin, où étoit alors la Cour. Elle n'y fut pas long-tems qu'elle s'attira une foule de soûpirans : le

plus considerable d'entr'eux, tant par son mérite que par sa naissance, étoit le fils d'un des plus puissans Seigneurs de l'Empire, il s'appelloit Kiambu *. Il étoit difficile de trouver un jeune homme plus accompli, il faisoit la moindre de ses actions avec une grace admirable, & comme il étoit *Lettré* du premier ordre, il s'exprimoit avec toute la délicatesse imaginable; le moindre de ses discours étoit une piéce remplie d'esprit & de feu; d'ailleurs il étoit bien fait, avoit l'air majestueux & le plus beau visage du monde. Avec tant d'appas, il sçut plaire si fort à la Princesse, que son cœur n'eut pas de peine à se déclarer en sa faveur. Il n'y avoit pas long-tems qu'il étoit sorti des exercices convenables à une personne de sa condition, & il avoit si bien profité des leçons qu'il avoit reçûës, qu'il n'y avoit aucun Cavalier à la Cour de l'Empereur, ni même dans tout l'Empire qui osât entreprendre de l'égaler; soit à monter à cheval, soit à danser & à joüer de toutes sortes d'instrumens.

* Il étoit Prince d'une Principauté qu'on lui avoit usurpée.

On peut bien s'imaginer que la conquête d'un Seigneur tel que Ki-

am-bu, fut recherchée avec empressement par toutes les Dames de la Cour ; mais le bonheur & la sympathie de Bi-li-bam-ba le firent déclarer en sa faveur, il s'attacha tout à elle avec tant d'ardeur, qu'il lui fut impossible de lui laisser ignorer longtems que son cœur n'étoit point insensible à sa tendresse. Les parens de la Princesse remarquerent sans chagrin cet amour naissant ; & comment en auroient-ils pû être fâchés ? le pere de l'amant joüissoit d'un bien immense, & la maison de la Princesse pouvoit s'allier sans reproche à celle de Ki-am-bu. C'est ce qui détermina cet amant passionné, à prier la Princesse de lui permettre de la demander en mariage : il en obtint aisément la permission, il en fit la demande, & fut écouté favorablement.

La mort inopinée d'une proche parente de Bi-li-bam-ba retarda pour quelques tems l'union de ces deux amans: il falloit donner quelque mois à la douleur; cependant ils joüissoient tous deux du délicieux plaisir de se voir souvent sans contrainte. Un jour que Ki-am-bu étoit seul avec la

Princesse, elle lui demanda en souriant, si dans le cours de ses exercices & des voyages qu'il avoit faits dans les principales Villes de l'Empire, il n'avoit jamais été touché d'aucune passion d'amour. Belle Princesse, répondit Ki-am-bu, je ne dois avoir rien de caché pour vous : il est vrai que pendant près de six mois, j'ai rendu des soins continuels à la plus aimable fille de Nanquin; elle se nommoit Pa-li-ca-ma, elle n'avoit plus son pere ni sa mere qui étoient morts, & joüissoit de biens assez considérables. Outre cela elle joignoit à beaucoup de beauté une vertu très-austére : j'avouë, continua-t-il, que j'avois quelque inclination pour elle, & que si j'en dois juger par les apparences, elle en avoit infiniment pour moi; cependant n'étant pas faits l'un pour l'autre, je l'ai quittée sans oser même lui dire adieu, parce que je connoissois son extrême sensibilité. J'en ai reçû plusieurs lettres depuis que je suis ici, ausquelles je n'ai pas répondu.

Je blâme fort votre dureté, lui dit alors la Princesse en riant, & je plains infiniment la malheureuse Pa-

li-ca-ma ; mais ce qui me console, c'est que les Nanquinoises n'ont pas la réputation d'être constantes : elle vous rendra sans doute la pareille. La conversation roula encore quelque tems sur ce sujet, après quoi ces deux amans passerent à des discours plus intéressans, ils se firent mille sermens d'une fidélité inviolable, & se retirerent enfin également charmés l'un de l'autre.

Quelques jours après il arriva à Pékin un Gentilhomme qui se nommoit Ta-mi-lo. Il étoit impossible de rien voir de plus beau que lui, & sans la tendre prévention que la Princesse avoit pour Ki-am-bu, il est certain que son cœur n'auroit pû se défendre des charmes de ce nouveau venu. Il se disoit de l'Isle Formose, & avoir demeuré quelques mois à Nanquin pour se perfectionner dans quelques exercices. Son équipage n'étoit pas fort nombreux, mais il étoit assez considérable pour faire juger qu'il étoit d'une naissance distinguée, d'autant plus que son nom & ses manieres parloient ouvertement en sa faveur. Il demanda avec quelque sorte d'empressement d'être

présenté à la Princesse : elle y consentit, & fut surprise de voir dès la premiere visite cet Etranger pâlir & rougir de moment à autre. Plus il attachoit les yeux sur le visage de Bi-li-bam-ba, & plus son trouble augmentoit; cependant il eut avec elle une conversation fort spirituelle, & elle fut très-contente de ses manieres polies; elle attribua même l'embarras qu'elle avoit remarqué dans ce jeune Cavalier, à sa grande beauté qui l'avoit frappé, & elle s'en sçut bon gré, tant le sexe aime à se flatter.

Cependant après le départ du prétendu Cavalier Ta-mi-lo, Ki-am-bu arriva, il apprit à la Princesse qu'il avoit reçû une visite pareille à celle qu'elle venoit d'avoir; il paroissoit même charmé de cette visite, & lui en parla dans des termes qui le témoignoient assez. Si je pouvois jamais soupçonner le cœur de ma Princesse, lui dit-il, j'aurois assurément un juste sujet de crainte: Ta-mi-lo doit être un rédoutable rival, car il est fait de façon à faire naître de la jalousie, & . . . . La Princesse alors prenant la parole, mon cher Ki-am-bu, ré-

pondit-elle, je vous ſuis trop attachée: & il n'y a que la mort ſeule qui puiſſe me faire perdre les ſentimens que j'ai pour vous, cependant pour vous dire ce que je penſe, je ſuis ſurpriſe que vous n'ayez pas vû ce jeune homme à Nanquin, puiſqu'il y étoit, comme il me l'a dit, préciſément dans le même-tems que vous; les perſonnes de naiſſance ſe fréquentent ordinairement, & font des liaiſons enſemble.

Il eſt vrai, Madame, interrompit Ki-am-bu, que je n'ai eu aucune connoiſſance de cet homme à Nanquin, cependant ſon viſage ne m'eſt point inconnu, & ſans pouvoir aſſurer poſitivement l'endroit où je l'ai vû, ſa perſonne ne m'eſt point étrangere; je l'ai ſans doute rencontré quelque part, mais ma mémoire ne peut me le rapeller. Il eſt de même à mon égard, nous nous ſommes reconnus ſans pouvoir dire le lieu qui a formé notre connoiſſance; quoiqu'il en ſoit, il m'a demandé mon amitié avec tant d'ardeur que je n'ai pû le refuſer. Ki-am-bu finiſſoit ces derniers mots, lorſqu'il entra une compagnie qui fit changer la converſation.

Le

Le lendemain dans le tems que Ki-am-bu étoit avec la Princeſſe, Ta-mi-lo arriva, & après avoir ſalué reſpectueuſement ces deux jeunes amans : Belle Princeſſe, dit-il en s'adreſſant à elle, le Seigneur Ki-ambu a bien voulu me recevoir au nombre de ſes amis, & j'oſe me flatter que la premiere marque qu'il voudra bien m'en donner, & qui ſans doute, me paroît la plus précieuſe, ſera de me faire obtenir un peu de part dans l'honneur de votre amitié. Ne doutez pas, Seigneur Ta-mi-lo, interrompit Ki-am-bu, que je ne faſſe tout le cas que je dois d'un ami tel que vous, je reçois avec plaiſir l'offre que vous me faites de votre amitié, & je vous donne la mienne avec joye, quoiqu'il ſoit bien dangereux d'avoir auprès de ſa maîtreſſe un confident fait comme vous : cependant je veux bien braver ce danger, parce que je compte ſur le cœur de ma Princeſſe, & ſur les droits de la ſincere amitié.

Ce dernier article ne ſeroit pas trop ſûr, interrompit à ſon tour le jeune Etranger, la Princeſſe a des charmes contre leſquels la raiſon

auroit peu d'empire; mais hélas! continua-t-il en ſoupirant, je ne ſuis plus le maître de mon cœur; un funeſte penchant l'entraîne vers un objet ingrat, qui me rend le plus malheureux des hommes. L'Etranger ne put contenir ſes larmes à cette réflexion, & on fut contraint de changer de converſation par la quantité de monde qui ſurvint alors dans la chambre de la Princeſſe. Les deux amans réſolurent pourtant d'engager Ta-mi-lo à la premiere entrevûë à leur faire le récit de ſes avantures, car il leur paroiſſoit tout-à-fait extraordinaire qu'il pût rencontrer des ingrates.

Ce projet fut exécuté dès le lendemain; ces deux amans le prierent avec tant d'inſtance de contenter leur curioſité, qu'après s'être fait un peu preſſer, il leur conta ſon hiſtoire à peu près en ces termes. Il eſt aſſez extraordinaire qu'étant auſſi jeune que je le ſuis, j'aye déja éprouvé tout ce que l'amour a de plus cruel; cependant il eſt bien vrai que je ſuis une de ſes plus triſtes victimes. Il y a quelques mois que je reçûs ordre de mes parens de paſſer quelque tems

à Nanquin pour me perfectionner dans les exercices qui y ſont en uſage ; je joüiſſois alors d'une tranquilité d'eſprit qui fut bien-tôt traverſée par un funeſte orage. Un de mes amis me propoſa de m'introduire dans une maiſon, dont la maîtreſſe paſſoit pour une des plus accomplies beautés de la Ville. En effet, je la trouvai encore au-deſſus des loüanges que tout le monde lui donnoit. Elle n'avoit ni pere ni mere, & joüiſſoit d'un aſſez gros revenu ; on la nommoit Pa-li-ca-ma. A ce nom, Ki-am-bu ne put ſe défendre de rougir, l'Etranger ne fit pas ſemblant de s'en appercevoir, & continua ainſi.

Il me fut impoſſible de voir longtems la belle Pa-li-ca-ma, ſans reſſentir pour elle la plus vive tendreſſe ; je lui demandai la permiſſion de la voir quelquefois, ce qu'elle m'accorda de très-bonne grace. Sa fréquentation & ſon eſprit acheverent de triompher de mon cœur, & de ma raiſon. Je laiſſai quelque tems à mes yeux le ſoin d'expliquer ma paſſion, mais je m'apperçûs bien-tôt que leur langage n'étoit point enten-

du, ou que du moins on feignoit de ne le point entendre : je résolus donc de parler plus clairement, je le fis en tremblant, je puisai dans mon cœur les termes les plus tendres & les plus expressifs, mais je connus bien-tôt avec chagrin que je n'avois le don, ni de persuader, ni de plaire : l'aimable Pa-li-ca-ma n'en parut point touchée. Je vois vos bonnes qualités, Seigneur, me dit-elle un jour, je connois votre mérite, mais pour tout cela je ne peux vous accorder que l'estime générale que tout le monde vous doit ; cherchez à vous guérir d'une passion infructueuse pour laquelle il m'est impossible d'avoir du retour : ce fut ainsi que Pa-li-ca-ma reçût mes premieres déclarations. Je ne me rebutai point croyant que ma persévérance triompheroit de sa froideur : mais hélas ! ce fut en vain que j'osai m'en flater. Un jour que seul auprès d'elle, je lui parlois de mon amour avec toute la vivacité qu'il inspire ; Seigneur Ta-mi-lo, me dit-elle, puisque mon indifférence ne peut vous rebuter, il faut que j'employe le dernier moyen qui me reste, pour vous guérir d'une

inutile tendresse. Sçachez donc que vous avez un rival que j'adore, que rien ne peut l'arracher de mon cœur, & que loin de me plaire par vos assiduités, vous allez vous faire haïr, puisque vos soins m'empêchent de voir ce que j'aime. Ingrate Pa-li-cama, m'écriai-je à ce discours, n'étoit-ce point assez de sçavoir que je ne pouvois vous plaire, sans apprendre encore qu'un Rival fortuné triomphe d'un cœur pour lequel je sacrifierois ma vie; mais, poursuivis-je, il n'est pas juste que je sois cause de vos malheurs; je ne vous verrai plus, aimable Pa-li-ca-ma, je vais renoncer à votre vûë, sans pouvoir renoncer à mon amour. Tenez-moi compte du barbare sacrifice que je vous fais, & connoissez du moins par ma soumission, ce qu'étoit capable de produire la violence de ma passion. Je sortis à ces mots de la maison de cette ingrate sans attendre sa réponse, bien résolu de ne la revoir jamais.

Que l'effort que je me fis en cette occasion, me fut fatal! je tombai dangereusement malade, & je fus à la veille de mourir; mais ma jeunesse,

ou, pour parler plus juſte, ma mauvaiſe fortune me fit revivre malgré moi. Je repris mes forces en peu de tems, mon funeſte amour ne perdit rien de ſa premiere violence; enfin je réſolus d'aller encore une fois chez mon ingrate Pa-li-ca-ma. Je m'y traînai donc avec peine, mais que l'état où je la trouvai, me fut ſenſible! Elle étoit ſur des carreaux de velours, les yeux baignés de larmes, les cheveux épars qui lui tomboient ſur la gorge; enfin les marques du plus violent déſeſpoir éclatoient en toute la perſonne de cette aimable fille. D'abord qu'elle me vit, ſes pleurs & ſes cris redoublerent: Venez Ta-mi-lo, me dit-elle, venez être le témoin de toute l'horreur qui m'environne. L'ingrat qui poſſedoit mon cœur & pour qui j'ai mépriſé votre amour, m'abandonne ſans retour; il trahit ſes ſermens, l'infidéle fuit, & me laiſſe en proye à tout mon déſeſpoir.

Belle Pa-li-ca-ma, lui dis-je en me jettant à ſes genoux, oubliez pour toujours un monſtre de perfidie, il ne mérite pas vos précieuſes larmes. Mais le puis-je, mon cher

Ta-mi-lo, reprit cette amante affligée, je sçais tout ce que la raison doit inspirer dans une pareille occurence, je n'ignore pas ce qu'un juste dépit peut suggérer ; mais hélas ! mon amour est mille fois plus fort que le conseil ; non, non, poursuivit-elle avec transport, je ne veux ni ne dois chercher de soulagement à mon malheur que dans la mort que j'implore : oüi, ingrat, continua-t-elle, avec mille sanglots, je ne me consolerai de ta perte, que lorsque mon dernier soûpir aura signalé ma constance & mon amour.

Pa-li-ca-ma prononça ces paroles avec tant de véhémence, que je ne doutai pas qu'elle n'allât suffoquer. J'appellai ses femmes à son secours, & je me retirai chez moi dans un état affreux. Vous connoissez l'amour, continua Ta-mi-lo à Ki-am-bu, ainsi il ne vous sera pas difficile d'imaginer quelle devoit être ma situation : j'avois été le témoin des transports de Pa-li-ca-ma pour mon heureux Rival, je ne voyois que trop que rien ne pourroit la faire changer ; cependant je m'hasardai à retourner encore chez mon ingrate, je n'ou-

bliai rien pour remettre le calme dans son cœur, je lui dis tout ce que la raison pouvoit me fournir contre mon Rival, & tout ce que l'amour pouvoit dire pour moi, mais tous mes efforts furent inutiles.

Je vous plains, Ta-mi-lo, me disoit cette aimable & malheureuse fille, vous étiez né pour être heureux, c'est à regret que je contribuë à votre infortune, mais je suis incapable de penser à autre chose qu'à ma disgrace particuliere; abandonnez un projet où l'Univers entier ne pourroit réüssir, mon cœur n'est plus à ma disposition, mon perfide amant s'en est pour jamais rendu le maître, je l'aimerai jusqu'au tombeau, & je fais vœu de lui être fidéle éternellement.

Quelle barbare déclaration pour un tendre amant comme moi, aussi j'en fus tellement frapé, que je me suis étonné cent fois, comment je n'en tombai pas sur le champ mort de douleur. Cependant je fus obligé de renoncer au seul espoir qui pouvoit faire le bonheur de ma vie. Je formai la résolution de m'éloigner de Nanquin; j'allai dire adieu à Pa-li-

ca-ma : que ne puis-je vous redire tout ce que l'amour & le désespoir me suggérerent dans ce triste moment, vous auriez sans doute pitié de l'état où je me trouvai ; mais l'inébranlable Pa-li-ca-ma n'en parut point émuë. Partez, Ta-mi-lo, me dit-elle, partez, je ne peux que vous plaindre, vous estimer, & mourir ; ce furent là les seuls discours obligeans que je pus obtenir de cette belle désespérée, & je partis si étrangement agité, qu'après avoir donné ordre à mes gens de faire mon paquet, je suis venu dans cette grande Ville sans trop sçavoir la route que j'ai tenuë, persuadé que je pourrois y trouver des objets capables de dissiper mes noirs chagrins. En effet, j'ai réüssi en partie, puisque j'ai l'honneur d'être connu de la Princesse Bi-li-bam-ba, & que je suis devenu l'ami du Seigneur Ki-am-bu. C'est ainsi que Ta-mi-lo finit son discours.

Les deux amans plaignirent sincérement l'Etranger, ils admirerent la constance de la Dame de Nanquin. Une maîtresse aussi tendre méritoit bien d'être aimée, disoient-ils, &

Ki-am-bu continuant la parole, je plains vos malheurs, mon cher Ta-mi-lo, lui dit-il, & je les plains d'autant plus, que j'en suis la cause innocente. C'est moi qui suis sans doute le fortuné Rival, qui malgré lui s'est opposé à votre bonheur. J'ai sçu plaire à Pa-li-ca-ma, je l'ai abandonnée; en un mot, c'est moi qui vous dispute son cœur, mais vous ne devez pas vous en plaindre; c'est malgré moi qu'elle ne vous rend pas justice, puisque j'atteste le Ciel que je n'ai aucune tendresse pour cette aimable Dame, & que rien ne seroit capable de me faire renoüer avec elle.

Barbare Ki-am-bu, interrompit Ta-mi-lo, en versant quelques larmes qu'il ne put retenir : as-tu bien le cœur assez cruel pour n'être pas touché de l'état où tu réduis l'infortunée Pa-li-ca-ma ? Sçais tu qu'elle est prête à succomber à son désespoir ? Pardon, belle Princesse, dit Ta-mi-lo en s'interrompant lui-même, je n'ai pû être le maître de mes premiers mouvemens, je sçais que vous êtes une excuse légitime à la dureté de Ki-am-bu; cependant je ne

peux m'empêcher de me plaindre d'un Rival, qui non-ſeulement m'enleve le cœur de ma maîtreſſe, mais qui eſt prêt encore à lui arracher la vie.

Je ne condamne point vos ſentimens, mon cher Ta-mi-lo, répartit Ki-am-bu; mais que peux-je faire pour votre bonheur? ſi mon cœur ſe rendoit à la conſtance de Pa-li-cama, en ſeriez-vous plus heureux? elle vous banniroit pour toujours de ſa préſence, & vous auriez la douleur de voir triompher votre Rival. Plût au Ciel, s'écria Ta-mi-lo, que je fuſſe réduit à cette extrémité; je l'aime pour elle ſeule, & dût mille fois périr le malheureux Ta-mi-lo, ce n'eſt que ſon bonheur que j'enviſage.

Je crois interrompit la Princeſſe, que le véritable amour conſiſte en effet beaucoup plus dans le bonheur de la perſonne aimée, que dans le ſien particulier. Vous penſez, Ta-mi-lo, en véritable amant; mais de grace, n'allez pas inſpirer au Seigneur Ki-am-bu des ſentimens préjudiciables à ma tendreſſe. Ne craignez rien, ma Princeſſe, répondit Ki-am-bu en ſouriant; j'eſtime Pa-

li-ca-ma, j'aime Ta-mi-lo ; mais j'adore Bi-li-bam-ba, & fais ferment de l'adorer toute ma vie, & tout le monde entier ne pourroit ébranler une résolution que l'amour & la raison autorisent. La conversation en resta là par l'arrivée de quelques domestiques, & Ta-mi-lo s'en alla.

La Princesse ayant quelque tems après réfléchi sur ce qui venoit de se passer, résolut d'avoir quelque froideur pour l'Etranger ; elle craignoit qu'il n'inspirât à son amant trop de reconnoissance pour la belle de Nanquin ; mais le cœur de Ki-am-bu ne pouvoit être ébranlé, elle s'en apperçût avec un plaisir qui marquoit assez son extrême tendresse. Il en devint plus assidu auprès d'elle, soit qu'il eût envie de lui ôter des soupçons dont elle ne pouvoit se défendre, soit qu'il prétendît faire voir par là à Ta-mi-lo qu'il étoit inutile de lui parler davantage en faveur de Pa-li-ca-ma ; quoiqu'il en soit, Ki-am-bu se mit en tête de presser son mariage avec la Princesse, ce qui fâcha fort Ta-mi-lo, qui cachoit le mieux qu'il pouvoit son désespoir. Mais il est aisé de juger quel en étoit

l'excès par la lettre suivante qui paroissoit venir de Nanquin, & qu'on lui rendit dans l'appartement de la Princesse, en présence de laquelle il en fit l'ouverture, & lut ce qui suit.

Il est donc vrai, ingrat, que tu m'abandonne sans retour. Une autre posséde un cœur que mon amour devoit seul mériter. On dit même que tu vas t'unir pour toujours à ce nouvel objet qui te charme : mais perfide, ne crois pas joüir du fruit de ta lâche trahison. Crains la fureur d'une femme outragée, & tremble en songeant à ce que l'amour au désespoir est capable d'inspirer.

PA-LI-CA-MA.

La lecture de cette lettre fit frémir la Princesse; ô Ciel, ô Dieux, s'écria-t-elle, à quels malheurs sommes-nous exposés! Que craignez-vous, Madame, interrompit Ki-ambu, ces impuissantes ménaces n'ont rien qui m'étonne. Que pourroit Pa-li-ca-ma contre moi? Laissons sa douleur s'exhaler en plaintes inutiles, & songeons à précipiter le bonheur que l'amour me prépare. Comme cet amant achevoit ces mots, Ta-mi-lo entra; Voyez mon cher,

lui dit Ki-am-bu, les douceurs de Pa-li-ca-ma; en même-tems il lui présenta la lettre que cet Etranger lut avec étonnement. Je vous avouë, dit-il à ces deux amans, que le stile de cette fille me surprend, je n'eusse pas soupçonné cette Dame d'un pareil emportement; mais tout est pardonnable à l'amour, il n'est pas rare de le voir devenir furieux; le mépris & l'inconstance sont deux choses qu'il pardonne rarement.

Il est vrai, interrompit Ki-am-bu; mais que pourroit tenter l'impuissant couroux de Pa-li-ca-ma? je vais m'unir à l'objet de mes vœux, qu'ais-je à rédouter d'une jeune personne, dont le sexe ne peut produire qu'un vain éclat? Ne vous y trompez pas, mon cher ami, lui répondit Ta-mi-lo, la vengeance est douce lorsque l'amour la produit. Puisque cette Dame vous aime, elle est capable de tout entreprendre; craignez sa fureur, si vous méprisez sa tendresse. Vous me faites trembler, Ta-mi-lo, s'écria Ki-am-bu, quoi! seroit-il possible que Pa-li-ca-ma pût se porter à des extrémités, dont l'image seule me fait horreur: puis s'a-

dressant à la Princesse, n'ayez pas peur, Madame, lui dit-il de cette Nanquinoise; elle a plus de babil que d'effet.

Tout au contraire, reprit Ta-mi-lo, & Madame peut juger du fait par elle-même. Si on lui enlevoit inhumainement ce qu'elle aime, que feroit-elle, que diroit-elle? Pour moi, continua-t-il, je connois le cœur de Pa-li-ca-ma, je sçais par une funeste expérience quelle est sa tendresse pour Ki-am-bu; je crains qu'elle ne la porte plus loin, que la raison ne devroit lui permettre. Il faut prévenir les effets de sa fureur.

Je les préviendrai aussi, reprit Ki-am-bu, par la promptitude de notre mariage qui nous mettra à couvert d'une si dangereuse ennemie. C'est dans quinze jours que le deüil de la Princesse doit finir, elle permettra bien que ce tems s'abrége. Bi-li-bam-ba y consentit; enfin tous les aprêts de ce mariage furent si précipités, que du consentement des parens de la Princesse, il fut arrêté pour le sixiéme jour; mais la surveille de ce jour que ces deux amans regardoient comme le plus beau de

leur vie : une perſonne inconnuë remit à la Princeſſe par le moyen d'une de ſes femmes, un billet conçû en ces termes :

Bi-li-bam-ba, tu vas me réduire au dernier déſeſpoir ; crains tout de ma fureur, ſi tu te livres à tout ton amour.

La lecture de ces paroles fit fremir la Princeſſe, elle ne douta pas qu'il ne vînt de la belle de Nanquin ; mais elle ne pouvoit comprendre comment cette fille avoit pû découvrir ſi à propos la précipitation de leur mariage. Elle ne douta pas qu'elle ne fut cachée dans Pékin. Cette idée qui lui parut vrai-ſemblable, redoubla ſes juſtes allarmes : elle étoit dans cette fâcheuſe perplexité lorſque ſon amant entra. Voyez mon cher Ki-am-bu, lui dit-elle en lui donnant le billet ; voyez ce que nous avons à craindre d'une amante mépriſée, il n'en faut plus douter ; elle eſt en cette Ville, elle obſerve nos démarches, elle eſt prête à ſe venger. O Ciel, pourſuivit-elle, préſervez mon amant du malheur dont il eſt ménacé.

Calmez-vous, Madame, répartit Ki-am-bu, je ne vois pas qu'il y ait

dans ce billet aucun ſujet de s'allarmer ; je vois qu'il eſt de Pa-li-ca-ma, je connois ſa main ; mais cela ne me perſuade pas qu'elle ſoit dans Pékin. Ce billet n'eſt point datté, il ſe peut faire qu'il y ait long-tems qu'il ſoit écrit, ou qu'il vous ait été rendu par quelque eſpion qu'elle a ici, plus tard qu'elle n'a ſouhaité. D'ailleurs, continua cet amant, que pourroit la jalouſe fureur de cette Dame ? vous êtes à couvert de ſa malignité. Pour moi, je ſuis toujours accompagné d'une foule d'amis & de domeſtiques qui me mettent à l'abri de l'aſſaſſinat. Je ne pourrois même ſoupçonner cette Dame d'une action ſi lâche ; ainſi, charmante Bi-li-bam-ba, reprenez votre premiere tranquilité, & ne ſongeons qu'à goûter les plaiſirs que l'amour prépare à nos cœurs.

Ces aſſurances calmerent en partie les funeſtes preſſentimens qui s'élevoient dans ſon ame ; elle ſe rendit aux raiſons de ſon amant, & ils attendirent tous deux avec une égale impatience le jour heureux qui devoit pour jamais unir leurs deſtinées. Ta-mi-lo étoit preſque toujours témoin des tranſports de ces deux

amans; on lisoit cependant malgré lui dans ses yeux un certain trouble qui l'agitoit. En vain on cherchoit à le mettre de belle humeur, & à lui persuader que ce mariage pourroit contribuer à sa félicité. Il étoit même assez vrai-semblable de croire que la Dame de Nanquin ayant perdu pour jamais l'espérance de plaire à Ki-am-bu, rendroit enfin justice au mérite & à l'amour du jeune Etranger; mais tous ces raisonnemens ne pouvoient retirer Ta-mi-lo du noir chagrin qui le dévoroit : il quittoit souvent les compagnies pour aller rêver dans les endroits les plus solitaires, & ce n'étoit qu'avec une peine incroyable qu'on pouvoit l'arracher à sa solitude.

Cependant le jour du mariage de Ki-am-bu & de la Princesse arriva : à peine cet amant fut-il habillé que Ta-mi-lo entra dans son appartement; mon cher ami, lui dit-il, souffrez que je vous entretienne un instant; je viens de recevoir des lettres de Nanquin qu'il faut absolument que je vous communique. A ces mots Ki-am-bu le fit entrer dans son cabinet & s'y rendit un moment après.

Vous n'ignorez pas, lui dit Ta-mi-lo, l'amour que j'ai pour Pa-li-ca-ma; vous ſçavez que j'ai ſacrifié pour elle mon corps & ma tranquilité, il ne me reſte plus à lui ſacrifier que ma vie. Liſez, continua-t-il en lui préſentant une lettre, & jugez ce que je dois faire pour ſuivre un ordre qui m'eſt précieux. Ki-am-bu prit la lettre, & lut ce que le Lecteur lira auſſi.

» Je ſçais Ta-mi-lo que vous êtes
» ami de Ki-am-bu, il vous aura
» ſans doute fait le récit de ſon lâche
» procedé avec moi; vous n'ignorez
» pas ſon mariage avec la Princeſſe
» Bi-li-bam-ba; il faut, mon cher,
» me venger de l'un & détourner
» l'autre; je vous demande ſa mort
» comme une preuve de votre a-
» mour. Percez le cœur de ce perfi-
» de, ſi vous voulez parvenir au
» mien; en un mot, votre obéiſſance
» à ſuivre ma volonté, & votre
» promptitude à l'exécuter, déter-
» mineront en votre faveur le cœur
» de Pa-li-ca-ma.

Vous voyez, mon ami, lui dit Ta-mi-lo, que je ne dois pas balancer ſur le parti que je dois prendre

en cette occasion : il faut renoncer à la Princesse, ou vous résoudre à risquer votre vie pour arracher la mienne.

Me croyez-vous assez lâche, reprit brusquement Ki-am-bu, pour rester en suspens sur ce que je dois faire. Bi-li-bam-ba & mon honneur me sont également chers, & rien au monde ne pourra me faire renoncer ni à l'un ni à l'autre. Cependant comme c'est aujourd'hui que je dois posséder l'aimable Princesse que j'aime, souffrez que je remette à demain la satisfaction que vous me demandez.

C'est être beaucoup plus amoureux que brave, répartit fiérement Ta-mi-lo, & l'honneur dont vous vous parez, ne doit pas vous être aussi précieux que vous le dites, puisque vous éludez à le satisfaire. Ah ! ç'en est trop, s'écria Ki-am-bu, je vous ferai voir bien-tôt que l'on ne m'insulte pas impunément : en achevant ces mots, ces deux Seigneurs prirent une voiture, & sortirent de Pékin. Un des Valets de Chambre de Ki-am-bu qui lui étoit fort affectionné, avoit remarqué dans les yeux de Ta-mi-lo pendant qu'il parloit à son

maître, un trouble & une agitation toute extraordinaire : la curiosité le porta à vouloir pénétrer l'important secret que Ta-mi-lo avoit à communiquer à Ki-am-bu. Il avoit entendu à travers la porte du cabinet toute la conversation : ce fidéle domestique pour prévenir le malheur qu'il envisageoit, courut chez la Princesse, qui étoit alors à sa toilette occupée à relever sa beauté, par tout ce que l'art pouvoit lui prêter d'agrément.

Au récit que fit ce domestique, elle abandonne tout, & à demi vêtuë prend une ou deux de ses femmes, se jette dans un Palanquin, & se fait porter avec vitesse en poussant mille sanglots vers l'endroit que le Valet de Chambre avoit indiqué. Après avoir jetté les yeux de côté & d'autre sans trouver ce qu'elle cherchoit, à la fin elle apperçût à la descente d'un petit vallon, ces deux fiers ennemis qui se battoient avec une fureur qui la fit trembler. Aussi-tôt elle descendit précipitamment de sa voiture, & vola vers eux résoluë de se jetter au milieu de ces deux acharnés combattans ; mais sa présence au lieu de les désarmer, ne fit qu'irriter en-

core plus leur fureur. Ta-mi-lo pénétrant l'intention de la Princesse, se précipita sur Ki-am-bu avec tant de rage, qu'il lui plongea son épée dans le sein presque jusqu'à la garde.

A ce coup mortel le malheureux Ki-am-bu vint tomber aux pieds de Bi-li-bam-ba, tout baigné dans son sang. Ce funeste spectable étoit capable de faire évanoüir la Princesse; mais son désespoir prenant le dessus, elle ramassa l'épée de son amant & s'avançant vers Ta-mi-lo: cruel, barbare, s'écria-t-elle, il te faut encore une victime, je te l'offre, réjoins par ma mort deux amans que ton inhumanité vient de séparer: en prononçant ces paroles elle se mit en devoir de se précipiter sur Ta-mi-lo, qui reculant quelques pas; Princesse, lui dit-il, puisqu'il faut selon vous encore une victime pour appaiser les manes de Ki-am-bu, c'est à l'infortunée Pa-li-ca-ma à se punir de s'être trop vengée; regardez-moi, connoissez-moi à présent, je suis cette malheureuse fille qui viens d'arracher la vie à votre amant, & qui vais sacrifier la mienne pour me faire ou-

blier ſon inconſtance, votre triomphe & ma rage. En finiſſant ces mots Pa-li-ca-ma ſe perça le cœur de ſa propre épée, & tomba ſans ſentiment aux pieds de Ki-am-bu.

A la vûë d'un évenement ſi tragique, la Princeſſe voulut ſuivre l'éxemple de Pa-li-ca-ma, ſi les deux femmes qu'elle avoit amenées ne lui euſſent promptement arachéle fer homicide qu'elle tournoit déja contr'elle. On la mit promptement dans ſon Palanquin, où elle ne fut pas plutôt qu'elle tomba dans une foibleſſe, qui ménaçoit d'une mort prochaine. En effet on la conduiſit chez elle & on la mit au lit, ſans que tout ce qu'on lui donna pût la faire revenir de l'affreuſe léthargie où elle étoit plongée : enfin au bout de quelque tems elle reprit ſes eſprits, & ſe plaignit que l'uſage de la raiſon lui étoit mille fois plus funeſte que l'état dont elle venoit de ſortir. Elle ſe répréſenta toute l'horreur de ſon ſort. L'image ſanglante de Ki-am-bu venoit à chaque moment s'offrir à ſes yeux, elle ſe le répréſentoit percé d'un fer cruel : elle ſe retraçoit dans l'eſprit l'idée de l'implacable Pa-li-ca-ma qui s'arra-

choit elle-même la vie, après en avoir privé ſon amant. Toutes ces choſes qui ſe préſentoient en foule à ſon imagination troublée, la replongerent dans ſes premiers tranſports, elle cherchoit les moyens d'aſſouvir ſa fureur, elle vouloit abſolument mourir; mais ce fut inutilement, car les ſoins que ſes parens prirent pour la ſauver, détournerent les effets de ſon cruel déſeſpoir. Ils lui répréſenterent en pleurs autour de ſon lit, l'atteinte qu'elle donnoit à ſa réputation par une douleur immoderée; enfin ils ſçurent ſi bien la perſuader, qu'au bout de quelques jours elle fut en état de profiter de leurs ſages conſeils, & quoique dans le fond du cœur ſa douleur ne perdît rien de ſa prémiere violence, elle devint du moins en apparence plus tranquile.

Cependant elle apprit que les parens de Ki-am-bu pour éviter la rigueur des loix, l'avoient fait enlever du lieu de ce funeſte combat, & que l'on ignoroit où l'on avoit fait porter ſon corps auſſi-bien que celui de Pa-li-ca-ma. Elle approuva fort cette précaution, mais elle ne put s'empêcher

s'empêcher d'être irritée du peu de douleur qu'ils témoignoient pour une perte, qui, selon la Princesse, étoit irréparable. Elle regarda avec mépris la dureté de leur cœur, & ne pouvant se consoler de la perte de son amant, elle prit la résolution de se confiner parmi des filles consacrées au service des divinités de l'Empire, afin d'avoir la liberté de donner un libre cours à des larmes que la bienséance la forçoit de retenir. Elle déclara sa résolution à ses parens qui firent tout ce qu'ils purent pour la détourner de ce projet; mais ce fut en vain; tout ce qu'ils purent obtenir d'elle, ce fut une assurance de n'y rester qu'un an. Elle fut long-tems à se déterminer sur le choix de sa retraite. Enfin pour éviter les persécutions que la proximité des lieux auroit pû lui attirer, elle se détermina en faveur d'une magnifique Maison bâtie sur les Frontiéres de l'Empire, vers la grande muraille construite contre les courses des Tartares, où elle fut conduite aussi-tôt.

L'année de retraite étant passée, les parens de la Princesse allerent la rechercher. Ils n'oublierent rien pen-

dant la route pour lui faire oublier entierement le Seigneur Ki-am-bu : pour cet effet, ils lui proposerent un nouveau parti très-avantageux qui se présentoit ; mais elle leur répondit avec fermeté que si c'étoit cette seule pensée qui les obligeoit à la retirer de sa retraite, ils pouvoient l'y remener. Ses conducteurs surpris de l'opiniâtreté qu'elle leur témoignoit, jugerent à propos de ne lui en plus parler, espérant que le tems triompheroit de sa constance. Enfin la Princesse arriva à Pékin où ses pere & mere, parens & amis la reçurent avec mille transports de joye. Au bout de quelques tems quelques Seigneurs de la Cour de l'Empereur voulurent s'empresser à lui offrir leurs services, mais elle n'en voulut écouter aucun, rebutant même les uns & les autres avec une hauteur qui tenoit un peu de la férocité. Toujours occupée de l'image de Ki-ambu, elle n'avoit d'autre plaisir qu'à chercher la solitude pour s'entretenir de son bonheur passé, & ses malheurs présens.

Un matin étant plus accablée qu'à l'ordinaire à cause de l'imagination

funeste qu'un songe affreux avoit retracée à sa mémoire ; elle se leva avec précipitation & prenant une de ses femmes avec elle, elle descendit dans les jardins de son Palais, où après avoir fait plusieurs tours, elle porta ses pas vers un cabinet de verdure qui étoit au milieu d'une espéce de labyrinthe le plus gracieux du monde. Elle se croyoit seule en ce lieu; mais elle fut extrêmement surprise en entrant dans ce cabinet d'y rencontrer un Maure le plus beau que l'on eût jamais vû. Il s'étoit endormi sur un lit de gazon : ses jouës paroissoient moüillées de larmes, il avoit sur la tête une espéce de turban ou bonnet garni de plumes de différentes couleurs ; son collier paroissoit d'or, rempli de caractéres, ausquels la Princesse ne fit pour lors aucune attention. Il avoit aux oreilles de grosses perles très-fines : frapée de ce spectacle Bi-li-bam-ba s'en approcha, & fut quelque tems à admirer ce Maure, & la curiosité naturelle au sexe l'ayant portée à examiner de plus près l'écriture du collier, elle fut surprise d'y trouver ces mots. JE RENAIS POUR MOURIR ...

MON CHANGEMENT N'EST POINT DANS MON CŒUR... JE MEURS SI JE NE CHANGE, ET JE MOURRAI SI L'ON ME CHANGE.

Comme la Princesse tâchoit de pénétrer le véritable sens de toutes ces devises, le beau Maure s'éveilla, & ayant reconnu Bi-li-bam-ba; belle Princesse, lui dit-il en se jettant à ses pieds, puis-je être excusable d'avoir pû un moment fermer les yeux devant le plus bel objet de la nature. Il y a dans ce discours, interrompit-elle, plus de galanterie que de sincerité; mais laissons les complimens, & apprenez-moi qui vous êtes, & ce que vous venez chercher ici. Hélas! Madame, dit le Maure en se relevant, je suis un malheureux qui de la suprême felicité, se voit à la veille de tomber dans la plus cruelle des infortunes, sans pouvoir m'en plaindre avec justice, & je cherche un bonheur auquel je n'oserois prétendre. Voilà, Madame, quelle est ma situation; convenez, s'il vous plaît, qu'il n'en est pas de plus terrible.

J'avouë, lui répondit la Princesse, que vous êtes à plaindre, mais vous ne contentez ma curiosité qu'à demi,

Votre eſprit & votre politeſſe me font juger que vous êtes plus que vous ne voulez paroître ; & les deviſes galantes qui ornent votre collier, font aſſez comprendre que l'amour cauſe une partie de vos peines. Hé bien, Madame, reprit le Maure, puiſque vous ſouhaitez que je réponde poſitivement aux queſtions que vous me faites, j'aurai l'honneur de vous dire que l'eſprit & la politeſſe que vous m'attribuez, viennent de l'éducation que j'ai euë en vivant autrefois avec le Seigneur Ki-am-bu.

Ah Dieux ! s'écria alors Bi-li-bamba, vous avez connu le malheureux Ki-am-bu. Oüi, Madame, pourſuivit le Maure, j'ai ſçû ſes plus ſecrettes penſées : il adoroit la Princeſſe Bi-li-bam-ba, & je ſçais même qu'il l'adorera toute ſa vie. Hélas ! interrompit la Princeſſe avec un torrent de larmes, vous ignorez ſans doute ſa déplorable fin ; je l'ai vû percer d'un fer homicide, je l'aurois ſans doute ſuivi dans le tombeau, ſans le ſoin barbare que l'on prit pour me conſerver la vie ; mais au moins, ma fidélité pour ſa mémoire, juſtifiera la violence de mon amour.

Quoi ! Madame, lui dit le Maure, Ki-am-bu est mort, & vous lui serez fidéle ! N'en doutez pas, reprit brusquement la Princesse, toutes les puissances de l'Univers ne pourroient ébranler mon cœur ; ma constance me suivra dans le tombeau. J'ai aimé la personne de Ki-am-bu, je me plais dans son souvenir ; & rien ne pourra me distraire du seul bonheur qui reste à mes jours infortunés.

Ah ! Madame, quelle fidélité ! interrompit le Maure en se prosternant aux pieds de la Princesse, reconnoissez-moi, trop aimable Bi-li-bam-ba ; je suis ce trop heureux Ki-am-bu que l'apparence d'une mort certaine n'a pû arracher de votre cœur. Je suis cet amant tendre & fidéle qui vous adore, & qui joint à la plus vive passion la plus sensible reconnoissance. A ces paroles la Princesse fut extrêmement surprise, elle reconnoissoit la voix de Ki-am-bu ; son cœur même l'assuroit qu'elle le voyoit en la personne du Maure ; mais ses traits étoient tellement défigurés, qu'elle ne sçavoit à quoi se déterminer. Je vois bien, ma Princesse, lui dit Ki-am-bu, (car en effet c'étoit lui-même,)

que vous n'osez vous en raporter à mes paroles, l'apparence les combat. L'état où je me trouve est si contraire à celui où je devrois être naturellement, que je ne puis condamner votre incertitude; mais, Madame, le récit de mes avantures vous éclaircira d'un doute que je ne peux désaprouver. Ensuite Ki-am-bu pria la Princesse de s'asseoir sur le banc de gazon où il s'étoit endormi, ce qu'elle fit tellement agitée, & son cœur flotant si fort entre la crainte & l'espérance, que ne pouvant proferer un seul mot, elle donna à Ki-am-bu le tems de conter son histoire en ces termes.

Je me souviens, ma belle Princesse, de l'empressement avec lequel vous accourûtes pour vous opposer au combat de Ta-mi-lo avec moi. Mon respect & mon amour rallentirent ma colére pendant que votre présence reédoubla la fureur de mon antagoniste. Je reçûs un coup d'épée qui m'étendit à ses pieds sans sentiment, je n'ai sçû que quelque tems après, que le prétendu Ta-mi-lo étoit mort sur le lieu même de notre combat après s'être percé de sa propre

épée, & que ce Ta-mi-lo & Pa-li-ca-ma n'étoient qu'une ſeule & même perſonne. O Ciel, s'écria en cet endroit Ki-am-bu, peut-on pouſſer plus loin l'amour, la jalouſie & la fureur! je ne puis comprendre comment une choſe ſi extraordinaire ne ſoit pas devenuë publique, & qu'une affaire de cette conſéquence ait été enſevelie avec les cendres de l'infortunée Pa-li-ca-ma. Quoiqu'il en ſoit, pourſuivit Ki-am-bu, il auroit été heureux pour moi qu'une pareille avanture eût été répanduë dans le Public, elle m'auroit épargné les malheurs qui me ſont arrivés depuis, & l'état cruel où je me trouve aujourd'hui. Car enfin, Madame, pour vous achever le récit que j'ai commencé, & pour me confirmer dans votre eſprit pour le véritable Ki-am-bu; vous ſçaurez que quelques heures après les funeſtes événemens que vos ſoins ne purent prévenir, je repris mes ſens & me trouvai dans une maiſon inconnuë. Je demandai d'abord de vos nouvelles, comme la choſe du monde qui m'intereſſoit le plus, perſonne ne voulut me répondre. Je m'informai enſuite du lieu où j'étois,

je n'en fus pas mieux éclairci; enfin je fus contraint de rester dans le silence, par celui que l'on observoit avec moi. Je me laissai panser & médicamenter sans rien dire, & le seul discours qui se prononça de toute la journée dans cette silencieuse maison, fut une certitude que le Chirurgien me donna d'une guérison prochaine.

Quoique je n'aye jamais été trop attaché à la vie, cette assurance ne laissa pas de me faire un sensible plaisir. L'idée flâteuse de vous revoir, me causoit des transports qui ne sont connus que des véritables amans. Le lendemain matin je vis entrer dans mon appartement Kiam-si mon oncle, qui après s'être informé de l'état de ma santé, m'aprit que mon combat avoit été raporté à l'Empereur en secret, & qu'il avoit assuré quelques Mandarins de sa Cour, que malgré les bontés qu'il avoit toujours eues pour notre Maison, il vouloit m'abandonner à la rigueur des loix pour avoir osé me battre sans sa permission, si la mort ne m'en avoit garanti.

Vous jugez bien mon cher neveu,

continua mon oncle, qu'après cette déclaration autentique, il faut bien vous garder de vous montrer en ce païs, & vous résoudre à passer quelque tems hors de l'Empire, jusqu'à ce que nous ayons trouvé moyen d'accommoder cette affaire. Vous devez même éviter de donner de vos nouvelles à la Princesse; quand même la discrétion & sa tendresse assureroient votre secret, la joye qu'elle auroit de vous sçavoir hors de danger, vous trahiroit.

Je consens à tout ce que vous souhaitez de moi, répondis-je à mon oncle; mais pour ce dernier article, je n'y souscrirai de ma vie. Il y auroit de l'inhumanité à laisser une Princesse dans la cruelle situation, où l'apparence de ma mort l'a réduite. Mon oncle qui comprit facilement que je m'obstinerois à vouloir vous donner de mes nouvelles, feignit d'y consentir, & entra même de si bonne grace dans mes justes raisons, qu'il se chargea d'un billet pour vous, par lequel je vous instruisois de l'état où j'étois, & vous assurois d'une fidélité éternelle; mais j'ai sçû depuis que le Seigneur Ki-am-si l'avoit sup-

primé, aussi-bien que plusieurs autres, dont je chargeois ses domestiques.

Cependant ma santé se rétablissoit tous les jours, mon oncle pressoit mon départ; mais je voulois vous voir avant de partir; votre silence, Madame, me paroissoit extraordinaire, & je me doutai que l'on supprimoit mes lettres. Je connoissois trop votre cœur pour le juger capable d'ingratitude; enfin je me serois obstiné à vouloir prendre congé de vous, quelque danger qu'il y eût eu à suivre mon dessein, si je n'avois appris dans l'instant que je me disposois à l'effectuer, que vous étiez partie de PÉKIN pour un long voyage, sans que l'on pût me dire la route que vous aviez prise. Je m'en fis informer de tous côtés, mais ce fut en vain. Enfin je fus contraint de céder aux instantes priéres de mes parens; j'allai m'embarquer à Macao sur un petit Vaisseau Portugais qui faisoit voile pour le Japon, où nous espérions arriver en peu de tems.

Mais à peine eûmes-nous gagné la haute mer qu'il s'éleva un vent si furieux, que nous nous trouvâmes bien-

tôt dans un danger évident; car la tempête devint si violente que nos mats se briserent, le gouvernail fut emporté, nos voiles déchirées, de sorte que nous n'attendions plus que le moment d'être engloutis par les flots; mais le Ciel me réservoit à des malheurs plus singuliers. La tempête s'appaisa au moment que nous l'espérions le moins; mais ce ne fut que pour tomber d'une extrêmité dans une autre. Un Pirate Cochinchinois vint fondre rapidement sur nous, & ne courut aucun risque à nous attaquer. Je tentai inutilement à ranimer le courage des Matelots, & de tous ceux qui étoient sur notre Vaisseau, mais ils étoient tellement abbatus par l'extrême fatigue qu'ils venoient d'essuyer, qu'ils se laisserent enlever sans résistance.

Le Pirate nous fit tous passer sur son bord, où nous fûmes mis à la chaîne au fond de cale; ensuite il pilla notre Vaisseau, & en retira tout ce qu'il crut pouvoir lui être utile, après quoi il l'abandonna à l'avanture. Pour nous après nous avoir fait roder deux ou trois semaines sur la mer, il nous mit à terre dans une isle

dont le Prince participoit à tous ses vols & brigandages. Le nom de cette isle m'est échapé. Nous fumes vendus à différens particuliers, & comme j'étois la seule personne de marque qui fût sur le Vaisseau Portugais, je fus présenté au Prince de l'Isle, qui me reçût un peu moins grossiérement qu'il n'avoit coutume. Il avoit appris ma condition & mon nom par quelqu'un de nos Matelots. Ainsi l'espérance d'une rançon considérable, l'obligea de me traiter un peu moins mal que les autres.

Il me fit donner un logement assez commode, mais j'y étois observé avec tant de soins, qu'il paroissoit impossible que je pusse jamais m'échaper. Aussi n'en avois-je pas la moindre espérance, étant dans une isle qui n'étoit qu'un séjour de Corsaires. Le seul espoir qui me restoit alors, étoit de pouvoir peut-être un jour obtenir ma liberté à force d'argent, en écrivant par ces Pirates à mes parens, qui le feroient tenir à Canton ou à Macao, au choix de ces Brigands.

Je pressentis un jour sur cela le Prince de l'Isle; mais son excessive avarice lui fit mettre ma rançon à une

ſomme ſi exhorbitante que je craignis que mes parens ne vouluſſent pas la payer. Je leur écrivis cependant par un de ſes Corſaires, & j'attendis leur réponſe avec une impatience extraordinaire. En l'attendant toujours je paſſois ma vie fort triſtement dans ce maudit lieu, & je m'étonne comme je n'y ai pas cent fois ſuccombé. J'avois ſçû retirer des mains de nos voleurs quelques livres que je liſois quelquefois ſur une petite hauteur où l'on me permettoit d'aller; je m'y entretenois ſouvent l'eſprit de mes malheurs, & ſongeois à l'aimable Bi-li-bam-ba. Voilà ce qui faiſoit mon unique conſolation, voilà à quoi je m'occupois.

Je paſſai de cette maniere ſept mois ſans recevoir aucunes nouvelles. Une nuit qu'étendu tout habillé ſur mon lit, je repaſſois dans mon eſprit, les belles & ſages maximes du divin Con-fu-ciu, je vis entrer au clair de la Lune, une femme envelopée dans une aſſez longue robe; Ki-am-bu, me dit-elle, en langage Portugais, que je ſçais un peu écorcher; tu vois ce que l'amour eſt capable de produire, je t'ai vû ſur la

hauteur, & je t'ai trouvé si fort à mon gré, que j'ai franchi toutes les loix de la pudeur pour venir moi-même t'annoncer ma tendresse. Je suis Portugaise d'origine, née à Macao, & me promenant un jour au bord de la mer avec une de mes parentes, nous fûmes toutes deux enlevées dans une chaloupe par trois des Pirates de cette Isle, qui nous conduisirent à leur Vaisseau caché à l'abri d'un grand rocher. Après que ces coquins eurent couru la mer à leur ordinaire, ils me conduisirent ici seule, car ma parente succombant à la douleur, mourut & fut jettée à la mer. Le Prince, ou plutôt le Tyran de cette Isle me trouvant quelques appas, me mit d'abord au nombre de ses femmes : il y a deux ans que j'ai cette belle qualité. Dans les commencemens ce n'étoit auprès de moi qu'assiduités, en un mot j'étois sa favorite; mais l'infidéle m'a sacrifiée depuis huit mois aux appas d'une Cochinchinoise qui est à présent sa chere maîtresse. Je dois cependant suspendre mes plaintes, puisqu'étant moins observée, j'ai trouvé le moyen de me dérober à la vigilance

de ſes gens, pour me rendre où l'amour m'appelle.

A la vûë de cette femme j'étois deſcendu de mon lit, l'ayant laiſſée parler tout à ſon aiſe, & voyant qu'elle n'avoit plus rien à dire ; Madame, lui dis-je en ſa même langue, je dois m'eſtimer heureux dans mon malheur ; puiſque l'amour s'intereſſe pour moi, & qu'il ſe ſert d'une auſſi aimable perſonne que vous, pour m'aider à ſupporter mon infortune.

Les complimens ſont ici ſuperflus, reprit la Portugaiſe, je n'ai point de tems à perdre, il faut que je retourne promptement ; tu connois ma tendreſſe, parce que je fais aujourd'hui pour toi en venant t'avertir que ſi tu veux je te procurerai la liberté ; j'en ſçais les moyens, ſonges ſi tu es d'humeur à les exécuter, adieu, je te reverrai demain.

En effet, elle ne manqua pas à ſa parole, dès qu'il fut ſoir elle vint me trouver. Hé bien ! Ki-am-bu, dit-elle, as-tu pris ta réſolution ; oüi Madame, lui dis-je, je ſuis prêt à tout entreprendre, pourvû que j'aie l'honneur de vous avoir pour compagne ; mais de quoi s'agit-il ? Vous

le sçaurez bien-tôt, reprit la Dame ; il s'agit à présent de me préparer pour mon entreprise. En prononçant ces dernieres paroles, elle tira de dessous sa robe, le vêtement complet d'un Maure, dont elle s'habilla promptement après avoir quitté ses habits de femme : ensuite elle tira de sa poche un petit pot de pommade, dont elle se barboüilla le visage, les mains, les bras, & une partie du corps, & ayant passé de l'eau dessus, elle parut à mes yeux du plus beau noir du monde.

Pour moi qui ne comprenois rien à ce mystére, je contemplois cette métamorphose avec une surprise étonnante, ce que remarquant Mirmala (c'étoit le nom de cette femme,) je n'ai plus rien à craindre, dit-elle, de la perquisition du Tyran de cette Isle, tout le monde ensemble ne pourroit me reconnoître pour la véritable Mirmala, puisque la pomade dont je me suis noircie ne peut s'effacer qu'au bout d'un an; trop heureuse d'être connuë uniquement du Seigneur Kiam-bu : j'y borne ma felicité, & je n'aspire qu'à son cœur, pour me payer du sacrifice que je lui fais du mien.

Comme j'étois ſur le point de répondre à ce diſcours obligeant, le Prince de l'Iſle vint me trouver, heureuſement j'avois caché les hardes de la Portugaiſe. Jeune homme, me dit-il, je viens de recevoir des lettres de tes parens de la Chine ſur la rançon que j'exige de toi. Ils me mandent qu'ils ſont dans l'impoſſibilité de me fournir la ſomme que j'ai preſcrite: Ecris leur encore une fois, je ne veux point démordre de mes prétentions ; je te donne un mois pour avoir leur derniere réponſe, après quoi ſi elle ne t'eſt pas favorable, je jure par le Dieu Ram, que je te ferai mettre dans le milieu de l'Iſle aux emplois les plus bas, afin de les engager à me ſatisfaire.

Après cette cruelle ſentence, le Prince ſe mit en devoir de ſortir, mais appercevant Mirmala qu'il ne reconnut pas, que fait-là ce Maure, dit-il, & qui l'a laiſſé entrer ici. C'eſt, Seigneur, lui dis-je, un jeune homme, qui depuis quelques mois me rend quelques ſervices, il m'eſt plus agréable qu'aucun autre à cauſe de ſa fidélité. Je ne prétends point, reprit le Prince, qu'aucune perſon-

ne ſuſpecte puiſſe approcher de toi, je dois me défier de tout, après la fuite de Mirmala qui s'eſt échapée de chez moi par quelque correſpondance ſecrette avec quelqu'un de mes ſujets: que l'on ſaiſiſſe ce Maure, continua-t-il, en ſe tournant vers ſes gardes, & que l'on le mette au rang de mes eſclaves; ceux à qui il appartient viendront le chercher eux-mêmes, puiſqu'il m'a nommé un nom que je ne connois point.

A peine cet ordre fut-il donné, que l'on ſe jetta ſur la malheureuſe Portugaiſe, dont les plaintes & les ſoupirs furent inutiles, on l'enleva malgré ſa réſiſtance, je la plaignis dans mon cœur, & j'étois dans une agitation extraordinaire par la crainte où j'étois qu'elle ne fût découverte, & que je ne fuſſe compris dans ſa diſgrace: je regardois les vils emplois dont ce Prince me ménaçoit, comme une marque qu'il ſoupçonnoit quelque choſe; & ſi ce Tyran, diſois-je en moi-même, vient à découvrir le ſexe du Maure prétendu, & reconnoître en lui la véritable Mirmala, je ſuis perdu ſans reſſource, & on m'ôtera la vie.

Ces inquiétudes me parurent si bien fondées, que je fus quelques jours sans pouvoir prendre ni repos, ni nourriture ; d'ailleurs le terme que ce cruel Prince m'avoit accordé, me paroissoit si court, que je craignois fort que durant cet intervale, je ne pusse recevoir des nouvelles de la Chine. Toutes ces réflexions, & plusieurs autres me mettoient le désespoir dans le cœur. Enfin je résolus de tout risquer pour m'échaper du funeste lieu où j'étois, & même de l'Isle s'il m'étoit possible.

J'avois en ma puissance la pomade avec laquelle Mirmala avoit défiguré ses traits, je m'en servis pour effacer les miens ; je pris un petit équipage mauresque, & en cet état j'attendis que la nuit fût avancée, résolu de me servir d'un poignard que la Portugaise m'avoit donné, au cas que j'eusse le malheur d'être découvert par mon garde, ou de me faire tuer si l'on venoit se jetter sur moi : par bonheur les choses tournerent tout autrement que je n'aurois osé l'espérer ; car mon garde se trouva justement un de ceux que Mirmala avoit corrompus par ses présens, & me

prenant justement pour elle dans ce moment, je suis charmé, me dit-il, Madame, à demi bas, de vous voir échapée à la fureur de notre Prince, je craignois qu'il ne découvrît votre sexe, & je songeois déja à fuir dans les bois, pour n'être point exposé aux tourmens affreux qui auroient sans doute été préparés pour vos complices.

Tu n'avois rien à rédouter de mon indiscrétion, lui répondis-je en contrefaisant une voix féminine, charmé de son erreur : mais enfin, comme il n'est rien de si caché qui ne puisse se découvrir un jour, j'ai résolu de m'échaper d'ici, je viens de dire un éternel adieu au malheureux Kiam-bu; je ne peux soutenir notre séparation sans désespoir; il s'est mis au lit, & m'a priée pour derniere faveur de ne laisser approcher personne de lui. J'avouë poursuivis-je, en faisant semblant de verser quelques larmes, que j'ai trop aimé cet infortuné prisonnier pour être insensible à son état; mais enfin bien loin de pouvoir le soulager, je ne puis que lui nuire, si je venois à être découverte : ainsi, mon ami, fais-moi sortir de ce

lieu sans que personne puisse me voir, peut-être que tes camarades qui sçavent mon secret, & qui viennent de me faire entrer ici, ne sont plus dans le même poste, & tu ne pourrois peut-être me garantir de la curiosité des autres. En lui disant ces dernieres paroles, je lui mis dans la main un des diamans que Mirmala m'avoit laissés avec ses habits de femme. Je m'en étois muni pour subvenir aux dépenses que je prévoyois être obligé de faire, sans leur secours je n'aurois jamais pû accomplir mon dessein.

Le garde ébloüi de la magnificence de mon présent, me conduisit par des bois, des montagnes, des vallées, & par des routes détournées à l'autre côté de l'Isle. Quoique nous allassions assez vîte, nous fûmes bien trois heures à faire ce chemin, qui selon mon estime contenoit bien trois ou quatre lieuës. Durant la route mon guide m'aprit que quoique cette Isle eût un nom particulier, elle étoit cependant particulierement conuë sous celui de l'Isle aux Larrons; que les Pirates qui l'habitent avoient accoûtumé de vendre tout ce qu'ils pil-

loient à des Marchands affidés du Japon, de la Cochinchine, & même à des Portugais de Macao, qui les venoient prendre de tems en tems, & payoient ces marchandises partie en argent, partie en poudre à canon, balles, armes, chanvre, gaudron & autres choses dont ces Pirates ne pouvoient se passer; que cette Isle étoit éloignée de la Chine de quelques trois cens lieuës, & qu'il ne manquoit pas toutes les semaines d'arriver de l'autre côté de l'Isle, où nous allions, des barques de pêcheurs du Japon, de l'Isle Formose, & autres endroits pour pêcher du corail, de l'ambre, des perles & des coquilles au pied des rochers qui se trouvent là en assez grand nombre; qu'il ne doutoit pas enfin qu'à la pointe du jour je ne découvrisse quelqu'un de ces pêcheurs par le moyen duquel je pourrois m'évader, qu'au surplus si je ne voyois personne, je pourrois me tenir cachée dans les bois, où il n'y avoit rien à craindre, & où je trouverois des platanes & autres fruits pour me sustenter, & qu'il étoit certain que dans deux ou trois jours je trouverois quelque barque.

En discourant ainsi nons arrivâmes à une descente assez longue qui se terminoit à la mer qui avançoit assez sur la terre entre deux grands rochers ; là m'ayant dit adieu, il me laissa seul & s'en alla bien vîte.

Cet endroit solitaire & le silence de la nuit me saisirent d'abord de frayeur, je ne sçavois ce que j'allois devenir, le tems d'un autre côté me pressoit extrêmement, ma fuite ne pouvoit pas être long-tems ignorée, je craignois de ne point trouver ces barques dont le Maure m'avoit parlé ; enfin l'esprit agité de mille soucis, je me promenois doucement sur le sable de peur de faire du bruit ; en attendant la pointe du jour qui ne devoit venir que dans quatre ou cinq heures : quand deux heures après mon arrivée en ce lieu, je fus surpris de voir à la clarté d'un reste de Lune quelqu'un qui me suivoit, en faisant autant de tours de promenade que moi;je crus même remarquer que l'on m'éxaminoit avec beaucoup d'attention. Je voulus d'abord éviter les regards de ce curieux indiscret, mais ce fut inutilement. Cet homme attaché à mes pas sembloit être devenu mon ombre.

ombre. Comme j'avois tout lieu de craindre quelque ſurpriſe dans le cruel détroit où je me trouvois, je pris mon parti ſur le champ ; je mis le poignard à la main ne voulant pas me ſervir d'un piſtolet, à cauſe du bruit qu'il auroit pû faire en le lâchant, ſi j'y étois forcé, & ſaiſiſſant cette perſonne inconnuë à la gorge, je la terraſſai.

Prépares-toi à la mort, lui dis-je, ſi tu ne m'inſtruis à l'inſtant de ce que tu es, & de la raiſon qui t'oblige à me ſuivre avec tant d'obſtination. Hélas ! me dit-il, je ſuis un malheureux eſclave qui cherche à ſe ſauver de captivité ; je t'ai pris pour un de mes camarades à qui j'avois donné rendez-vous en ce lieu, & qui a le même deſſein que moi. Comme la nuit n'eſt pas trop claire, & que ces grands rochers font de l'ombre, je craignois de me tromper, & je voulois avant de me déclarer, être ſûr de celui à qui j'allois parler.

Je ſuis fâché, lui dis-je en relevant cet inconnu, de la frayeur que je t'ai cauſée ; bien loin de vouloir te détourner de ton projet, je t'avoüerai franchement que je ſuis dans le même

cas, & que j'attends le jour pour sçavoir, s'il n'y a pas ici, ou aux environs, quelques barques de pêcheurs pour nous y retirer à couvert. Il y en aura sans doute, reprit l'inconnu, & nous les verrons au point du jour; je m'en suis bien informé avant de prendre le parti que j'ai pris.

Pendant que cet inconnu me parloit ainsi, je repassois dans mon esprit où j'avois entendu le son de sa voix, je n'y fis cependant pas une longue attention; mais quel fut mon étonnement quand aux premiers rayons de la lumiere je reconnus la Portugaise Mirmala en la personne du faux esclave. Les habits de Maure qu'elle avoit pris en ma présence, me la firent reconnoître aisément, mais je n'eus garde d'en faire la moindre déclaration. Nous attendîmes donc ensemble que le jour fût plus grand, alors nous eûmes le bonheur de remarquer un Vaisseau à l'anchre à environ une lieuë de nous. Nous tinmes conseil Isouf & moi, (car Mirmala avoit pris ce nom,) sur ce que nous avions à faire.

Comme nous nous disposions à faire quelque signal à ce Vaisseau, de

nous envoyer chercher, nous vîmes mettre la chaloupe en mer avec quelques outils que l'on mit dedans, & quelques pêcheurs qui y defcendirent. Ils s'en vinrent droit vers nous fans nous appercevoir, parce que nous nous étions cachés derriere une pointe de rocher. Si-tôt qu'ils furent à terre nous les accoftâmes, les priant bien-humblement de nous mener promptement à leur Vaiffeau, parce que nous avions quelque chofe d'important à dire à leur Capitaine. Ces bonnes gens fe regarderent un moment confultant entr'eux ce qu'ils avoient à faire, quelques-uns furent d'avis de nous laiffer là & d'aller confulter fur cela le maître de la barque; mais les autres nous voyant fans armes, & noyés de larmes, eurent pitié de nous, & nous ayant reçûs dans leur chaloupe nous conduifirent dans leur bord, où nous arrivâmes en peu de tems.

Le Capitaine de cette barque qui étoit faite comme une frégate légere, s'appelloit Mo-ta-ga; il étoit Chinois d'origine de la Province de Canton. Nous lui contâmes comment nous nous étions échapés, & par le

moyen d'un des diamans de Mirmala, dont je lui fis présent, tant pour mon passage que pour celui de mon camarade ; je le rendis fort traitable, & il nous promit de nous faire partir dès le soir même ; aussi-bien, dit-il, nos pescheurs ne trouvent presque plus rien le long de ces rochers depuis que certains Marchands Tonquinois leur rendent de fréquentes visites. Là-dessus il enfila un long discours sur cette pêche, lequel aboutit à nous faire comprendre qu'en payant quelque tribut tous les ans au Prince de cette Isle, ils pouvoient y venir pêcher quand ils vouloient, sans craindre aucune insulte de la part de ces Pirates, soit en pêchant, soit en allant & revenant, ce qui nous fit un grand plaisir.

Le soir venu, il nous tint parole, car après le retour de ses gens, il mit incontinent à la voile. Isouf mon camarade voyant le Vaisseau partir, témoigna quelque chagrin de n'avoir pas avec lui l'esclave pour lequel il m'avoit pris. Je lui en demandai la cause, & il m'avoüa naturellement qu'outre qu'il étoit lié avec lui par les nœuds d'une sincere amitié, il

l'avoit chargé de tout ſon argent & de pluſieurs bijoux de prix, & qu'ainſi il ſe trouveroit fort embaraſſé pour la ſuite de ſon voyage.

Ne craignez rien, lui dis-je, vous ne manquerez point, & ſi vous voulez vous attacher à moi, je prendrai autant de ſoin de vous que je pourrois avoir de moi-même. Généreux ami, me répondit le faux Iſouf, que ne dois-je pas à vos bontés, & que ne puis-je les reconnoître ? mais le ſort m'enleve tout ce que j'avois de plus précieux au monde, & cette liberté ſi belle dont les perſonnes raiſonnables font tant de cas, eſt pour le malheureux Iſouf une peine effroyable. Je feignis de ne point comprendre le ſens de ſes paroles, qui en effet n'étoient intelligibles que pour moi, & reprenant bruſquement la parole ; pour moi, dis-je, quoique j'aye tout ſacrifié pour obtenir la liberté, j'aurois encore mille fois haſardé ma vie pour ſortir d'eſclavage. Il eſt ſi doux de ſe voir libre, que l'on ne peut trop acheter une pareille félicité.

Mo-ta-ga, le maître du Vaiſſeau qui écoutoit notre converſation, voulut être de la partie, & comme il

ne manquoit pas d'esprit, il chercha à confondre Isouf sur le discours qu'il avoit avancé. Il faut être dépourvû de bon sens, lui dit-il, pour soutenir une proposition aussi singuliere que la tienne le paroît. Si tu avois des engagemens dans l'Isle aux Larrons assez forts pour les regreter, qui t'as contraint à les abandonner, & pourquoi t'es-tu procuré un bonheur, dont tu te plains ?

Il est de certaines circonstances, lui répondit Isouf, qui rendent les apparences trompeuses. Peut-être étois-je amoureux sans pouvoir être auprès de l'objet de mon amour, pendant que soumis aux emplois les plus méprisables, je me voyois accablé sous la tyrannie d'un maître barbare. Cesses donc de te plaindre, interrompit brusquement Mo-ta-ga, & confesse que la liberté doit te paroître précieuse, puisqu'elle t'arrache à ton malheur, sans te priver d'un bien dont tu ne pouvois joüir. Il est vrai, lui répondit Isouf, qu'à regarder les choses dans le sens avantageux que vous les dites, je dois être content de ma bonne fortune; mais vous ne faites point attention qu'en me pro-

curant un bien, qui n'étoit pas le but principal de mes souhaits, je suis pour jamais privé de l'espérance qui fait seule la douceur de la vie.

Cette conversation fut soutenuë avec assez de vivacité de part & d'autre, & tandis que nous navigions du côté de la Chine avec un vent favorable, le Capitaine de la barque charmé de rencontrer dans les deux esclaves tant de politesse & d'esprit, ne nous quittoit presque jamais. Il nous conta l'histoire de sa vie ; que son pere l'avoit deshérité pour enrichir son cadet, & qu'après sa mort n'ayant pû rien avoir de sa succession, il avoit abandonné sa Province résolu de n'y rentrer de sa vie ; qu'avec le peu d'argent qu'il avoit arraché de son frere, il s'étoit addonné au trafic de la mer, qui au bout de six années lui avoit assez apporté de profit pour lui faire acheter le Vaisseau sur lequel nous étions, & dont la charge étoit entierement à lui.

Nous loüâmes fort son industrie, & nous blâmâmes la dureté de son pere. Avec de pareils discours nous cherchions à dissiper l'ennui de huit

ou dix jours de navigation. Nous commencions déja à découvrir les environs de Macao, & même nous comptions d'y arriver dans peu de tems, lorſque la nuit qui ſelon toutes les apparences devoit être la derniere de notre voyage: environ ſur les trois heures du matin, le feu ſe prit à notre Vaiſſeau par la négligence d'un Matelot qui s'étoit enyvré, & avoit laiſſé ſa pipe allumée auprès de quelques bottes de chanvre. Ce feu embrâſa le Vaiſſeau avec tant de violence, qu'il ne fut pas queſtion de ſauver la moindre choſe. Nous eûmes à peine le tems de jetter à la mer notre grande chaloupe avec laquelle nous cherchâmes à gagner au plus vîte la terre.

Mo-ta-ga voyoit conſumer tout ſon bien avec une force d'eſprit & un courage que j'admirois dans un homme de ſa profeſſion. Il ne pouſſa aucun ſoupir. Vous voyez, nous dit-il d'un grand ſang froid, que l'homme raiſonnable ne doit compter ſur rien. Qui eſt-ce qui n'auroit pas crû que la fortune pour réparer l'injuſtice de mes parens, ſe déclaroit en ma faveur? cependant elle ne m'accable au-

jourd'hui, que pour mieux me faire ſentir ſa barbare inconſtance. Par bonheur, pourſuivit-il, il me reſte un bien qu'elle ne peut détruire.

Que vous me ſoulagez, interrompis-je, je vous croyois ruiné ſans reſſource! je le ſuis en effet, me dit-il, puiſque le thréſor qui me reſte ne conſiſte que dans mon cœur, mon eſprit & ma raiſon; avec lui je peux braver tous les autres. Je vous avouë, belle Princeſſe, que le diſcours de cet homme me ſurprit. J'y remarquois tant de grandeur d'ame, dans un tems où je croyois qu'il eſt un peu permis d'en manquer, que je ne pouvois aſſez marquer mon étonnement. Iſouf n'en étoit pas moins émerveillé: Nous ne pûmes nous empêcher d'en marquer notre ſurpriſe à Mota-ga, mais il nous répondit avec tant de liberté d'eſprit, que nous conçûmes pour lui une eſtime infinie.

Sur ces entrefaites, nous arrivâmes à terre à la pointe du jour. Je dis au Capitaine que des affaires de conſéquence m'appelloient en diligence à la Cour de l'Empereur, & que s'il vouloit m'y ſuivre, non-ſeulement

je le défrayerois de ſon voyage, mais que peut-être je trouverois moyen de lui faire rendre juſtice ſur ſon bien, ou de le placer honorablement. Mo-ta-ga me remercia avec beaucoup de politeſſe ; quoique peut-être il regardât l'offre & l'appui dont je le flâtois comme une chimére, il ne laiſſa pas d'accepter ma propoſition avec plaiſir : il ne ſçavoit plus où donner de la tête après la perte qu'il venoit de faire, ainſi il ſe détermina à m'accompagner, & congédia ſon équipage, qui le quitta les larmes aux yeux.

Nous cherchâmes donc des voitures, avec leſquelles nous ſommes arrivés à Pékin tous trois il y a un peu plus d'un mois. Vous jugez bien, Madame, que mon premier ſoin fût de m'informer de vos nouvelles, l'on m'apprit que pluſieurs de vos parens étoient partis pour aller vous retirer de votre ſolitude, & que vous deviez arriver inceſſamment. Je fus tenté d'aller au-devant de vous ; mais la honte de paroître à vos yeux dans l'état difforme où je ſuis, contraignit mon impatience. Je fis faire le collier que vous voyez, & graver

les devises que vous y avez lûës, qui témoignent une partie de mon désespoir & de mes craintes; car enfin je ne doutai pas que votre retour ne fût une marque évidente de quelqu'établissement: Je ne pouvois m'en plaindre, quoique cette idée me fît mourir de douleur. Que n'ais-je point souffert dans cette cruelle attente? La conversation de Mirmala & de Mo-ta-ga ne pouvoit dissiper mes ennuis: toujours solitaire & malheureux, je n'attendois pour cesser de vivre que l'instant où vous cesseriez d'être fidéle à la mémoire de Ki-am-bu. Enfin, ma Princesse, je sçus votre retour, j'appris votre constance à refuser d'illustres alliances. Je n'osois m'en imputer la gloire, j'étois dans l'incertitude de me découvrir à vous avant que de me déclarer à mes parens; je craignois de ne pouvoir vous persuader ayant encore plusieurs mois à attendre, avant de reprendre ma figure naturelle. Je tremblois que quelqu'un de mes rivaux ne fût enfin assez heureux pour vous déterminer en sa faveur. Cependant je résolus de ne point me faire connoître, pas même

à mes parens, & j'aurois ſans doute tenu la promeſſe que je m'en étois faite ſans l'heureux haſard qui m'offre à vos yeux & qui me fait voir même votre amour & ma gloire. Ki-am-bu finit ainſi ſon hiſtoire.

La Princeſſe fut tellement attendrie de ce diſcours, que ne pouvant plus douter d'une vérité que ſon cœur lui confirmoit, elle ſe jetta entre les bras de ſon amant, & par les plus tendres careſſes, cherchoit à lui exprimer combien elle étoit ſenſible à ſa conſtance & à ſon retour. Mais ce même malheur qui juſqu'alors les avoit également perſécutés, ne perdit point l'occaſion de le faire. Odatis jeune Prince Tartare & parent de l'Empereur, entra dans le cabinet de verdure où étoient ces deux amans, & ſurprit le beau Maure aux genoux de la Princeſſe, qui le ſerroit tendrement entre ſes bras.

Il eſt impoſſible de pouvoir exprimer quelle fut la ſurpriſe de ce Prince à cette vûë. Il étoit un des plus zélés adorateurs de Bi-li-bam-ba; il avoit mis dans ſes interêts preſque tous les parens de la Princeſſe; ſon bien étoit ſi conſidérable qu'elle étoit perſécu-

tée pour l'épouser; ainsi le Lecteur peut se répréſenter quel dût être ſon étonnement à l'aſpect qui s'offroit à ſes yeux.

Il recula quelques pas, & régardant la Princeſſe avec le dernier mépris : Pardonnez mon indiſcrétion, Madame, lui dit-il avec un ſourire amer, je ne m'attendois pas de vous trouver en ſi honorable compagnie, ni à voir vérifier ici une des hiſtoires de notre Poëte Ki-ki-la : J'avois toujours regardé ce qu'il dit comme une fiction; mais il eſt de ces goûts dominans, auſquels il eſt impoſſible de pouvoir réſiſter.

Le Seigneur Ki-am-bu qui s'étoit promptement relevé à l'arrivée du Prince, ne donna pas à Bi-li-bam-ba le tems de répondre, & prenant bruſquement la parole; quelque ſoient les goûts de la Princeſſe, lui dit-il, apprenez que vous devez les reſpecter, ſur-tout quand ils ſont conformes à la gloire & à la vertu, dont elle fait profeſſion.

Il eſt vrai, interrompit gravement le Prince, que la bienſéance eſt bien obſervée en careſſant des gens de ton eſpéce; vas, mon ami, pourſuivit-

il, rends graces au peu de considération qui me reste pour Bi-li-bam-ba, sans quoi je te punirois de ton insolence. Apprends toi-même, interrompit Ki-am-bu piqué au vif, apprends que sans cette même considération, dont tu parles, je te ferois répentir du peu de respect que tu as pour la belle Bi-li-bam-ba.

A ces mots le Prince Odatis outré de fureur, ne put se contenir plus long-tems, & mettant le sabre à la main, il s'avança sur Ki-am-bu, qui se trouvant sans armes, ne put faire autre chose que de parer avec un mauvais bâton qui se trouva là par hasard, le coup que son ennemi vouloit lui porter; après quoi il se jetta sur lui à dessein de le désarmer. L'entreprise n'étoit pas facile, ils étoient tous deux grands, forts & robustes, aussi se fit-il entr'eux une lutte cruelle & douteuse.

Pendant ce tems-là, la frayeur saisit si fort la Princesse, qu'elle ne faisoit autre chose que de crier de toute sa force pour appeller du secours. Trois de ses parens suivis de tous les domestiques de son Palais accoururent promptement, & arriverent

dans l'instant même que Ki-am-bu vainqueur avoit désarmé son ennemi, & lui faisoit demander la vie. Cette circonstance rédoubla tellement la fureur de ces domestiques, qu'ils se jetterent tous à la fois sur le malheureux amant qu'ils ne connoissoient pas. Ils l'auroient sans doute accablé, si le danger pressant, où la Princesse le vit exposé, n'eût ranimé toutes ses forces.

Elle courut avec précipitation le dégager des mains de ces furieux, & elle fit si bien par ses cris, ses pleurs, & ses ménaces qu'elle les détourna de leurs lâches projets. Ses parens étonnés de ce qu'ils lui voyoient faire en faveur du Maure, la regardoient avec surprise ; mais leur étonnement devint bien plus grand, lorsque le Prince Odatis leur eût raconté le sujet de son combat. Il n'épargna pas la Princesse, & la fureur où il étoit, lui fit lâcher forces traits empoisonnés à l'occasion de ses caresses pour le Maure.

Bi-li-bam-ba le laissa exhaler toute sa bile, sans l'interrompre, après quoi prenant la parole à son tour, elle déclara hautement que sa ten-

dresse pour le Maure étoit légitime, puisque le Seigneur Ki-am-bu & lui n'étoient qu'une seule & même personne. Elle fit ensuite un abregé des circonstances qu'elle venoit d'apprendre, & jetta par ce récit ses auditeurs dans une perplexité difficile à exprimer. Ils se regardoient tous sans pouvoir se rien dire. Enfin le Prince Odatis rompit le silence le premier, en protestant avec serment qu'il n'étoit pas assez crédule pour ajoûter quelque foi à une fable que la Princesse n'avoit inventée, que pour mettre le Maure à l'abri des tourmens qu'il avoit mérités.

Ce discours ralluma la colere des parens de la Princesse, & on alloit de nouveau attenter sur la personne de Ki-am-bu, mais Bi-li-bam-ba se mettant au-devant de lui, assura fiérement qu'on lui arracheroit plutôt la vie que de souffrir qu'il lui fût fait la moindre violence, qu'elle lui avoit donné sa foi, & qu'en un mot elle le regardoit comme son mari; que par conséquent elle périroit avec lui, s'il falloit qu'il succombât à leur indigne fureur. Cette authentique déclaration mit le comble aux étonne-

mens, & rendit les auditeurs comme petrifiés.

Ce fut alors que la Princesse profitant de leur silence, les assura que le Seigneur Ki-am-bu reprendroit dans quelque tems sa figure naturelle; elle leur fit remarquer son collier d'or, & les devises dont il étoit rempli; elle leur parla de Mirmala qui pourroit rendre témoignage en sa faveur, & qui par le même artifice s'étoit défigurée les traits; enfin elle harangua si bien, qu'il fut conclu qu'on ne feroit aucune violence au Maure; qu'on lui donneroit un appartement où il seroit gardé à vûë jusqu'au tems qu'il avoit limité pour le rendre reconnoissable; mais qu'après cet effort que l'on ne faisoit qu'en faveur de la Princesse, s'il ne pouvoit vérifier sa naissance, il seroit abandonné à la rigueur des loix pour ses impostures, & la Princesse enfermée pour toute sa vie.

Bi-li-bam-ba accepta avec plaisir toutes ces conditions, & ces deux amans se retirerent plus tranquiles qu'ils ne l'avoient espéré. On mit Ki-am-bu dans un appartement séparé, on lui donna des gardes, &

on envoya arrêter Mirmala qui fut bien ſurpriſe de ſe voir découverte. Elle avoüa ingénuement tout ce qui s'étoit paſſé dans l'Iſle aux Larrons, & jura que dans quelque tems le noir de ſon viſage ſe diſſiperoit de lui-même. Elle apprit avec déſeſpoir l'hiſtoire de Ki-am-bu ; elle demanda à lui parler, mais on lui refuſa. Cette hiſtoire fit beaucoup de bruit à Pékin, où on ne parloit d'autre choſe. Les parens de Ki-am-bu ne ſçavoient à quoi ſe déterminer ; d'un autre côté la Princeſſe ne put jamais obtenir la permiſſion de voir ſon amant dans ſa retraite, car elle étoit obſervée ſoigneuſement.

Enfin au bout de dix mois Mirmala reprit ſa figure naturelle, & ſe montra aux yeux de toute la Maiſon de la Princeſſe la plus belle perſonne du monde. Cette circonſtance ne fit plus douter du ſort de Ki-am-bu. En effet, on vit quelques jours après le feint Maure devenir le véritable Ki-am-bu : Les parens de Bi-li-bamba en furent charmés, ſes amis auſſi, & ſur-tout l'aimable Princeſſe, qui en eut des tranſports de joye inconcevables. Le Prince Odatis vint mê-

me la suplier de lui pardonner ses fautes, ce qu'elle lui accorda de fort bonne grace : le mariage de ces deux amans fut agréé de l'Empereur, conclu d'un consentement général, & célébré quelques jours après avec toute la magnificence possible ; Kiam-bu fit rendre justice à Mo-ta-ga, & lui fit épouser la belle Mirmalà. C'est ainsi qu'après tant de traverses ces deux illustres amans gouterent la douceur d'une union, que l'amour & la raison doivent faire durer à jamais.

A présent que je me suis acquitté de ma promesse en faisant part au Lecteur d'une piéce qui pourroit bien servir de sujet pour une tragi-comedie, je reviens à parler de Batavia, où j'ai vû des animaux que je n'ai jamais vûs ailleurs. Ce sont des oiseaux gros comme des moutons que les gens du païs appellent Casoüars ou Casuels, qui n'ont ni langues, ni aîles, ni plumes, ni queuë ; mais seulement de longues soyes comme des sangliers, piquantes, & faites comme les pointes des porcs-épics. Ils avalent le fer, & même des charbons ardens comme un morceau de

Oiseaux sans plumes, sans langues, aîles, & queuë.

viande, ſans en mourir, ni en être incommodés. Ils courent ſi fort que le meilleur coureur ne ſçauroit les attraper; & quand quelqu'un les veut prendre, ils ſecoüent le coû, & s'élançant contre lui le renverſent avec leurs pieds, dont ils lui frapent ſi fort l'eſtomach qu'ils le tuënt s'il ne les prévient avec quelque arme.

On vend auſſi en cétte Ville de très-beaux perroquets qui viennent des Iſles de Sombreſe. Il y en a de diverſes couleurs, très-faciles à apprivoiſer, ſur-tout les blancs qui ſont gros comme des poules, & qui ont trois rangs de belles plumes jaunes ſur la tête. J'en ai vû qui parloient auſſi diſtinctement qu'une perſonne. Ils ne coutent tous dreſſés que vingt ſtubres ou ſoux de France; mais il eſt fort difficile de les tranſporter en Europe, parce qu'ils meurent ordinairement quand ils ont paſſé la Ligne.

Il y a pareillement à Batavia une ſorte de négoce dont je dirai deux mots. C'eſt que pluſieurs Hollandois qui ont ſervi Meſſieurs les Etats en pluſieurs Comptoirs des Indes, viennent ordinairement ſe retirer en

cette Ville avec toutes leurs richeſſes, où ils ſont un commerce honteux de perſonnes débauchées qui s'entendent merveilleuſement bien à épuiſer la bourſe de ceux qui les frequentent.

C'eſt la coutume du gouvernement de Batavia d'envoyer tous les ans au Cap de bonne Eſpérance, les criminels qui n'ont pas mérité la mort, mais qui ſont exilés pour un tems. Le Gouverneur de ce lieu les traite & nourrit fort durement, les employant de plus à réparer les fortifications de la Fortereſſe, & à pluſieurs autres rudes travaux. Sur la fin de l'année mil ſept cens ſeize, le Gouverneur de cette Ville avoit fait partir un Navire de Batavia chargé de ces ſortes de criminels & de pluſieurs autres marchandiſes. Un François qui ſe faiſoit appeller de la Pariſiére, & qui avoit amaſſé de grands biens, voyant ce Vaiſſeau prêt à partir, jugea à propos de s'y embarquer avec ſa femme, ſes enfans, & tous les effets qu'il avoit gagnés au ſervice de la Compagnie d'Hollande; mais ce Vaiſſeaux périt, & la fin de ceux qui étoient deſſus fut ſi déplo-

rable, qu'elle mérite bien d'être raportée. La relation qui en fut imprimée, commence ainsi par l'histoire du sieur de la Parisiére.

Histoire d'un François.

Ce François, dont on ignore la famille & le lieu de sa naissance, après avoir demeuré quelque tems à Batavia eut envie de s'y marier. Il jetta pour cela les yeux sur la fille d'un opulent Portugais, qui passoit pour une des grandes beautés de la Ville; il s'agissoit d'abord de gagner les bonnes graces du pere pour parvenir à la fille: mais il n'en put jamais venir à bout, car le pere étoit de ces gens rébarbatifs, qui n'écoutent pas volontiers les raisons d'un jeune homme passionné. Il n'en étoit pas de même de la Demoiselle, à qui la langue dorée de la Parisiére sçavoit persuader tout ce qu'il vouloit. Enfin tous les deux étant contens l'un de l'autre, tout alloit assez bien, au mariage près.

C'étoit cependant où visoit le François à cause que la Demoiselle étoit l'unique héritiere. Le pere étoit d'une opiniâtreté insuportable, & il n'y avoit pas apparence pour la Parisiére de pouvoir jamais parvenir

à cette alliance qui lui tenoit si fort au cœur. Enfin après mille & mille réflexions, il prend le malheureux dessein de se défaire sécrettement du pere, & pour cet effet ayant remarqué qu'il se promenoit quelquefois seul le long de la mer, il alla l'y attendre dans un endroit où il ne pouvoit être vû.

Le pere ne manqua pas de venir selon sa coutume, & dans le tems qu'il se promenoit, occupé à la lecture d'un livre, le François sortit de sa cachette avec un poignard à la main, dont il lui donna tant de coups qu'il le laissa mort sur la place. Ensuite il reprit le chemin de la Ville tranquillement après avoir jetté son poignard à la mer, & rentra par une porte opposée à celle du côté de laquelle le meurtre avoit été commis.

Ce crime demeura si bien caché qu'on ne put jamais en découvrir l'auteur. Cependant la Parisiére alla marquer à sa maîtresse les larmes aux yeux toute la part qu'il prenoit à la cruelle perte qu'elle venoit de faire. Enfin comme ce qui est violent ne dure pas long-tems, la douleur de la belle se calma, & elle épousa sans

le ſçavoir le meurtrier de ſon pere, qui entra par cette alliance en poſſeſſion des grands biens pour leſquels il ſoupiroit depuis long-tems. Les jeunes mariés paſſerent quelques années dans la joye & les plaiſirs ; mais voyant le Vaiſſeau dont je viens de parler, qui ſe diſpoſoit à partir pour le Cap de bonne Eſpérance, notre François eut envie de s'y embarquer avec ſa femme, ſes enfans & tous ſes effets. Il comptoit trouver en ce Cap quelque Vaiſſeau François ou d'une autre nation, par le moyen duquel il ſe rendroit en France ſa chere patrie, où il avoit fait deſſein de briller, mais le Ciel en avoit décidé autrement.

Le Vaiſſeau alla quelque tems fort heureuſement ; mais quand il fut arrivé à la hauteur du Cap des Courans, une horrible tempête le fit échoüer & briſer contre des rochers, de ſorte que tous ceux qui étoient deſſus eurent toutes les peines du monde à ſe ſauver, les uns par le moyen des débris du Vaiſſeau, les autres avec la chaloupe. Ces pauvres malheureux ſe voyant à terre ſe mirent en route pour chercher un en-

droit

droit habité par les Portugais, qu'ils estimoient être proche du lieu de leur naufrage, mais ils se trouverent bien surpris de se trouver en un païs situé entre le Cap des Courans & celui de bonne Espérance, où les Noirs du païs les harceloient nuit & jour par les bois, & le long de la marine.

Les Hollandois se défendoient le mieux qu'ils pouvoient, mais ils ne pouvoient résister qu'à demi à cause de la violente chaleur du climat, de la faim & de la soif qui les tourmentoient étrangement, de sorte qu'il y en eut plusieurs qui restérent exposés à la cruauté des Noirs & des bêtes farouches. Ces Noirs, sans se soucier des coups de feu, en tuerent grand nombre; le reste entre lesquels se trouva la Parisiére, sa femme & ses enfans, se sauverent le mieux qu'ils purent en gagnant toujours païs; mais à force d'avancer ils tomberent entre les mains d'autres Noirs, qui leur firent mille cruautés, & massacrerent la plûpart de ces malheureux. La Parisiére réfléchissant alors sur le misérable état où il se trouvoit avec sa femme & ses enfans au milieu des barbares, &

dans des déserts brûlans & arides, avoüa qu'il méritoit bien ce châtiment, & que le sang de son beau-pere excitoit la vengeance divine contre lui.

Il n'en fallut pas davantage pour faire verser à sa malheureuse femme un torrent de larmes ; elle lui fit mille reproches, & à quelques jours de là ne pouvant résister à sa douleur, à la faim, à la soif, à la chaleur & à une infinité d'autres miseres, elle fut trouvée mourante par le François son mari qui venoit de chercher quelques racines pour la sustenter. Il en reçût les derniers soûpirs & l'enterra dans le sable, comme il avoit fait tous ses enfans ; après quoi son désespoir le porta à se jetter dans les bois, & depuis on n'en a jamais entendu parler. Tous ceux qui étoient de sa compagnie furent mangés par les bêtes, ou tués par les Noirs, excepté un seul Hollandois, qui en réchapa avec des peines & fatigues incroyables, & fit tant qu'il arriva au Cap de bonne-Espérance, où il fit le récit de cette déplorable avanture.

Le tems de mon retour à Goa s'ap-

prochant, je fis marché avec le Patron d'un Navire Portugais, qui avoit quelques Marchandises pour cette Ville, & quelques Comptoirs le long de la Côte de Malabar, mais comme il ne devoit partir que dans le terme de trois semaines; je pris ce tems pour reconnoître quelques endroits de cette grande Isle, & pour remarquer ce qu'il y avoit de plus curieux le long de la mer aux environs de Batavia.

Voyage de l'Auteur aux environs de Batavia.

Pour cet effet je loüai un Birmar; c'est une espéce de Bateau, dont il y a grand nombre en cette Ville, entretenus aux dépens du Gouverneur, qui retire un grand profit de leur loyer, & m'y étant embarqué avec quelques provisions, & un sçavant Botaniste qui m'honoroit de son amitié, nous partîmes un jour de grand matin pour cotoyer l'Isle, nous faisant mettre de tems en tems à terre pour faire nos observations dans les endroits que nous jugions convenables à notre dessein.

Nous ramassâmes d'abord un grand nombre de burgos, coquilles, vignots & autres raretés marines dont la beauté étoit surprenante; mais ce qui

nous étonna davantage, ce fut qu'ayant mis dans mon mouchoir une certaine sorte de petit coquillage avec le poisson qui y étoit renfermé, ce même mouchoir parut teint d'une couleur de pourpre; ce qui nous fit conjecturer que ce poisson pouvoit bien être le *Murex* des anciens, dont on a perdu l'usage. Je gardai par curiosité quelques-unes de ces petites coquilles; mais je les perdis à Goa.

Après nous être promenés assez long-tems sur les bords de la mer, & nous être rafraîchis, nous entrâmes plus avant dans le païs, où nous trouvâmes une campagne assez spacieuse environnée de bois. Nous y fîmes rencontre de deux habitans de l'Isle qui étoient là avec un petit garçon occupés à ramasser quelques racines & quelques fruits. Ils ne parurent point surpris de notre rencontre, ils nous firent même quelques civilités à leur maniere, mon camarade leur dit en leur langue le sujet qui nous amenoit en ce lieu; c'est ce qui détermina le petit garçon à nous montrer plusieurs simples, dont se servent ces peuples, & une herbe

entr'autres qui leur sert de contrepoison, lorsqu'ils ont pris quelque chose de pernicieux; ou quand ils ont été frapés de fléches empoisonnées. Nous prîmes des feüilles de cette herbe, & mon ami en composa un onguent dont il fit l'essai; il se trouva très-excellent pour les playes & autres maux. Nous voulûmes prendre la racine de cette herbe, mais ce petit garçon se mit aussi-tôt à crier, & les deux Indiens le quérellerent fort de ce qu'il nous avoit montré cette plante qu'ils estiment infiniment.

En parcourant les bois nous trouvâmes un arbre dont les feüilles sont assez semblables à celles du laurier; mais l'arbre est plus gros, quoiqu'on en trouve aussi de petits. En faisant une incision à cet arbre, il en sort une gomme blanche & excellente contre les apostumes ou tumeurs, causées par des humeurs froides, car pour celles qui viennent de chaleur, cette gomme que les Indiens appellent Copal, n'y est pas bonne. **Copal.**

Nous cueüillimes pareillement en cet endroit une racine que mon Botaniste m'assura être très-excellente: les **Anac.**

Portugais l'appellent Anac. C'eſt une plante rampante à terre & aſſez ſemblable à l'ariſtoloche longue, elle porte un petit fruit qui imite les poires, longues, tendres & vertes. Cette racine a une vertu merveilleuſe, pour guérir une certaine maladie appellée Antac, que l'on prend facilement par le commerce avec les Noirs. Il n'y a pas d'autre reméde aux Indes pour exempter de la mort que celui-là. On broye d'abord cette racine, & on en prend le poids d'un écu ou environ en poudre dans de l'eau claire, & cela fait ſuer ſi fort le malade, qu'en peu de tems il eſt guéri. Je mis ſur ma langue un peu de cette racine, je la trouvai quelque peu amere, & cependant d'une odeur & d'un goût aſſez agréable.

Daturà. Mon ami me montra auſſi en cet endroit quelques plantes par-ci-par-là qui portoient de grandes fleurs blanches ſur des tiges aſſez hautes : il m'aſſura qu'il y en avoit beaucoup aux environs de Goa, où il avoit demeuré, & que les Dames n'en ignoroient pas la vertu de ſon tems. Ma curioſité me porta à lui faire quelques queſtions au ſujet de cette belle

plante, & pour me contenter il me dit que ce que j'admirois, s'appelloit Datura, & que quiconque en prendroit en trop grande quantité, mourroit en peu de tems, riant & pleurant comme un insensé; & qu'autrefois les Dames de Goa, pour avoir le plaisir de converser sûrement avec leurs amans, donnoient une petite dose de cette herbe à leurs maris, en y mêlant quelqu'autre composition qu'il ignoroit, de sorte que le pauvre mari après en avoir pris, entroit en une si grande folie ou rêverie, qu'il prenoit une pique, fusil, ou hallebarde pour garder la porte de sa maison; demeurant de cette maniere en sentinelle sans dire aucun mot aux entrans ou sortans, vingt-quatre heures entieres, qui est le tems ordinaire de l'effet de la drogue; après quoi s'éveillant comme d'un profond sommeil, il ne se souvenoit point de ce qu'il avoit vû ou fait, tant les yeux, les sens, & la pensée sont agités par la force de cette plante.

Cette description me divertit fort, & donna lieu à quelques plaisanteries, qui nous amuserent en mangeant quelques noix de cocos, dont Cocos.

nous bûmes le lait avec plaisir. Mon ami m'assura que ce lait pris en trop grande quantité, est fort nuisible à la santé. Il n'enyvre pas à la vérité, car il n'échauffe pas, & ne monte pas à la tête; mais au contraire il glace, & engourdit si fort les nerfs, qu'on ne peut marcher ni se tenir debout.

Nous remarquâmes encore en cet endroit quelques plantes que la terre produit sans être cultivée, comme quelque peu de cochenille, du pastel, du bois de teinture, du mollé & du

Cochenille

cacao. La cochenille est une espéce de petite araignée blanchâtre qui croît sur certains arbres d'une espéce particuliere, & assez semblables à des figuiers. Ces arbres sont fort bas de tige, mais ils ont grand nombre de feüilles & d'une grandeur prodigieuse. Tout le monde est instruit de l'estime & de l'usage qu'on fait de la couleur d'écarlate dans tous les païs de l'Europe; cependant c'est de cette petite bestiole seulement qu'elle se tire. Il y en a grande abondance dans la nouvelle Espagne d'où on l'apporte en Europe.

Pastel.

Le Pastel est une plante semblable au chanvre; elle est excellente pour les

belles teintures bleuës : les Peintres & les Teinturiers ne peuvent s'en passer. Le bois de teinture dont j'ai parlé, étoit assez semblable à celui qui porte le nom de campêche, bois si renommé dans tous les païs, que les Navires s'en chargent avec plaisir. L'industrie des hommes l'a trouvé propre à teindre vingt-deux couleurs différentes.

Le Mollé est un grand arbre fort touffu, dont la feüille verte teint en jaune, au raport de mon Botaniste; ses petites branches appliquées entre la tête & le chapeau, sont un véritable réfrigératif & préservent des coups de Soleil : nous en fîmes l'expérience, car le Soleil étoit bien ardent. La gomme qui découle de cet arbre est blanche, & sert comme de baume pour guérir toutes sortes d'ulcéres & de blessures. Son tronc peut servir au charronnage; son fruit pend comme de petites grapes de groseilles rouges, dont il approche fort pour la grosseur, la forme & la couleur : il est d'un goût & d'une odeur assez agréable, mais cependant un peu forte, & on en peut tirer une espéce de vin fort doux qui enyvreroit. Mollé.

Cacao. Le Cacao, dont nous ne trouvâmes que trois arbres malgré nos perquisitions & nos recherches, croît comme un arbre de moyenne hauteur. Il aime l'ombre, & se trouve presque toujours à l'abri de quelqu'autre arbre plus élevé que lui, comme s'il cherchoit à se garantir des ardeurs du Soleil. Il produit depuis sa racine jusqu'à ses branches les plus hautes une espéce de cocos raboteux, & par grains au dehors à peu près comme seroit un grand concombre d'un gris brun. Ce cocos étant ouvert montre au-dedans environ cent grains plus ou moins, qui sont couvert chacun d'une petite écorce cotonneuse de très-bon goût & pleine de suc. Quand on a mangé cette écorce, on trouve dedans un grain roux couvert d'une autre écorce plus mince & presque noire, & ce grain qu'elle renferme, est précisément ce qu'on appelle le cacao. L'usage en étoit plus commun dans l'Europe avant celui du caffé qui semble l'avoir emporté sur lui, sur-tout en Angleterre, France & Hollande.

Ce grain, au raport de mon camarade qui avoit été en Amérique, sert

de monnoye dans la nouvelle Espagne. On en donne soixante qui tiennent lieu de sept soux : dans les marchés publics on en achette les menuës ustenciles de cuisine & de ménage, & on s'en sert aussi à faire l'aumône. Quand ce grain est moulu & qu'il est réduit en pâte, il s'en tire une espéce de pomade blanche qu'on appelle pomade de cacao : elle est d'une odeur fort agréable, on s'en sert utilement en plusieurs sortes de maladie, & quelques personnes l'appliquent avec succès sur les blessures nouvellement faites. Il y en a de petit, de moyen & de gros; mais sa bonté ne consiste point en sa grosseur, ni en sa couleur, mais en l'excellence de son goût qui provient de la qualité du terroir. Le meilleur de tous est celui qui croît en Amérique dans la Province de Nicaragua, & ensuite celui de Guatimala qui est presque le même climat, puisque celui de Varacosa dans l'Isle de Cuba, & ce dernier est le plus roux.

Après ceux-là, celui de Saint Domingue l'emporte, parce qu'il est menu & excellent pour son suc; celui de Caracas qui est le plus gros,

eſt le moins eſtimé de toutes les Indes. Il y en a auſſi dans le Pérou, mais il ne croît que dans le Goyaquil : il y eſt fort gros & excellent, tant qu'il ne ſort pas du Royaume, mais lorſqu'on veut le tranſporter ailleurs, il change de goût en paſſant la mer, & devient chanci : c'eſt ce qui fait que pluſieurs perſonnes le recherchent avec plus d'empreſſement que les autres, parce qu'il fait plus de mouſſe & d'écume que celui du Méxique, & il y a bien des gens qui n'aiment que la mouſſe du chocolat, & ils n'en voudroient pas boire s'il n'étoit fort mouſſeux. Cette petite diſſertation du cacao vient de mon Botaniſte, je n'y ai rien mis du mien.

Maguey. Nous rencontrâmes pareillement en nous promenant par la campagne pluſieurs plantes que les Portugais appellent Maguey, il eſt de la forme de l'artichaud. Il croît ſans culture dans les champs ; mais quand on le cultive, il a plus de force & de vertu. Ses feüilles ſont beaucoup plus grandes que celles de l'artichaud, puiſqu'elles ont une aulne de long, & qu'elles ſont larges à proportion, communément elles ont trois quarts

de long. Cette plante est fort large par le pied, & croît en diminuant de grosseur jusqu'au haut, où s'éleve une espéce de tuyau de la grosseur & de la forme d'une plume à écrire, fort abondant en épines. Cette feüille est épaisse de deux doigts, & a une écorce assez dure qui peut dans un besoin servir de papier, de même que son tuyau taillé avec un canif, peut servir de plume.

Le corps de la feüille qui est dessous cette écorce étant cuit au four, a le même goût que de la pâte de coin : lorsqu'elle est verte, il en sort un suc merveilleux pour les blessures & pour ranimer la vigueur des chevaux accablés de fatigues, & quand elle est séche, elle sert de tuiles pour couvrir les maisons. Quand on la lave ou qu'elle demeure quelque tems dans l'eau, elle s'amollit de telle sorte qu'on en file du fil très-fin, dont on fait toutes sortes de toiles & de cordages, suivant la grosseur qu'on lui donne en filant.

La tige d'où sortent ces feüilles est grosse comme la cuisse par le bas, & diminuë en pointe jusqu'à la hauteur d'environ vingt pieds. Elle pous-

ſe des fleurs jaunes dont on fait des ſyrops & des purgations ſouveraines pour les maux vénériens, & pour toutes ſortes de puſtules. Le bois en eſt ſouple, mais d'une nature peu ſujette à ſe corrompre ; & pour cette raiſon on s'en peut ſervir à couvrir les toits. On en fait auſſi des fourreaux d'épée & de piſtolets ; des treillis pour les fenêtres, des clôtures de jardins, & les Eſpagnols ont trouvé le ſecret en Amérique, où ils ont beaucoup de cette plante, d'employer le cœur qui eſt le plus tendre à faire des images ou répréſentations de Saints, à quoi il eſt fort propre. On peut tirer du vin de cette plante en y faiſant une petite ouverture aſſez profonde cependant, puiſqu'il faut qu'elle aille juſqu'au cœur du tronc, à l'endroit où les feüilles s'en ſéparent, & de cette ouverture coule une liqueur que l'on peut recüeillir quatre fois le jour, parce qu'on en retire ordinairement le poids de deux livres chaque fois. De cette liqueur ſe fait d'excellent miel, de l'huile, du vinaigre, & de cette eſpéce de vin qu'on appelle Pulqué, dont on s'enyvre fort dans la nouvelle Eſpagne;

où cette plante de Maguey est fort commune & en abondance.

Après nous être munis de quelques plantes, dont mon ami avoit besoin, nous reprîmes la route de la mer pour joindre nos Mariniers que nous supposions s'être fort ennuyés de nous attendre; mais à la descente d'un chemin creux & rempli de broussailles, un gros vilain serpent de plus d'une aulne & demie de long, s'élança vers nous avec des siflemens horribles : sa peau étoit marquetée de jaune, gris, bleu & autres couleurs. A l'aspect de cette effroyable bête je reculai quelques pas tout tremblant; mon compagnon s'appercevant de ma peur : ne craignez rien, me dit-il, je vais rendre cette bête aussi souple que vous la voyez furieuse. En effet après avoir marmotté entre ses dents quelques paroles, que je n'entendois pas; le serpent devint doux, & gagna sa retraite en caressant de la queuë mon ami, comme les chiens font ordinairement à leurs maîtres. Mon Botaniste se mocqua un peu de ma peur, & me dit que la plûpart des habitans de l'Isle ne faisoient pas difficulté

d'en manger après leur avoir ôté la tête & les inteſtins, & après les avoir mis quelque tems ſécher au Soleil.

En nous entretenant ainſi nous rejoignîmes nos gens : les drôles s'étoient mieux divertis que nous ; en notre abſence, ils avoient rodé avec leur bateau le long de la Côte, perſuadés que nous ne reviendrions pas ſi-tôt, & ils avoient trouvé d'excellentes huitres parmi les rochers, & quelques groſſes écrévices de mer qu'ils avoient fait cuire dans une chaudiére qui par haſard ſe trouva dans la chaloupe, s'étant ſervis de quelques brouſſailles, & herbes ſéches pour faire du feu. Ils s'étoient régalés de ces poiſſons, & par grace ſpéciale nous en avoient réſervé une petite portion. Nous en mangeâmes & trouvâmes les huitres excellentes & très-délicates : pour ce qui eſt des écrévices, nous remîmes à les manger à Batavia, où nous arrivâmes ſur le ſoir aſſez tard.

Comme nous avions eu du plaiſir à cette promenade, quelques jours après mon ami me propoſa une ſeconde ſortie pour viſiter un autre endroit de l'Iſle, je taupai à ſa pro-

position, & ayant pris le même bateau, & les mêmes gens dont nous nous étions déja servis, nous allâmes descendre en un lieu où mon curieux croyoit trouver de quoi satisfaire sa curiosité & la mienne; mais son espérance fut vaine. Nous ne trouvâmes d'abord que des Mangrouës qui nous bouchoient le passage, mais ayant pénétré plus avant nous vîmes quelques plantes de tabac, des bambous, de la cassave, des patates, des yams, des calebasses, quelques mahis, & parmi les bois quelques petits cédres & des platanes, avec force singes ou guenons de différentes couleurs, & des oiseaux de plusieurs espéces.

Mangrouës, Tabac, Bambous, Cassave, Patates, Yams, Calebasses, Mahis, Cédres, Platanes.

Le Tabac que nous cueillimes en ce lieu, faute d'être cultivé, ne me parut pas avoir grande force; mon ami me dit que les Indiens ne le cultivoient jamais, & qu'ils se contentoient seulement de le semer dans leurs plantations, puis quand il leur paroît assez sec, ils prennent les feüilles qu'ils entassent les unes sur les autres, après quoi ils en font une espéce de rouleau, au milieu duquel ils laissent une ouverture.

Les Mangrouës dont je viens de parler, sont une eſpece d'arbres qui en s'élevant s'embraſſent les uns les autres, de telle maniere qu'ils bouchent le paſſage. Cet arbre a deux bons pieds de tour, il croît aſſez haut, & a beaucoup de séve : on m'a aſſuré que l'écorce de ceux qui viennent au bord de la mer eſt fort rouge, & qu'on s'en ſert pour la teinture des cuirs.

Les Bambos ou Bambous ſont auſſi incommodes que les Mangrouës, ils bouchent totalement les paſſages. On void ſortir d'un même tronc une infinité de branches armées d'épines, qui arrêtent tout court ceux qui voudroient paſſer. Les Patates & les Yams ſont des racines que les Indiens font rôtir, & qu'ils mangent : la Caſſave imite fort le légume que nous appellons panais. Mon camarade me dit qu'il y en a de deux eſpéces différentes ; une pernicieuſe, dont cependant on fait uſage en exprimant tout le ſuc qui eſt mauvais, puis faiſant ſécher cette racine qu'on reduit en poudre, que l'on paitrit enſuite, & dont on fait du pain, & une autre douce.

Les Calebaſſes croiſſent comme nos citroüilles ; mais les Indiens en ont de deux ſortes, les unes douces, les autres ameres. Ils mangent les douces, & de leurs écorſes ſe font des vaiſſeaux pour boire, ou des plats pour mettre à manger. Ils ont une autre ſorte de Calebaſſes qui croiſſent à une eſpéce d'arbriſſeau fort touffu ; il y en a auſſi de deux ſortes, de douces & d'ameres : on ne peut manger que des douces, car pour les autres, il n'eſt pas poſſible d'en tâter ; mais en récompenſe on en fait de très-bons remedes contre la colique & les fiévres. Pour ce qui eſt des petits Cédres, dont nous coupâmes quelques branches, ils nous parurent d'une agréable odeur, & d'une couleur très-rouge.

A l'égard des Platanes, ceux que je vis avoient le tronc environné de quantité de feüilles longues & épaiſſes, qui paroiſſent entées les unes ſur les autres, & forment un aſſez bel aſpect. Les fruits de cet arbre croiſſent vers le ſommet, & ſont auſſi agréables quand ils ſont murs, qu'ils ſont dégoûtans quand ils ſont verds. Les Indiens en font des avenuës & de pe-

tits bois. Nous mangeâmes quelques-uns de ces fruits, qui nous servirent merveilleusement à nous rafraîchir.

Après nous être promenés quelque tems, comme nous nous disposions à retourner à notre bateau, il survint une pluïe si abondante mêlée de tonnerre & d'éclairs, que nous crûmes être à notre dernier jour ; elle dura deux grosses heures, & l'endroit où nous étions étant bas & fort creux, l'eau y vint avec une telle impétuosité, que peu s'en fallut que nous ne fussions entraînés par le torrent : tout ce que nous pûmes faire, fut de gagner promptement quelque hauteur, & de nous y percher sur des arbres comme des oiseaux ; car il y avoit plus d'un pied d'eau au pied de ces arbres, & nous craignions avec raison qu'elle n'augmentât considerablement. Cependant nous en fumes quittes pour la peur & pour être bien moüillés ; mais après l'orage le Soleil venant à percer les nuées, fut si ardent qu'il ne tarda pas à nous sécher, & une demie-heure après, il ne parut non plus d'eau dans la vallée, que s'il n'y en fût jamais tombé.

Mon ami me dit que nous étions au fort de l'hyver de ce païs-là, & que cette saison se passe ordinairement en pluïes chaudes, & en violens coups de tonnerre, ce qui me surprit infiniment n'ayant jamais rien vû de pareil.

En arrivant à notre bateau nous trouvâmes nos gens occupés à vuider l'eau qui y étoit tombée en si grande abondance, qu'il y en avoit plus de trois pieds; ils n'étoient pas de si bonne humeur qu'au premier voyage, parce qu'ils n'avoient pas trouvé d'huitres ni d'écrévices, & qu'au contraire un de leurs camarades se baignant dans la mer, avoit été sur le point d'être tué par un grand poisson qui a un grand os pointu entre les yeux & la tête, & qui va ordinairement à fleur d'eau aussi vîte qu'un Martinet, de sorte qu'il est très-dangereux de rencontrer cet animal, comme notre Marinier avoit fait. Il auroit sans doute succombé à son malheur sans ses camarades, qui ayant vû venir de loin l'animal, l'en avertirent fort à propos.

Quand nous fûmes de retour à Batavia, on ne s'y entretenoit d'au- Fuite de prisonniers

tre chose que de la mauvaise humeur du Gouverneur, qui étoit dans une colére terrible à cause de l'évasion de quelques prisonniers: Voici comme on contoit l'histoire. Il y avoit douze ou quinze prisonniers dans la prison destinés pour le Cap de bonne Espérance. Ces malheureux firent prier le Gouverneur de leur permettre de prendre l'air quelquefois, & de se baigner dans le canal qui est aux pieds des murailles de la prison. Il fut long-tems sans leur accorder cette grace; mais enfin il leur permit de sortir les matins & les soirs, trois à la fois avec leurs gardiens, pour se laver & nettoyer leurs hardes. Les femmes Hollandoises, qui sont extrêmement libres, venoient exprès pour les voir baigner, & s'entretenoient avec eux sans façon; ce qui fut cause que quelques-uns de ces baigneurs en ayant voulu approcher quelques-unes pour les caresser, les maris des Hollandoises en avertirent le Gouverneur, qui défendit de laisser sortir à l'avenir ces prisonniers.

Cette défense, qui leur paroissoit trop sévere, & l'aversion qu'ils avoient pour le voyage du Cap de

bonne Espérance, les obligea la plûpart à chercher les moyens de sortir de prison & de tromper la vigilance de leurs gardes qui les observoient jour & nuit. Les plus subtiles s'aviserent après avoir examiné & consideré la situation du lieu, de faire un trou dans la muraille par dessous un lit, de sorte qu'on ne pouvoit pas s'en appercevoir. Ils réüssirent si bien que la nuit suivante trois d'entr'eux s'évaderent, & se sauverent où ils purent; mais pour avoir le loisir de venir à bout de cette entreprise, il fallut amuser celui qu'on appelle le gardien que quelques prisonniers faisoient boire pendant que les autres travailloient. Ce malheureux s'enyvra, & dormit si long-tems, que le sergent qui étoit de garde pour visiter les prisonniers, crut qu'ils l'avoient empoisonné, & l'ayant éveillé, il reconnut l'évasion des trois, sans pouvoir sçavoir par où ils s'étoient sauvés.

Le Gouverneur en fut averti, & l'ayant fait venir pour l'interroger, il le fit attacher à un pillier planté dans la cour de la prison, & le fit fustiger par les autres gardiens; il

commanda même à tous ses esclaves de lui donner chacun un coup avec le bout d'une grosse corde, de sorte qu'il fut quinze jours à se faire panser, & ensuite il devint comme enragé contre les autres qu'il traitoit fort rudement. Mais le tems qui vient à bout de toutes choses, calma un peu sa colére, & lui fit oublier ses ressentimens. Il s'humanisa comme auparavant avec les prisonniers, & reprit ses premieres habitudes de boire & manger avec eux; ce qui leur fit aussi reprendre le dessein de tenter un second effort pour se sauver presque tous à la fois.

Ce fut le jour de l'exaltation de Sainte-Croix, quatorze de Septembre de cette année, qu'ils se préparerent tous à s'esquiver la nuit pendant que quelques gens appostés feroient boire ce gardien & qu'ils l'exciteroient à fumer. Le dessein fut bien conduit, & dix étoient déja sortis quand le gardien s'en apperçut. Ils étoient couchés dehors dans des herbes fort hautes pour s'attendre les uns les autres, & voyant que deux d'entr'eux ne venoient pas, ils passerent à la nage un canal large de douze à quinze

pas,

pas, & profond de douze pieds rempli d'eau quand la marée monte ; mais malheureusement un de ces prisonniers ne sçachant pas nager, fut obligé d'attacher à son coû un sac plein de hardes qu'il portoit auparavant sur ses épaules, & dans la pensée que les autres l'aideroient, il se jetta dans l'eau sans les avertir.

A peine avoit-il fait quelques pas, que la marée qui descendoit, le gagna, & fit tourner son sac sous son ventre, dont la pésanteur l'attiroit au fond de l'eau, ce qui l'obligea à faire quelque bruit, que la sentinelle n'entendit pas plutôt qu'elle tira un coup de mousquet, qui mit la garde en allarme : elle sortit promptement avec des flambeaux, & trouva les prisonniers qui se sauvoient, qu'elle pilla & maltraita avec outrage, & les conduisit nuds comme ils étoient dans des cachots. Ils ne furent cependant pas tous repris dans le moment, car il y en eut qui ayant pris les devans, se refugierent dans la case d'un Portugais, où ils demeurerent cachés jusqu'au lendemain sur les quatre heures du soir qu'ils furent découverts par une femme Portugaise,

qui courut en avertir le Major de la Ville, lequel fit partir à l'instant des Caffres, (ce sont les Archers de Batavia) pour les prendre. Ces prisonniers avoient eu la précaution de se munir d'épées & de pistolets qu'ils avoient attachés à leurs chapeaux quand ils passerent le fossé à la nage, & s'ils les avoient eus alors, ils se seroient bien défendus; mais ils les avoient cachés dans des herbages, de sorte qu'ils perdirent ces armes que les Caffres ne trouverent point. Ils n'en furent pas quittes pour cela à meilleur marché que leurs camarades; car ces Caffres les foüillerent & leur prirent tout leur argent; on les mit de même que les premiers dans des cachots, d'où on les fit passer tous dans une chambre fort obscure, où on les garda quinze jours à faire pénitence en faisant mauvaise chere, & couchant sur la dure. Ils firent prier le Gouverneur de moderer leurs peines, & de leur faire rendre leurs lits; mais il aima mieux les renvoyer au même lieu où ils étoient auparavant, dont on avoit visité toutes les murailles.

Ils n'y furent pas huit jours, qu'il

prit envie à deux de ces malheureux de tenter encore une fois fortune. Ils ſortirent donc par le même trou qui n'avoit point été découvert, parce que les priſonniers l'avoient fort proprement rebouché, & s'étant cachés trois jours durant dans les bois à une demie lieuë de la Ville, eſpérant trouver quelqu'un qui leur montreroit le chemin de Bantam où ils vouloient ſe ſauver, ne voyant perſonne ils prirent la réſolution de retourner à Batavia, où ils prirent un Noir qui avoit un bateau, à qui ils perſuaderent de les mener à bord d'un Navire qui étoit à la rade ; mais après que le Maure les eut conduit à la rade, ils le ménacerent de le tuer s'il ne les menoit à Bantam. Ce Noir épouvanté de pareille ménace ſans dire un ſeul mot, ſe jetta dans la mer & alla trouver à la nage un Capitaine Hollandois qui étoit en ce lieu avec ſon Navire : il lui donna avis de ces deux priſonniers qui vouloient ſe faire conduire à Bantam, & qui l'avoient ménacé de le tuer, s'il ne leur obéiſſoit ; de ſorte que cet Officier fit incontinent embarquer du monde dans une chaloupe

pour courir après les fuyards qui furent bien-tôt attrapés, & conduits devant le Gouverneur qui leur demanda ce qui pouvoit les obliger à chercher tous les jours le moyen de se sauver; mais ils lui répondirent que le désir de recouvrer la liberté étoit si naturel aux hommes, qu'il ne falloit pas s'étonner s'ils tâchoient de se la procurer. Cette réponse déplût fort au Gouverneur, qui les renvoya tous deux en prison, ordonnant qu'ils fussent enchaînés, & nourris de ris & d'eau seulement. Ces fréquentes évasions avoient tellement irrité ce Gouverneur, que personne n'osoit l'aborder pour lui demander la moindre grace.

Le tems de mon départ approchant j'allai trouver le Capitaine Portugais, avec qui j'avois fait marché pour me remettre à Goa; je lui demandai quand il souhaitoit que je fisse porter mon bagage à bord de son Vaisseau; mais je fus bien surpris de voir qu'il me remettoit encore à la huitaine. Il faut, me dit cet homme, que j'envoye une barque à Yambi charger quelques balles de poivre; cela ne tardera pas, & si vous vou-

lez, continua-t-il, vous promener jusques-là, il ne tiendra qu'à vous. Je m'informai où étoit cet Yambi, & il me répondit que c'étoit dans l'Isle de Sumatra, distante de Batavia de vingt ou trente lieuës : il disoit cela exprès.

La curiosité de voir & d'apprendre toujours quelque chose de nouveau, fit que je montai le lendemain sur cette barque, & dès la nuit suivante je croyois arriver à Sumatra, mais je me trompois, car nous n'y arrivâmes que le sixiéme jour, où nous fûmes à la vûë de l'Isle de Sumatra, & le lendemain nous cherchâmes l'embouchure de la riviere : nous y trouvâmes un fort mauvais port, consistant en une trentaine de mauvaises maisons bâties sur des piliers. Ce fut là que nos Matelots chargerent leur poivre, de sorte que je ne vis pas la Ville d'Yambi.

Nous arrêtâmes peu en cet endroit, & ayant un vent favorable nous reprîmes la route de Batavia, où nous arrivâmes en peu de tems. La premiere chose que je fis, fut de me plaindre à mon Patron Portugais du voyage infructueux qu'il m'avoit

fait faire. Il se mit à rire, & me dit qu'il ne m'avoit parlé de cela que par maniere de risée, & qu'il ne croyoit pas que je fusse assez ingénu pour le croire. Je ne jugeai pas à propos de le trop pousser sur cet article ayant besoin de lui pour mon retour. J'enrageois cependant dans mon ame d'avoir été sa dupe, & d'avoir fait très-mauvaise chere un assez long tems.

Départ de Batavia.

Deux jours après nous partîmes de la rade de Batavia. Il y avoit sur notre Vaisseau vingt ou trente personnes tant Marchands que Passagers, du nombre desquels étoit un riche Marchand de Perse qui alloit à Surate : pour ce qui est de l'Equipage, il étoit assez nombreux en Matelots & en esclaves. Ce même jour notre Navire alla moüiller devant la Ville de Bantam capitale de toute cette Isle de Java. Ce fut en cet endroit où nous prîmes des rafraîchissemens pour notre Navire ; comme cocos, ananas, pampelmous, & autres fruits & légumes, & pareillement des viandes, comme quelques vaches, poules, oyes, canards & autres volailles, que l'on nous apportoit à

notre Vaisseau dans des barques & bateaux; notre Capitaine, qui n'étoit pas un homme d'une humeur aisée, ne voulant pas souffrir que personne de son bord allât à terre.

Retour de l'Auteur à Goa.

Après que chacun eût fait ses petites provisions notre Capitaine fit lever l'anchre, & prit la route de Goa, où nous arrivâmes en deux mois quelques jours moins, le vingt de Novembre mil sept cens dix-huit. Notre voyage fut assez gai d'abord; mais quelque tems après nous fûmes battus de bourrasques épouvantables. Les Pilotes & gens de mer appellent ces sortes de coups de vent & de pluïe, des grains: nous eûmes aussi quelquefois des calmes, pendant lesquels on ne s'appercevoit pas du moindre vent. Alors nos Mariniers & les plus entendus d'entre nous prenoient le plaisir de la pêche; laquelle étoit souvent si abondante, que nous étions obligés de rejetter à la mer, des poissons que nous trouvions trop petits, & que l'on auroit trouvé ailleurs d'une raisonnable grosseur.

Nous eûmes fort peu de malades durant cette traversée: quelques-uns furent attaqués de fiévres chau-

des, mais par les bons ſoins d'un très-habile Chirurgien François qui étoit ſur notre Navire; perſonne ne mourut qu'une jeune eſclave de l'Iſle de Sumatra, pour laquelle un de nos Matelots avoit pris une paſſion toute extraordinaire : il fut tellement touché de la mort de cette jolie eſclave, qu'il fut attaqué de la même maladie, de laquelle on eut toutes les peines du monde à le faire revenir; dans le fort de ſes accès il ſe mit en tête qu'il étoit Roi de Siam, & qu'il équippoit une flotte conſiderable pour combattre l'Empereur du Japon qui avoit fait enlever ſa maîtreſſe par ſubtilité; cette croyance où il étoit, le faiſoit jurer, crier & tempêter comme un enragé; on crut que cette idée ſe paſſeroit avec la fiévre, mais quand il fut guéri, la même idée lui ayant continué, on reconnut qu'il étoit devenu véritablement fou. C'étoit une choſe aſſez plaiſante de voir ce Matelot gros & gras s'équiper de toutes ſortes de guenilles, & venir s'aſſeoir ſur une eſpéce de trône que ſes camarades lui faiſoient ſur le tillac, d'où il donnoit ſes ordres gravement pour bat-

tre & ruiner la flotte de l'Empereur du Japon. Ce pauvre malheureux nous divertit assez pendant quelque tems; mais notre Capitaine apprehendant que sa frénésie ne le fît précipiter dans la mer, le fit attacher avec une chaîne de fer à un des coins du Vaisseau, nous priant tous de ne plus agacer ce pauvre garçon.

Je crois avoir dit qu'il y avoit sûr notre bord un Marchand de Perse qui alloit à Surate : la sympathie que nous avions l'un pour l'autre me fit lier amitié avec lui, il étoit né à Ardeüil proche Ispaham; ses voyages lui avoient acquis beaucoup d'expérience & de lumieres, aussi-bien que ses lectures : il raisonnoit sur toutes choses avec une netteté & une justesse si admirable, qu'on l'auroit plutôt pris pour un Philosophe moral que pour un Marchand. L'accident arrivé au Matelot dont je viens de parler, le frapa, il en fut sensiblement touché, & admirant la folle opinion de ce Marinier, dont on ne pouvoit le guérir; combien de gens, me dit-il, riroient de l'extravagance de ce pauvre garçon, pendant que l'on pourroit rire avec ju-

ſtice de leurs opinions, qui ne ſont guéres mieux ſenſées. Que de choſes on pourroit dire ſur la varieté des opinions humaines! chacun a la ſienne & n'en veut pas démordre, de ſorte que l'on peut dire que l'Opinion eſt la Reine de l'Univers. Enſuite il paſſa à l'état des affaires de ſon païs, où il prévoyoit qu'il arriveroit de grandes révolutions par la méſintelligence des Grands, dont l'ambition démeſurée ne tendoit pas moins qu'à uſurper le Gouvernement de l'Etat. En nous entretenant ainſi tous les jours d'affaires Politiques & de pluſieurs queſtions curieuſes, nous arrivâmes, comme je l'ai déja dit, inſenſiblement à Goa, où je perdis de vûë mon Perſan, parce qu'il y fit peu de ſéjour, & que j'avois mes propres affaires en tête.

Arrivée de l'Auteur à Goa.

A peine notre Vaiſſeau fut-il entré dans le baſſin de cette Ville, qu'ayant pris congé du patron du Navire & de la compagnie, je me jettai promptement dans un bateau avec mon bagage pour me rendre chez du Ligneul mon cher hôte. D'abord qu'il me vit il fut tranſporté de joye, appréhendant qu'il ne me fût arrivé

quelque chose de sinistre ; en même-tems il me remit une lettre de ma mere, qu'elle avoit écrite au commencement de cette année, & mise à l'adresse de ma tante. Le Patron du Vaisseau qui l'apporta ayant appris sa mort, & que je logeois chez ce François, la lui avoit renduë. Je fus bien charmé de recevoir cette lettre, & ma mere devoit l'être aussi d'en recevoir une des miennes que je lui avois adressée au commencement de l'année avant mon départ pour Batavia. Après avoir lû cette lettre : Comment se porte votre femme, dis-je à mon hôte, on ne la voit pas, & vous ne m'en dites rien : à ces mots ce pauvre homme en poussant mille soupirs, & versant un torrent de larmes m'apprit qu'il y avoit environ deux mois qu'elle avoit été emportée en vingt-quatre heures par une maladie violente. Je le consolai au mieux qu'il me fut possible, & lui demandai des nouvelles de mon cher protecteur le bon Pere Suarez, sans oublier son ami le R. P. Olivarez. Il me dit que le premier avoit envoyé depuis un mois ou deux plusieurs fois chez lui, pour sçavoir s'il

n'avoit point reçû de mes nouvelles ; mais qu'il n'avoit pû lui en donner ; Et le Seigneur Oviédo de Las-Velas, lui dis-je, est-il toujours en bonne santé, figure-t-il toujours par sa dépense & par sa magnificence ? Il est toujours le même, répartit du Ligneul, mais il a eu un chagrin bien cuisant. Il espéroit à la faveur de ses richesses, dont il a répandu une partie, parvenir à un poste considérable & fort lucratif ; mais il y a apparence que la Cour de Portugal ne lui a pas été favorable, puisqu'un autre a obtenu ce qu'il briguoit avec ardeur, & comme cet homme créve d'ambition, il a pensé aussi créver de dépit. En nous entretenant ainsi de tout ce qu'il y avoit de nouveau en cette Ville, on servit le souper, dont je pris ma part, & mon hôte la sienne ; après quoi je m'allai coucher dans un bon lit, où je me trouvai si bien, que je ne me levai que le lendemain sur les onze heures.

Après avoir dîné, & m'être muni de quelques curiosités que j'avois ramassées durant mon voyage, je me rendis au Collége des R. R. Peres Jésuites, où je trouvai le bon Pere

Suarez qui m'attendoit, car mon hôte étoit allé dès le matin l'avertir de mon retour. D'abord qu'il me vit, il accourut au-devant de moi pour m'embrasser; le Pere Olivarez survint un moment aprés, & ces deux Religieux à l'envi l'un de l'autre, s'empresserent de me témoigner par leurs caresses toute la joye qu'ils ressentoient de me voir retourné en bonne santé. Je répondis à leurs civilités & à leur politesse, par tous les endroits qui pouvoient leur marquer ma reconnoissance, attribuant tout le bonheur que j'avois plutôt à leurs saintes prieres, qu'à la droiture de ma conduite, & à mon mérite personnel qui étoit bien peu de chose.

Ensuite je fis tout mon possible pour leur faire accepter quelques raretés que j'avois apportées des Indes; mais ils refuserent constamment tous deux de rien prendre. Ils se contenterent seulement de les examiner, & de faire à cette occasion plusieurs belles observations. Cependant après avoir réïteré mes prieres, je fis tant que mon cher protecteur voulut bien recevoir un ma-

nuſcrit Perſan que j'avois acheté à Batavia d'un Marchand de Candahar qui me l'avoit lâché pour cinq tomans. Il traitoit de la Philoſophie ſecrette des Gaures, ou anciens Perſans Adorateurs du Feu. Pour ce qui eſt du Pere Olivarez, l'ayant fortement ſollicité pour qu'il me fît la même faveur que ſon compagnon, il ſe rendit enfin à mes inſtances, & choiſit un très-beau Béſoar dont il parut très-content. La converſation roula enſuite ſur la maniere & les moyens qu'il falloit employer pour engager Oviédo à terminer avec moi, & il fut réſolu qu'on laiſſeroit paſſer le lendemain qui étoit un Dimanche, & que j'irois chez lui le Lundi ſuivant en compagnie de mon Procureur & du Pere Olivarez. En attendant ce tems, me dit mon Protecteur, je vous conſeille de prendre à vos gages quelque domeſtique d'apparence, qui vous ſerve de laquais & de valet de chambre; car autrement on vous prendroit ici pour un *Picaros* ou miſérable : votre hôte trouvera bien vîte votre affaire, vous pouvez vous en raporter à lui.

Là-deſſus ce dévot Religieux, qui

portoit pour ainsi dire, son cœur sur ses lévres ; vous ignorez, continua-t-il, comment on vit ici, je vais vous l'aprendre. La plûpart des Vaisseaux qui nous viennent tous les ans de Portugal, ne sont chargés que de Païsans & gens de métier ; cependant à peine ont-ils passé quelques mois qu'ils trenchent du Fidalque & du Gentilhomme : cela leur est très-aisé à faire en ajoûtant trois lettres à leur nom, de sorte que Gaspar, par exemple, qui étoit Savetier à Lisbonne, devient Gentilhomme à Goa, en se faisant appeller Dom Gaspar. J'ai connu même un certain Pedro, qui vuidoit le fumier des écuries en Portugal, & qui étant venu ici, prit le nom de Dom Pedro au bout de six mois. Il se fit même tant estimer des Dames Criolles les plus qualifiées, qu'une d'entr'elles le mit en état de se promener à cheval par la Ville avec une chaîne d'or au coû : mais il arriva par malheur pour ce Gentilhomme de nouvelle fabrique, qu'un jeune homme de Lisbonne l'ayant rencontré dans ce superbe équipage par les ruës de cette Ville, lui cria ; Bon jour, mon pau-

Noblesse de Goa.

vre Pierre, comment te portes-tu? A quoi l'autre répondit qu'il ne le connoissoit pas; mais le jeune homme ayant persisté à lui soutenir qu'il avoit souvent vuidé les écuries de son pere; le nouveau Fidalque fut si déconcerté que l'ayant tiré à l'écart, il le suplia de ne point divulguer ce qu'il avoit été, parce qu'on le croïoit à Goa Gentilhomme de la meilleure Noblesse de Portugal. Il offrit même au jeune homme de l'argent & des présens pour l'obliger au silence, mais il les refusa.

Mœurs des Soldats.

Il n'y a pas même jusqu'aux Soldats qui nous viennent d'Europe, poursuivit ce bon Pere, qui veulent passer pour Gentils-hommes. D'abord qu'ils arrivent ici, eux & leurs habits sont tous couverts de vermines; c'est ce qui fait que ceux qui sont ici de vieux tems, se mocquent d'eux, & leur disent mille injures; de sorte que les nouveaux débarqués n'oseroient plus sortir du logis qu'ils ne soient habillés à la maniere du païs, & alors on ne les reconnoit plus, tant ils font les graves, se faisant même porter un parasol par les ruës.

Quand ils ſçavent que quelqu'un les connoît, ils envoyent demander à ce quelqu'un par un homme aposté s'il eſt vrai qu'il connoiſſe un tel, le priant de dire qui il eſt, de quelle caſte ou race, & s'il deſcend de parens nobles ou non ? que ſi l'autre répond que la perſonne, dont on s'informe eſt un miſérable & de baſſe extraction, en voilà aſſez pour jetter le Soldat dans le déſeſpoir ; & outré de ſe voir reconnu pour ce qu'il eſt, il complotte avec d'autres gens comme lui contre celui qui a dit cette vérité, & à la premiere occaſion lui donne tant de coups qu'il le laiſſe pour mort ſur la place. Cela eſt cauſe qu'on a ici, pour ainſi m'exprimer, bouche couſuë, je veux dire que l'on a grand ſoin de ne rien dire ſur le compte des uns & des autres, & notamment de ceux à l'occaſion deſquels on eſt interrogé.

Quand ils ont envie de déchiqueter quelqu'un (ce ſont leurs expreſſions) à coups d'épée, ils envoyent des billets à leurs amis pour les prier de les aſſiſter contre tels & tels qui les ont offenſés. Si ceux auſquels le billet eſt adreſſé ne viennent pas,

ſous prétexte que ces tels & tels ſont leurs amis, ils regardent ces perſonnes-là comme des lâches, & s'aſſocient contr'eux pour l'aſſommer, quand ils en trouvent l'occaſion favorable.

Ce n'eſt pas encore tout, ils vont quelquefois la nuit avec leurs bonnets de drap faits en façon de caſque, dont ils hauſſent & baiſſent la viſiere quand ils veulent ; ils vont, dis-je, à l'heure du ſouper aux maiſons où ils ſçavent qu'il y a de quoi prendre, & s'étant fait ouvrir la porte que quelques-uns d'eux gardent, ils montent aux chambres le viſage toujours caché, puis demandent au maître du logis tant d'argent à emprunter, ou ſinon, maltraiteront & tueront le maître, pillant, & emportant le meilleur de la maiſon. Veulent-ils s'habiller de neuf, ils vont avec leur tailleur ſans façon à la boutique de quelque Marchand Indien, prennent & choiſiſſent tout ce qu'ils veulent, & quand il s'agit du payement, il faut que l'Indien aille chercher ſon argent en leurs logis ; puis étant là, il ſe trouve qu'un de leurs camarades a emporté la clef du coffre fort,

de ſorte que le pauvre Indien eſt remis à un autre jour ; mais à quelque tems de là on ne connoit pas le Marchand, on n'a rien pris chez lui, on ne ſçait ce qu'il demande, & on ne lui doit rien.

Il ne faut pas compter que la Juſtice veüille avoir affaire avec ces ſortes de gens, ou qu'elle ſe mette en devoir d'en arrêter quelqu'un pour ſervir d'exemple aux autres. Il n'y feroit pas bon pour les Huiſſiers ni pour les Archers, car ces prétendus Fidalques ont toujours chez eux de groſſes bouteilles pleines de poudre à canon, avec des mêches attachées à l'entour toutes prêtes à y mettre le feu, afin de les jetter par les fenêtres, au milieu de ceux qui voudroient approcher de leur porte, ce qui fait un étrange ravage. Ils uſent encore de mille ſortes de ſtratagêmes, courant la nuit armés & avec des lances à feu. En un mot, madame Juſtice ne veut rien avoir à démêler avec eux, elle ne s'adreſſe qu'aux pauvres & aux ſimples qu'elle traite avec beaucoup de tyrannie. Que ſi ces Soldats ont commis quelque grand crime qui mérite la mort, ils en ſont

quittes pour passer sur la terre ferme de Goa, chez quelque Prince Indien qui les reçoit fort volontiers, & comme de tems en tems on publie en cette Ville des amnisties, quand on a besoin de soldats, alors ces malheureux reviennent tranquilement dans leurs maisons, comme s'il ne leur étoit jamais rien arrivé.

Cruauté de quelques Soldats Portugais.

Mais pour achever de vous convaincre, continua le Pere Suarez, de la barbarie & de l'humeur avare & sanguinaire de nos Soldats Portugais; je veux vous raporter une histoire qui a fait autrefois ici bien du bruit, & qui vous fera frissonner d'horreur. Quelques Soldats ayant appris qu'il y avoit le long de nos Côtes aux environs de Cochin un Temple, où il y avoit une très-grande Pagode d'or avec plusieurs autres plus petites, résolurent de faire leur possible pour les enlever toutes à la fois. L'entreprise étoit délicate & périlleuse pour eux, parce que les peuples de ce canton étoient amis des Portugais, avec lesquels ils avoient fait une alliance & confédération. Il ne falloit donc pas exécuter ce projet de jour, la nuit leur parut plus favo-

rable. Ayant donc pris une barque pour ſe rendre en ce lieu-là, ils y arriverent ſur la minuit. Si-tôt qu'ils furent deſcendus à terre, ils coururent mettre le feu par toutes les caſes & les maiſons, pour que ces pauvres gens s'occupaſſent à l'éteindre, pendant qu'eux iroient piller le Temple, & en enleveroient toutes les richeſſes. La choſe ne réüſſit pourtant pas comme ils l'avoient projetté, car le feu embraſa ſi ſubitement le Temple, qu'ils ne purent enlever aucune des Idoles d'or qui y étoient.

Il y avoit dans ce Temple environ cinq cens filles occupées à danſer, & à faire le ſervice de leurs Idoles ſelon le rit & maniere du païs; comme elles virent les Soldats Portugais entrer comme des furieux à main armée dans ce lieu qui brûloit déja de tous côtés, elles s'aſſemblerent toutes en un inſtant comme un peloton, & ſe lierent ſi bien enſemble les bras & les jambes les unes avec les autres, qu'il fut impoſſible à ces ſcelerats d'enlever une ſeule Idole; ce qui les mit tellement en furie, voyant auſſi que le feu les talonnoit de près qu'ils ſe jetterent ſur ces filles, auſquelles

ils arracherent les oreilles & couperent les doigts pour avoir leurs boucles & leurs bagues, puis les laisserent brûler sans vouloir permettre à aucune de se sauver. Fuyez donc ces garnemens, me dit-il en fremissant, leur commerce est pour le moins aussi dangereux que celui des femmes.

Je remerciai mon cher Protecteur des bons avis qu'il me donnoit, & résolus de me bien tenir sur mes gardes, en un païs sur-tout où je ne connoissois personne, & où tout devoit m'être suspect. Je retournai à mon logis, & priai mon hôte de me chercher quelqu'un de bonne mine & de bonnes mœurs qui pût me servir; je lui dis même que le Pere Suarez m'avoit dit de ne point prendre un domestique que de la main de M. du Ligneul.

Cette déclaration gonfla si fort le cœur de mon hôte, que me serrant les mains il me dit avec une espéce de transport de joye; le marché se tiendra un tel jour, nous irons ensemble, je me connois un peu en tout, je me garderai bien de vous laisser tromper, il ne s'agit que de

sçavoir si vous voulez un esclave Malabar, ou Bengalois, Arabe ou Cochinchinois.

Qu'appellez-vous, aller au marché, lui répondis-je à demi en colere? Me prenez-vous pour un Marchand de chair humaine, & sçavez-vous qu'il n'y a rien qui me fasse plus d'horreur? La raison répugne contre un si vilain négoce, & quand même nous n'écouterions pas la raison sur cet article, la Religion lui est totalement contraire. Non, non, ne vous imaginez pas que j'employe jamais mon argent en pareille marchandise; tout ce que je souhaite de vous, c'est que vous me trouviez une personne libre & sage qui veüille bien me servir, je ne regarderai pas aux appointemens, pourvû que j'en sois content. A ces paroles mon hôte changea de ton s'excusant sur la coutume du païs, & sur ce qu'il ne sçavoit pas mon intention. Il me dit que si je voulois aller avec lui le lendemain, qui étoit un Dimanche, à l'Eglise des Rois ou à celle de la Miséricorde, qu'il espéroit y trouver de quoi me satisfaire. J'y consentis, & nous prîmes heure pour cela.

Le lendemain nous allâmes entendre la Messe ensemble à l'Eglise de Los-Reys, ou des Rois, (c'est un Convent de Cordeliers,) après l'avoir entenduë je passai dans l'intérieur du Monastere, pendant que mon hôte s'amusoit à parler au Frere Portier. Un quart d'heure après il vint me rejoindre avec un grand jeune homme assez mal vêtu, mais au reste d'une très-jolie figure qui parloit bon françois ; je lui demandai s'il vouloit me servir, que je lui donnerois cinquante ducats de gages outre quelques profits si j'étois content de lui, & que s'il vouloit repasser en France ou en Portugal, il ne tiendroit qu'à lui.

Ce jeune homme, qui pouvoit avoir vingt-huit ou trente ans, fut si charmé de ma proposition, qu'il me protesta en mille manieres de m'être fidéle, & de s'attacher uniquement à moi; je lui dis de me suivre, & il ne se le fit pas dire deux fois. Quand nous fûmes de retour au logis mon hôte & moi, je questionnai ce jeune homme sur sa naissance, l'état de sa fortune, & par quel hasard il se trouvoit à Goa. Il satisfit à toutes

tes mes demandes avec beaucoup de ſageſſe & une grande préſence d'eſprit, & enfin me conta ſon hiſtoire à peu près en ces termes.

Hiſtoire d'un Baſque, valet de l'Auteur.

Je ſuis originaire de France, d'un certain canton que l'on nomme le païs des Baſques. Mon pere s'appelloit Daſcara & étoit Chirurgien, je le ſuis auſſi. Après ſa mort voyant que je n'avois pour tout bien que ma lancette & mon étui, je réſolus de rechercher en mariage la fille d'un riche Laboureur, qui étoit fort en état de me mettre plus à mon aiſe. La fille m'écouta fort volontiers, je ſçûs lui plaire, & nous prîmes l'un pour l'autre une très-forte paſſion. Les choſes alloient aſſez bien, & étions déja ſur le point de former ce lien qui tient tant de monde enchaîné, lorſqu'il prit envie à un malheureux que j'avois de me deſſervir & de traverſer cette union. Il alla ſecretement trouver le pere & la mere de la fille, & leur dit que c'étoit une honte de ſacrifier ainſi une fille unique, & belle comme elle étoit à un faiſeur d'emplâtres & à un barboteur; qu'il étoit obligé en conſcience de les avertir que j'avois des

liaiſons d'amour ailleurs, & que d'ailleurs quand même je n'en aurois pas, ils devoient conſiderer que j'étois ſans un ſou de bien, & par conſéquent obligé de gagner ma vie à guérir les plus puantes, & les plus infectes maladies que leur fille pourroit contracter par ma fréquentation. Ces raiſons & pluſieurs autres, que ce perfide couſin ajouta, déterminerent ces bonnes gens à me refuſer leur fille, qu'ils marierent deux mois après à un particulier, qui avoit plus d'amour pour les écus de ces gens-là, que pour leur fille.

Réduit au déſeſpoir d'avoir manqué ma fortune par une ſi lâche perfidie, je ſongeai aux moyens de m'en venger, mais Dieu m'abandonna alors à un tel point, que je ne choiſis d'autre objet de ma vengeance que moi-même ; en un mot, je formai la cruelle réſolution de me noyer ; je voulus même que la choſe ſe fît avec éclat, & que les parens de ma précédente maîtreſſe, connuſſent d'une maniere à n'en pouvoir douter, qu'ils étoient eux ſeuls la cauſe de ma mort. Pour cet effet, je choiſis le jour du mariage de mon infidéle pour conſom-

mer le fatal deſſein que j'avois formé, & pendant qu'elle étoit à l'Egliſe occupée à donner ſa foi à ſon mari, je m'allai précipiter à la mer en un endroit où l'on ne me pouvoit voir que de très-loin, & où naturellement je devois me perdre ſans reſſource.

Mais la choſe n'alla pas comme je me l'étois imaginé. A quelque diſtance du lieu où je me jettai, il y avoit une pointe de rocher, & derriere cette pointe, une chaloupe avec quelques peſcheurs de ſardines. M'ayant vû précipiter à l'eau tout habillé, ils accoururent au plus vîte avec leur chaloupe, & le bonheur voulut qu'à force de me débatre au fond de l'eau, elle me renvoya en haut ſans connoiſſance. Les Matelots éurent l'adreſſe de m'accrocher avec un harpon par mes habits, & m'ayant mis dans leur bateau, par le moyen d'une pipe à fumer qu'ils me placerent en certain endroit ſouflant dedans, & me tenant la tête bien panchée, ils me firent vuider toute l'eau dont j'étois rempli, & par le moyen de leur eau de vie, ils me firent revenir peu à peu.

Si-tôt que je fus en état de parler, ils s'informerent qui j'étois, & ce qui m'avoit obligé à une action si désespérée; je leur contai mes chagrins, ils en furent attendris, & quoique gens grossiers, ils ne laisserent pas de me faire des sages & salutaires remontrances: ils me proposerent même de prendre parti en qualité de Chirurgien sur un Vaisseau qui en manquoit, & qui étoit prêt à partir pour les Indes Orientales, de la rade d'un port peu éloigné du lieu où nous étions, s'offrant de m'y conduire dès que mes habits seroient secs, & que j'aurois pris quelque nourriture.

J'étois si chagrin d'avoir manqué mon mariage, & d'un autre côté si honteux d'avoir attenté sur ma propre vie, que je me laissai conduire aisément par ces bonnes gens. En peu de tems nous attrapâmes le Vaisseau, & j'eus bien-tôt conclud le marché avec le Capitaine, qui même m'avança quelqu'argent pour acheter les outils que je lui dis qui me manquoient. La vérité est que je n'en avois aucun, & que je ne voulois pas retourner chez moi chercher les

miens. En peu d'heures j'eus fait mon emplette, & je retournai bien vîte au Vaisseau, qui sur le soir mit à la voile avec un bon vent frais.

Il étoit destiné pour Bengala, où nous comptions arriver heureusement, parce que nous avions toujours eu un tems favorable; mais à quelque cent lieuës de Goa, nous fûmes battus d'une si horrible tempête, que notre Vaisseau s'alla briser contre un rocher à la côte, où tout fut perdu, Equipage & Marchandises. De trente-huit personnes qui étoient dessus sans compter le Capitaine & ses Matelots, il ne s'en sauva que sept, & encore avec bien de la peine. J'eus le bonheur d'être de ce nombre, nous gagnâmes la terre comme nous pûmes sans sçavoir où nous étions; mais les habitans du païs nous l'apprirent bien vîte à nos dépens, car ils nous pillerent le peu que nous avions, & massacrerent trois de nos camarades.

Les quatre autres, du nombre desquels j'étois se sauverent à travers les bois, & ne reconnurent l'endroit où nous étions, que lorsqu'ils furent arrivés en un canton d'Indiens amis

des Portugais, qui les reçurent avec mille démonstrations de joye. Mes camarades prirent le parti de rester avec ces Indiens ; mais pour moi qui ne m'accommodois point de leur façon de vivre, je pris la résolution de venir ici espérant y trouver un meilleur sort. Il y a bien-tôt trois ans que j'y suis, & je n'ai pû jusqu'à présent y trouver de quoi subsister honnêtement.

Mais vous avez, lui dis-je en l'interrompant, une profession, que ne l'exercez-vous ? on ne peut se passer ni de Médecins ni de Chirurgiens, ils sont nécessaires dans tous les païs du monde, on en fait estime même par tout. Cela est vrai, répartit Dascara, mais ici ce n'est pas comme ailleurs. Les Portugais n'aiment pas autant les François que leurs femmes les recherchent, & ils se servent toujours autant qu'ils peuvent de Chirurgiens de leur nation. Il y en a bon nombre ici. D'ailleurs ignorez-vous, Monsieur, jusqu'où va l'avarice des habitans de ce païs ; si un Marchand ou un Artisan n'est pas payé sur le champ, il court grand risque de ne l'être jamais qu'à grands

coups de bâton. Que vous dirai-je de la jalousie des maris, qui va si loin qu'ils regardent comme un grand crime, quand on regarde leurs femmes au visage. S'ils les voyent parler à quelqu'un qui leur soit suspect, en voilà assez pour les maltraiter aussi-tôt, empoisonner ou étrangler; & quand ils ont fait une pareille action, ils mettent la défunte sur une chaire percée, puis appellent leurs voisins au secours, disant le visage en pleurs, que leurs épouses viennent de s'évanoüir, mais elles ne reviennent jamais de cette léthargie.

Jalousie des Portugais.

Dernierement un de ces jaloux maris m'envoya chercher pour saigner sa femme sous prétexte d'une indisposition; quand j'eus fait ce qui étoit de ma profession, le mari me congédia disant qu'il me satisferoit le lendemain, mais au lieu de recevoir de l'argent, j'appris avec surprise que sa femme étoit morte; je me doutai bien aussi-tôt que ce bourreau avoit défait la compresse, & laissé couler le sang de sa femme pour se venger de quelque infidélité que son malheureux caprice croyoit en avoir reçûë. C'est assez leur coutu-

me d'en uſer ainſi, ou de mener baigner avec eux leurs femmes dans des endroits fort profonds, où ces malheureux les font boire bien plus qu'elles ne veulent, & quand ils ſont retournés à leurs maiſons, ils envoyent gravement leurs eſclaves voir pourquoi leur maîtreſſe ne revient pas, & quand à leur retour ils apprennent que la pauvre Dame eſt noyée, ils font les étonnés, & rempliſſent l'air de cris & lamentations.

En voilà aſſez, dis-je à mon nouveau valet, je n'aime pas à entendre de pareilles tragédies, allez chercher vos hardes, & ne tardez pas à revenir. Il obéit, & revint en moins de demie-heure fort peu chargé de nippes, car il n'avoit qu'un petit paquet compoſé de trois ou quatre vieilles chemiſes, avec autant de cravates & de mouchoirs, & ſon étui qui étoit ſon gagne pain. Voyant ſon pauvre équipage, je lui fis préſent d'un de mes habits tout complet, & de quelque linge avec quoi il me parut tout autre: je voulus auſſi qu'il portât toujours deux piſtolets de poche, & un poignard que je fis acheter tout exprès, pour me garantir des inſultes

que l'on pourroit me faire, & après avoir quelque peu loüé son esprit & sa conduite, je lui fis sentir que j'estimerois encore infiniment mieux qu'il me donnât des preuves de son courage dans l'occasion, ce qu'il me promit d'un air assez déliberé.

Le lendemain je sortis fort propre avec mon nouveau valet, dont on admiroit le bon air, & la belle contenance par les ruës; je me rendis aux Jésuites, où je trouvai le bon Pere Suarez qui m'attendoit; il approuva fort tout ce que j'avois fait pour mon domestique, me remit mes papiers & envoya chercher mon Procureur. Après une petite conférence il fut arrêté que j'irois de ce pas, & mon Procureur aussi chez Oviédo lui faire civilité, & lui demander sa commodité pour terminer l'affaire de la succession de ma tante; & ne craignez pas, ajoûta-t-il, que cet homme vous amuse long-tems; car je l'ai pris par un endroit sensible, je lui ai fait glisser adroitement que vous étiez un Gentilhomme, dont le Pere étoit fort connu à la Cour de Portugal dans son vivant, & aussi à celle de France, qu'il avoit

long-tems servie dans les armées de Flandres, & que depuis il avoit encore versé son sang pour celle d'Espagne à la bataille d'Almansa: qu'ainsi il étoit visible que vous aviez des amis puissans en toutes ces Cours là, de maniere qu'Oviédo en est demeuré tout interdit. Il y a plus, c'est que cet homme a sollicité, comme vous a dit votre hôte, un emploi considérable ici, auquel il n'a pu parvenir malgré tout ce qu'il a répandu pour cela; c'est ce qui lui prouve clair comme le jour qu'il n'est pas en bonne odeur, que l'on n'ignore pas la bassesse de sa naissance, & les moyens illicites dont il s'est servi pour entasser & accumuler les prodigieuses richesses qu'il possede; de maniere que vous n'avez rien à craindre, & il n'osera faire le rétif avec vous, du moins ouvertement.

Avec cette instruction, qui me rehaussoit infiniment le courage, nous allâmes chez le Seigneur de Las-Vélas, qui nous reçût d'une maniere à enchanter. Son premier soin fut de s'informer de mes voyages, dont je lui fis un détail fort succint, ayant dessein de mieux employer le tems

de la converſation, & de le faire expliquer ſur mes interêts, à quoi je l'amenai inſenſiblement. Il me dit alors qu'il avoit vû le R. P. Jacobin, ſecond exécuteur du teſtament de la défunte au défaut d'héritiers, & qu'il lui avoit dit qu'il ne s'oppoſoit à rien, que c'étoit à lui Oviédo à prendre juſtement ſes méſures, & à examiner ſi j'étois véritablement ce que je diſois être : & pour cela, ajoûta-t-il, il me faut un duplicata de toutes vos piéces pour que je les faſſe voir ; ainſi c'eſt à votre Procureur à faire inceſſamment tout ce qui eſt néceſſaire, après quoi nous terminerons cette affaire, dont je voudrois de tout de mon cœur être délivré il y a long-tems : venez-vous-en demain, continua-t-il, dîner chez moi, ne me refuſez pas cette faveur, & celle d'amener avec vous le dévot P. Olivarez, avec lequel vous êtes déja venu ici ; c'eſt un ſaint & ſçavant homme que j'eſtime infiniment, nous nous divertirons & raiſonnerons de vos affaires. Je lui promis de faire mon poſſible pour amener le lendemain le Pere Olivarez, je le remerciai de l'honneur qu'il me

faisoit, & je pris congé de lui.

Je retournai aux Jésuites, & je fis le récit de toute notre conversation. Le Procureur eut ordre de faire des copies de mes piéces, & il demanda pour cela une huitaine de jours, attendu que son Clerc étoit malade; le Pere Olivarez fut mandé, & nous fîmes tant auprès de lui, qu'il eut la bonté de me promettre de se trouver le lendemain à dîner chez Oviédo. Ce jour arrivé nous nous y rendîmes à un quart d'heure près l'un de l'autre, & nous y trouvâmes un superbe répas qui nous attendoit. Je dirai en passant qu'il pouvoit encore le faire plus somptueux, s'il lui eût été possible; car je crois qu'il n'y mit rien du sien, & que toute la dépense rouloit sur le compte du pauvre héritier, du moins j'ai eu tout lieu de le conjecturer par la suite.

Quoiqu'il en soit, la bonne chére ne fut pas épargnée, les services furent fréquens, accompagnés d'excellens vins; le dessert sur-tout étoit plus que magnifique pour les différens fruits & confitures, les liqueurs & autres boissons. Il y avoit dans la salle où nous mangions, un buffet

digne d'un des premiers Princes de l'Europe. Tout plioit sous la vaisſel d'or & d'argent. Le commencement du repas ſe paſſa aſſez gravement, mais le vin nous ayant tous mis de bonne humeur, chacun ſe mit à faire des hiſtoires plaiſantes ; il fut beaucoup ri ; mais au deſſert le Seigneur notre hôte reprenant ſon flegme ordinaire, me fit mille queſtions aſſez incongruës. Vous êtes jeune, Monſieur, me dit-il, ne ſongez-vous pas à faire un établiſſement ? on ne fait pas cas d'un homme déſœuvré, ſi vous me demandiez mon avis, je vous conſeillerois de faire venir de la Cour un brevet d'Officier dans notre garniſon ; il faut bien commencer par quelque choſe ; vous avez des amis, la choſe ne vous ſera pas difficile, & en gardant votre capital vous trouveriez toujours chez moi un petit revenu aſſuré, avec lequel & vos appointemens, vous pourriez vous marier avec une de nos Fidalques ; au lieu que ſi vous emportez avec vous ce qui peut vous revenir de la ſucceſſion de Madame votre tante, outre que vous courrez les riſques d'un long & pénible

voyage, c'eſt que vous viendrez peut-être après votre arrivée, en peu de tems à bout de ce que vous avez pris tant de peine de venir chercher. Que ſçait-on, continua-t-il ? la jeuneſſe eſt vive & fringante, la paſſion du jeu, d'une maîtreſſe ou de la bonne chére, fait bien vîte culbuter les fortunes les mieux établies; je ne doute pas que vous n'ayez beaucoup de ſageſſe & une conduite très-reglée; mais après tout, les choſes peuvent changer, & il ne faut qu'un joli minois pour abatre la force d'un Hercule. Croyez-moi, je ne parle que par l'interêt que je prends à votre fortune, & ſi je préſume de vous donner des avis, c'eſt uniquement en conſidération de défunte Madame votre tante, & de votre mérite perſonnel. Sa femme qui faiſoit la belle parleuſe, appuya toutes les belles ſentences de ſon mari.

Je me mettois en devoir de répondre à cette pathétique harangue, mais le R. P. Olivarez me délivra de ce ſoin. Il réfuta avec ſa modeſtie ordinaire toutes les raiſons du Seigneur Oviédo, & avec un ſourire un peu railleur; il lui fit comprendre

que j'étois hors de Page, & que je n'avois plus besoin de gouverneur. Cet endroit mortifia fort le héros de la piéce, je veux dire Oviédo, & quelques personnes qui étoient du dîner, ne me parurent pas fâchées qu'on lui eût servi pour remerciement un pareil plat. En même-tems chacun se leva, on passa dans un autre appartement où il y avoit plusieurs tables & différens jeux pour amuser la compagnie. Pour moi qui mourois d'envie de sortir de cette école, je pris occasion de la retraite du Pere Olivarez pour m'en aller, bien résolu de ne plus acheter à l'avenir des repas à ce prix-là.

Le lendemain j'allai trouver mon protecteur ordinaire : il étoit instruit de tout ce qui s'étoit passé la veille au repas d'Oviédo ; c'est pourquoi d'abord qu'il m'apperçût, il me dit : Hé bien notre bon ami ! avez-vous bien profité du sermon d'hier ? que vous en semble ? cet homme a ses raisons pour parler ainsi, & ses raisons sont son interêt particulier, qui fait qu'il ne lâche qu'avec des peines infinies ce qu'il a une fois en sa possession ; mais ayez bon courage, le

Gouverneur, ni le Corrégidor ne ſont pas de ſes amis, & nous employerons, ſi beſoin eſt, ces gens-là pour aſſommer ſon humeur avaricieuſe. Nous eûmes enſemble quelqu'autres entretiens, après leſquels je pris congé de ſa Révérence, me recommandant toujours à ſes ſaintes prieres.

Cependant, comme j'avois huit jours de vacance, mon Procureur m'ayant demandé ce tems pour faire la copie de mes papiers, je me mis en tête de mieux examiner la Ville de Goa, & d'en viſiter les environs. Je remarquai que cette Ville eſt très-commodément ſituée dans une preſqu'Iſle environnée d'une belle riviere; elle n'eſt pas ſi grande que Lisbonne, mais elle eſt fort peuplée de toutes ſortes de Nations des Indes. Toutes les Egliſes, Hôpitaux, Colléges, Palais publics, & Maiſons particulieres des Portugais, & Criolles, ſont faites d'une eſpéce de marbre bâtard, rougeâtre, mêlé avec de la pierre de taille. Il y a quelques maiſons ou caſes d'Indiens faites avec de la terre & du caillou. Toute cette Ville eſt pleine de beaux & ma-

gnifiques jardins, où il y a force étangs, & courants d'eau fort propres pour se baigner, avec quantité d'arbres fruitiers. Le terroir doit y être merveilleux, puisqu'il raporte du ris deux fois l'année. Les Gentils ou Payens y ont liberté de leur Religion; mais ils ne peuvent avoir aucuns Pagodes ou Temples dans la Ville; mais en terre ferme seulement & hors les limites de l'Isle. Quand ces Gentils ou Idolâtres meurent & laissent des petits enfans, les Jésuites ont soin de les prendre pour les catéchiser & instruire dans la foy; c'est pourquoi ils sont autorisés de s'emparer de leurs successions, terres, héritages & autres effets. Il y a toujours une animosité secrette entre les Jésuites & les autres Ordres de Religieux, jusque-là même que souvent en prêchant, ils s'échapent quelquefois en paroles piquantes les uns contre les autres. *Les Saquates* ou présens des Rois voisins & confédérés des Portugais, appartiennent aux Peres Jésuites seuls à l'exclusion des autres Ordres. Ces présens se font lorsqu'il s'agit de venir saluer un nouveau Viceroi, & ils consistent

ordinairement en pierreries & autres choses précieuses. Chaque présent peut monter à quinze ou vingt mille ducats, plus ou moins. Le Roi leur a octroyé cela, parce qu'ils sont chargés seuls de l'instruction de la jeunesse. Aussi quand on apporte ces présens, ils ont grand soin de se présenter pour les recevoir.

Garnison de Goa.

A l'égard des gens de guerre, ils peuvent monter à environ deux mille ou deux mille cinq cens hommes tous Portugais; mais ils ont outre cela des Soldats Gentils ou Indiens, qui peuvent monter à deux mille hommes. Le fruit le plus nécessaire pour la vie en ces quartiers, est celui de la Palme ou du Palmier, arbre assez commun dans toutes les Indes. Il y en a ici en très-grande abondance : cet arbre est fort spongieux, rempli de filamens, ou veines entourées d'une pellicule. Il se plaît fort dans les terres sablonneuses & stériles; dont cependant il tire autant d'humeur qu'il lui en faut pour la grosseur des fruits qu'il porte, & qui servent à faire le vin. On m'a assuré que cet arbre a cette proprieté particuliere, qu'il ne peut porter de fruit

qu'en la préſence & proche le Palmier mâle. De la noix de ce Palmier, qui eſt le cocos tant vanté dans les Indes, on tire abondamment de quoi manger & boire, & mille autres commodités.

On ne rencontre à Goa que Palanquins portés par des eſclaves ; c'eſt la voiture ordinaire des gens aiſés du païs. La pitié n'eſt point permiſe ici, car étant entré fortuitement un jour dans une maiſon, où l'on aſſommoit de coups une jeune eſclave ; on me dit vertement de me retirer, ou ſinon que l'on me mettroit à ſa place. Comme je ne me voulois pas faire d'affaire, je fis ſemblant de n'avoir rien entendu, & me retirai tout doucement ſans répondre.

Voyage de l'Auteur à la terre ferme de Goa, & ſes diverſes avantures.

Il me prit un jour envie d'aller faire un petit voyage en terre ferme. Pour cet effet je pris une licence, ou permiſſion du Corrégidor que j'obtins facilement, car aucun Portugais n'y peut aller ſans cette licence : pour ce qui eſt des Indiens du païs, ils y peuvent aller ; mais il faut qu'ils ſoient auparavant marqués à la main d'une croix rouge, faite avec une eſpéce d'ocre qui eſt toujours toute prête dans un plat.

Ayant donc cette permiſſion, je pris mon valet avec moi & un interprête Indien, & m'étant mis dans un bateau, je me fis porter à un certain endroit appellé le pas de la Mere de Dieu, dont j'avois beaucoup entendu parler. Je trouvai là un Capitaine & quelques Soldats qui gardent exactement ce paſſage, qui eſt à environ une demie lieuë de Goa. Je leur montrai ma licence, qu'ils lurent, & nous laiſſerent paſſer. Après avoir fait quelque chemin, je trouvai force habitations ou caſes d'Idolâtres & de Brames, & comme j'étois preſſé de la ſoif auſſi bien que mes gens, j'entrai au logis d'un de ces derniers pour demander à boire: on m'en préſenta auſſi-tôt, mais quand ils virent que je touchois le vaiſſeau avec les lévres, ils ſe mirent à crier & hurler d'une façon étrange. Je demandai la raiſon de ce tintamarre à mon interprête, & il m'apprit que pour avoir touché des lévres ce vaiſſeau, ils le regardoient comme ſoüillé, la coutume de ces peuples étant de ſe renverſer la tête en arriere, & de la main droite y verſer de haut leur boiſſon; quand

je vis cela, je fis promptement écurer & nétoyer le vaiſſeau par mon Indien, & le leur rendis en leur faiſant force excuſes ſur l'ignorance où j'étois des Us & Coutumes du païs, ce qui les appaiſa un peu.

De cet endroit j'allai voir un Temple ou Pagode aſſez bien & proprement bâti. En entrant dedans je trouvai un de ces Idolâtres, qui ornoit de fleurs une grande Idole, dont la tête étoit aſſez ſemblable à celle d'un veau; mais à peine me fus-je approché pour la conſiderer avec mes gens que voilà une nouvelle braillerie qui s'éleve de la part de quelques vieilles qui viennent me demander pourquoi j'étois ſi téméraire que d'entrer dans un lieu ſi ſaint avec mes ſouliers. Mon Interprête appaiſa encore ces criardes, comme il avoit fait les premiers, en ſe ſervant de la même excuſe.

Après que nous fûmes ſortis de ce prétendu lieu ſaint; je tins conſeil en moi-même ſi je devois avancer plus loin, je craignois de trouver par tout des criailleries ſemblables; cependant je me déterminai à aller voir un autre Pagode, à l'entrée duquel

je trouvai un Brame, ou Prêtre qui se barboüilloit tout le corps avec de la cendre, & comme je me disposois à entrer plus avant, il se mit à crier si fort que je ne le fisse pas (quoique j'eusse ôté mes souliers,) en se démenant les bras & les jambes comme un désespéré, que je fus obligé de sortir. Cet homme étoit si hideux & si maussade, qu'il soulevoit le cœur à le régarder.

J'appris de mon Interprête Indien que ces peuples ont bien des sortes de Pagodes. Il y en a pour la paix, pour la guerre & pour l'amour, où les filles qui se marient donnent la premiere nuit à leurs Brames; & en effet, je vis dans un Temple de la derniere espéce une Idole répréséntant un homme tout nud. Il y a des filles qui servent dans ces Temples, comme les Vestales des anciens Romains. On les y fait ordinairement entrer à l'âge de dix ans, & elles y demeurent jusqu'à vingt, après quoi on les nourrit dans un certain lieu tout le reste de leur vie. Je vis en ce Village de très-belles femmes & de jolies filles; on marie ces dernieres dès l'âge de huit ou neuf ans,

passé lequel tems on n'en veut plus, parce qu'on ne les croit plus pucelles, attendu la chaleur du climat.

Comme il n'y a là ni cabarets, ni auberges, ni tables d'hôte, & que cependant nous avions tous faim, je fis demander par mon Interprête si quelqu'un ne voudroit pas nous faire la faveur de nous donner à manger pour de l'argent. Il y avoit à la vérité quelques petites boutiques où l'on vendoit des fruits & des légumes, mais elles n'étoient pas cuites. A force de chercher, nous trouvâmes une bonne vieille qui nous plaça sous un appenti de sa maison, puis ayant apporté une poignée d'épines ou broussailles, elle jetta dessus une nappe de feüilles de platanes cousuës ensemble, sur laquelle elle jetta force ris cuit avec une certaine sauce qu'on appelle caril, & m'étant mis à boire de l'eau dans un petit vaisseau de cuivre qu'elle m'avoit donné, elle se prit à crier si fort de ce que je le touchois de mes lévres, que j'eus toutes les peines du monde à l'appaiser, comme nous avions fait les autres, en faisant bien écurer le vase. Après cela je lui voulus don-

ner de l'argent pour ce plantureux repas ; mais elle n'en voulut jamais prendre ; cependant pour ne pas lui être redevable, je jettai quelque menuë monnoye à ses petites filles qui étoient là, & qui avoient eu soin de bien froter les endroits où j'avois craché.

Les planchers de leurs maisons sont garnis de bouze de vaches qu'ils sçavent polir fort proprement ; c'est, disent-ils, pour empêcher que les fourmis ne les incommodent ; & en effet, ils en ont là une si grande abondance, qu'ils ne peuvent rien garder à cause de ces petites bêtes. Pour obvier à cet inconvénient, ces peuples ont des buffets appuyés sur des petits pilliers, dont les pieds sont posés dans des vases pleins d'eau, où les fourmis se noyent quand elles y veulent monter. Auprès de ce Village je trouvai un fort grand arbre chargé de Tamarins, dont les gousses étoient longues comme celles de nos petites féves. Un peu plus loin passant par un endroit assez désert, nous vîmes sept ou huit de ces Gentils, qui gémissoient & couroient de toutes leurs forces, & paroissoient tout

tout effrayés. Je leur fis demander aussi-tôt par mon Interprête quelle étoit la cause de leur douleur, ils répondirent qu'ils alloient après leur pere qui vouloit se noyer; effectivement je n'eus pas fait un demi quart de lieuë, que je les vis revenir avec leur pere, qu'ils consoloient autant qu'il étoit en leur pouvoir. Le bon homme s'étoit fâché pour quelque affliction qui lui étoit survenuë, & comme il étoit fort vieux, il ne se soucioit pas de mourir: car c'est la coutume de ces peuples de s'empoisonner ou de se noyer, quand il leur arrive quelque chose de sinistre ou quelque malheur imprévû.

A l'égard des femmes, il n'y a point de loi ici qui les empêche de se brûler avec le corps de leurs maris défunts. Elles gardent les mêmes cérémonies dont j'ai parlé ci-devant, & meurent ainsi avec une constance admirable. Celles qui refuseroient de se brûler, passeroient pour des infâmes pendant toute leur vie, sans oser se trouver jamais avec les autres, ni même avec leurs parens & amis qui les accableroient de reproches & d'injures, jusqu'à leur cracher au vi-

ſage. Mais comme il y a parmi elles des femmes foibles, & qui ont peur du feu, elles s'empoiſonnent promptement ſi-tôt que leur mari a jetté le dernier ſoupir, & les deux corps ſont brûlés enſemble.

Proprieté du corps de la femme.

Au reſte, ces pauvres aveuglés ont remarqué, que le corps d'une femme a de ſa nature une proprieté tellement huileuſe, que pour brûler ou faire conſommer bien vîte cinq ou ſix corps d'hommes, il y faut jetter le corps d'une femme, qui ſert comme d'huile ou de graiſſe pour allumer le feu, & pour faire promptement conſommer les autres corps. Les Maures Mahométans qui habitent en un autre quartier de la terre ferme de Goa vers Pichelin, défendent aux femmes de ſe brûler ainſi, mais elles s'empoiſonnent auſſi-tôt que leur mari eſt mort.

Autre origine de la coutume qu'ont les Indiennes de ſe brûler après la mort de leurs maris.

J'ai raporté ci-devant l'origine de cette maudite coutume de ſe brûler, que les anciens ont remarqué avoir été obſervée de long-tems par ces peuples des Indes. Ici on me raporta la choſe d'une autre maniere. Un Brame aſſez traitable m'aſſura que cet uſage vient d'un de leurs premiers

Rois, lequel voyant que tous les hommes de ſon Royaume mouroient, il en fit ouvrir quelques-uns, & ayant ſçû que leurs femmes les avoient empoiſonnés pour prendre d'autres maris, il ordonna qu'à l'avenir les femmes ſe brûleroient avec les corps morts de leurs maris ; que cependant celles qui auroient des enfans reſteroient en vie pour les élever ; mais qu'elles ne pourroient plus jamais ſe remarier. Elles gardent cette loi fort exactement, & ne paſſent le reſte de leur vie, qu'à pleurer, crier & gémir ; ce qu'elles font à certaines heures du jour & de la nuit ſur-tout, où elles crient & heurlent d'une ſi étrange maniere, qu'on en a le cœur attendri.

Comme je couchai quelques nuits hors Goa pendant mon voyage, j'étois quelquefois ſi étourdi des cris & lamentations de ces malheureuſes femmes, que je ne pouvois dormir ni fermer les yeux. Ce même Brame, dont j'ai parlé, me conta l'hiſtoire d'une héroïne en amour : c'eſt qu'une de ces filles qui ſervent dans les Pagodes, après avoir fait ſon tems & s'être retirée en ſon particulier,

reçût chez elle un homme qui s'échauffa si fort avec elle, qu'il en mourut sur le champ. On fit aussi-tôt les cérémonies ordinaires pour brûler le corps du défunt, & quand le bucher fut bien embrasé ; cette créature eut le courage de se précipiter au milieu des flammes criant à haute voix, qu'elle devoit cette marque de zéle au défunt, puisqu'il avoit eu le courage de mourir pour elle.

Après avoir parcouru cet endroit des environs de Goa, je résolus de passer d'un autre côté ; & pour cet effet, je vins pour m'embarquer à un certain endroit de la riviere, où il y avoit de fort grands & spacieux degrés. C'est le lieu où tous les ans rèsGentils viennent de trois & quatre cens lieuës pour se laver en certain tems. Il s'y trouve pour lors plus de cent mille personnes, tant hommes, que femmes & enfans : ils jettent une prodigieuse quantité de fruits dans cette riviere, s'imaginant qu'au bout de l'an ils reviennent sur l'eau. Je ne pus m'empêcher de rire de cette extravagance, où quelques-uns de ces Gentils demeurent toujours pour les gages ; car il s'y noye ordinaire-

ment un aſſez grand nombre de perſonnes, qui croyent par-là aller dans leur Paradis à cauſe de la grande ſainteté de cette eau.

M'étant donc embarqué au bas de ces dégrés avec mes gens, je me fis conduire au Pas de la Mere de Dieu, & de-là à Pichelin, qui eſt une Ville aſſez jolie à quatre lieuës de Goa, de la dépendance d'un Prince Gentil. Mon Interprête me fit loger chez un Bourgeois Idolâtre de ſa connoiſſance, qui me fit un petit lit ſous un appenti de ſa maiſon. Après avoir ſoupé je m'y couchai. Je n'y fus pas long-tems qu'une Indienne avertie par le Bourgeois m'amena ſa fille, qui ſans façon ſe déshabilla & coucha auprès de moi. Elle n'avoit que treize ans ou environ : ſa mere pendant ce tems s'étoit retirée à quelques pas de-là. Je fus fort ſurpris de cette avanture, & me reculai quelque peu dans le lit pour marquer à cette fille que je ne voulois pas l'incommoder, dont la pauvre fille fut ſi étonnée & pénétrée de douleur, qu'elle ſe mit incontinent à pleurer & gémit aſſez haut, voulant à toute force que je lui diſe quelque choſe ;

la mere entendant les soûpirs & les lamentations de sa fille, tâchoit le mieux qu'elle pouvoit de la consoler; enfin après quelques heures d'une pareille comédie, la pauvre fille se leva, reprit ses habits, & s'en alla toute honteuse. Pour ce qui est de mon valet, il m'avoüa le matin, que comme il avoit faim, il avoit passé presque toute la nuit à manger.

Le premier objet qui s'offrit à mes yeux dès que je fus levé, & dans la ruë, fut un Prêtre Gentil tout nud & tout couvert de cendres, qu'il ramassoit de tems en tems pour se poudrer le corps; cela lui étoit facile, car il étoit accroupi, comme un singe, devant un feu de bouze de vache; il avoit les cheveux longs comme ceux d'une femme, avec des cornes tortillées & fort grandes, qu'il portoit au bout d'un long bâton par-dessus son épaule. C'étoit bien le spectacle le plus hydeux que j'eusse jamais vû, car il étoit dans une gravité étonnante, regardant attentivement son feu sans jamais remuer la tête ni les yeux.

Ces devots passent quelquefois quatre & cinq jours sans manger que

très-peu de chose, car ils sont profession de grandes abstinences, ne mangeant jamais rien d'animé ou qui ait été en vie. Ils ne veulent pas même goûter des herbes ou légumes rouges, comme sont les raves ou betteraves, soutenant qu'elles ont du sang. On voit parmi les déserts de ce païs plusieurs Hôpitaux bâtis exprès pour y nourrir des animaux & aussi pour les Pellerins qui y passent. Ces Hôpitaux sont construits, & entretenus aux dépens des riches Indiens, qui en mourant laissent pour ce sujet par leurs testamens des fonds & revenus considérables.

Après m'être promené assez longtems en ce canton, comme je me disposois à reprendre le chemin de Goa, un riche Marchand Indien qui parloit fort bien Portugais, me pria d'entrer chez lui pour prendre quelques rafraîchissemens. L'air franc & les manieres généreuses de cet homme, m'engagerent pour répondre à sa politesse à ne le pas refuser. Il nous fit servir aussi-tôt une collation magnifique composée de toutes sortes de fruits & de confitures, & nous bûmes amplement, sans qu'il arrivât

aucun bruit à cette occasion ; car mes gens & moi nous avions fait provision d'un gobelet chacun, fait de la coque d'un certain fruit qui croît dans le païs. Pendant le repas nous nous entretinmes le Marchand Indien & moi sur divers sujets ; enfin la conversation tomba insensiblement sur les différens établissemens de ceux de notre nation aux Indes, & sur les effets que produit ordinairement la jalousie outrée qu'ils ont de leurs femmes, à propos de quoi il me conta l'histoire suivante.

Histoire d'un Officier Portugais.

Un Officier Portugais de Goa songea une nuit que sa femme étoit entre les bras d'un de ses amis ; effrayé de ce songe, il s'éveille en sursaut & transporté de rage, prend son épée & la passe au travers du corps de sa femme qui dormoit. Réfléchissant ensuite sur l'action lâche qu'il venoit de faire, & craignant les poursuites des parens de sa femme qui étoient puissans, il s'enfuit au plus vîte en la Ville d'Isapar qui appartient à un Prince Idolâtre. Or comme cet Officier étoit un homme d'une taille & d'une mine avantageuse, ce Prince le voulut avoir au-

près de sa personne, lui donna un logement & des appointemens considérables & suffisans pour soutenir sa qualité. Le Portugais ravi de voir de si beaux commencemens de sa fortune, jugea à propos de la pousser plus loin, & ayant employé tous les moyens & toutes les ruses imaginables pour se mettre fort avant dans l'esprit de ce Prince, il y réüssit si bien, qu'il obtint sa sœur en mariage, & les nôces furent célebrées avec beaucoup de magnificence.

Le Prince consentit à cette alliance d'autant plus volontiers, qu'il espéroit que son nouveau beau-frere quitteroit sa religion pour prendre la sienne. Mais la constance du Portugais fut inébranlable, & il ne voulut jamais quitter la Religion Chrétienne, malgré toutes les promesses & les menaces qui lui furent faites. Le Prince au désespoir de ne pouvoir parvenir à son but, jura la perte du Portugais, & arrêta le jour auquel il devoit le faire mourir. La nouvelle mariée à qui le Prince cachoit son dessein avec grand soin, en fut cependant avertie, & l'ayant dit aussi-tôt à son mari, il résolut de

prendre promptement la fuite, mais comme il aimoit sa femme, il lui proposa d'être de la partie.

L'épouse y consentit, & ces deux personnes s'étant munies d'un bon nombre de pierreries & autres richesses avec deux bons & forts chevaux, ils se sauverent la nuit, & firent une si grande diligence, qu'ils arriverent à la pointe du jour à Pichelin, d'où ils passerent à Goa. Le lendemain le Prince étant informé de la fuite de sa sœur avec son mari, détacha force cavalerie pour courir après, mais il n'étoit plus tems, car ils étoient déja en lieu de sureté. Pour ce qui est de ces deux fugitifs, l'Officier Portugais étant arrivé à Goa, fit tant par le moyen de ses richesses & de ses amis, qu'il obtint grace pour le meurtre de sa prémiere femme, s'excusant à la Justice sur plusieurs infidelités qu'elle lui avoit faites. Voilà, me dit alors mon Marchand Indien, comme les plus grands crimes demeurent impunis à Goa.

Après avoir remercié mon généreux Indien de sa bonne collation, je pris congé de lui & le chemin de Goa, où nous arrivâmes fort tard

& fort fatigués. Le lendemain je vis l'entrée de plusieurs Ambassadeurs de divers Princes & Rois des Indes : ils étoient dans de superbes Palanquins accompagnés de leurs gens qui portoient pour armes des arcs & des fléches, & alloient en cérémonie visiter le Viceroi, qui prend la qualité de Viceroi des Indes, pour confirmer la paix en leurs ports, terres & côtes, enfin jusqu'où leur pouvoir s'étend.

La huitaine que mon Procureur avoit demandée pour faire un duplicata de mes papiers étant expirée, il alla les porter chez Oviédo, qui les fit tous collationner les uns après les autres pendant une après-midi qui me parut fort longue, car j'avois accompagné mon Procureur; enfin quand il eut tout fait examiner, il me remit encore à la huitaine promettant que d'ici à ce tems-là il me donneroit à son tour une copie du testament de ma tante, que je lui avois demandée, par l'avis du Jésuite mon protecteur.

En effet il tint sa parole, & me remit cette copie quatre jours aprés. Je la communiquai à mon Procureur

& aux R R. P P. Suarez & Olivarez, que je priai instamment de trouver quelque moyen pour accelerer la conclusion de mon affaire, parce qu'il m'ennuyoit fort dans cette Ville, & que le Vaisseau le Saint Sauveur devoit partir dans un mois au plus tard pour Lisbonne.

Je ne m'amuserai point ici à décrire toutes les fréquentes allées & venuës que je fus obligé de faire; les chicanes odieuses que l'avare Oviédo se mit en devoir de me faire, & les protections que j'employai pour terminer cette affaire, dont la conclusion fut qu'après plusieurs contestations, Oviédo me conta quinze mille ducats, à quoi il dit que montoit la succession de ma tante, tous frais payés. Il m'en fit donner une quittance ou décharge par-devant Notaires, & voulut qu'elle fût signée par quatre des principaux Bourgeois de la Ville, comme témoins, ce que je fus obligé de faire: j'eus beau lui remontrer que suivant le testament cette succession devoit être bien plus considérable, il me répondit que plusieurs débiteurs de ma tante étoient devenus insolva-

bles, qu'il y en avoit encore d'autres qui étoient fort douteux; qu'il avançoit de ſon propre argent une partie de ces dettes, & que je n'étois pas malheureux pour un premier voyage des Indes, de remporter une ſomme auſſi conſidérable que celle-là. Ce fut ainſi que nous nous quittâmes.

Mon affaire ainſi terminée, je fis marché avec le Capitaine du Navire le Saint Sauveur pour moi & pour mon valet qui ne ſe poſſedoit pas de joye de revenir en Europe. Je fis mes ballots & mes petites proviſions, & fus prendre congé de mes bienfaicteurs. Ces bons Peres ne purent s'empêcher de m'embraſſer mille fois en verſant beaucoup de larmes; ils me donnerent auſſi quelques lettres pour leurs amis à Lisbonne, & me firent promettre de leur donner tous les ans de mes nouvelles, à quoi je n'ai pas encore manqué. Mais il ne me reſte plus qu'un de ces deux amis, car le bon Pere Suarez mourut ſur la fin de mil ſept cens vingt-cinq.

Départ de l'Auteur & ſon retour en Portugal

Le jour de notre embarquement étant arrivé, je pris congé de mon hôte de fort grand matin après l'a-

voir amplement ſatisfait, & lui avoit laiſſé quelques petits préſens; je ne ſçaurois exprimer la douleur qu'eut ce pauvre homme de me voir partir; il demeura ſi ſaiſi qu'il ne pouvoit pas proférer un ſeul mot. Enfin je fis porter mes coffres au bateau avec ordre à mon valet de ne les pas perdre de vûë un ſeul moment; je m'y rendis un moment après, & nous deſcendîmes la riviere, nous entrâmes dans le baſſin, & étant monté ſur le Saint Sauveur j'y pris poſſeſſion de la cabane ou chambre qui nous étoit deſtinée; car je ne voulus jamais permettre que l'on fît coucher mon valet ailleurs.

Tout le reſte du jour ſe paſſa dans une agitation épouvantable d'allans & de venans, & de ballots qu'on apporta. Sur le ſoir le vent s'étant trouvé tel que les Pilotes le déſiroient, on leva les anchres & on mit à la voile. Ce fut un Jeudi dix-neuf de Janvier de l'année mil ſept cens dix-neuf. Nous étions plus de quatre-vingt perſonnes de toute ſorte d'états, ſans compter l'Equipage qui étoit aſſez conſidérable.

Trois ſemaines après nous vîmes

de loin les déserts de l'Arabie, & le vent continuant toujours à être bon nous découvrîmes les jours suivans une partie du païs des Abyssins, puis l'Isle de Saint Laurent, & enfin le Cap de bonne Espérance, que nous passâmes le dix de Mars avec un tems très-favorable. Nous le rangeâmes même de fort près, & il nous parut comme une plateforme fort élevée.

Quelques jours après nous nous trouvâmes à la hauteur de l'Isle Sainte Heleine, à l'occasion de laquelle il y eut de grandes contestations sur le Vaisseau entre les Passagers, Mariniers, les Pilotes & le maître du Navire. Les uns vouloient absolument aborder à cette Isle pour s'y rafraîchir, les autres soutenoient qu'il falloit profiter du beau tems qui pourroit changer ; enfin le Capitaine coupa le nœud gordien, c'est-à-dire, termina toutes les disputes ; après avoir fait faire la revûë de son eau douce, & trouvé qu'il y en avoit suffisamment, il vint sur le tillac & déclara qu'il n'avoit aucun ordre du Roi de Portugal de relâcher quelque part, sinon en cas d'une nécessité pressante ; cette déclaration ferma

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit qui a pour titre : *Voyage d'Innigo de Biervillas à la Côte de Malabar, Goa, &c.* & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impreſſion. A Paris le 3. Septembre 1735. MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevoſt de Paris, Baillifs Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : Salut, Notre bien-amé GREGOIRE-ANTOINE DUPUIS, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Le Voyage d'Innigo de Biervillas à la Côte de Malabar ; avec les Inſtructions pour les Gardes des Eaux & Forêts, Pêches & Chaſſes* ; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires : offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le

contre-ſcel des Preſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Sieur Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer ledit Ouvrage cy-deſſus ſpecifié, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous notredit contre-ſcel, & de le faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre Obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-deſſus expoſé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, même en feuilles ſéparées ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Sieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts: A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois

de la date d'icelles ; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725 ; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Sécrétaires du Roi foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est Notre plaisir. Donné à Versailles le deuxiéme jour du mois de Décembre, l'an

de grace 1735, & de notre Regne le vingtiéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 210. fol. 193. Conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celuy du 28. Février 1723. A Paris, le 6. Decembre 1735.

G. MARTIN, *Syndic.*

De l'Imprimerie de C. SIMON.

